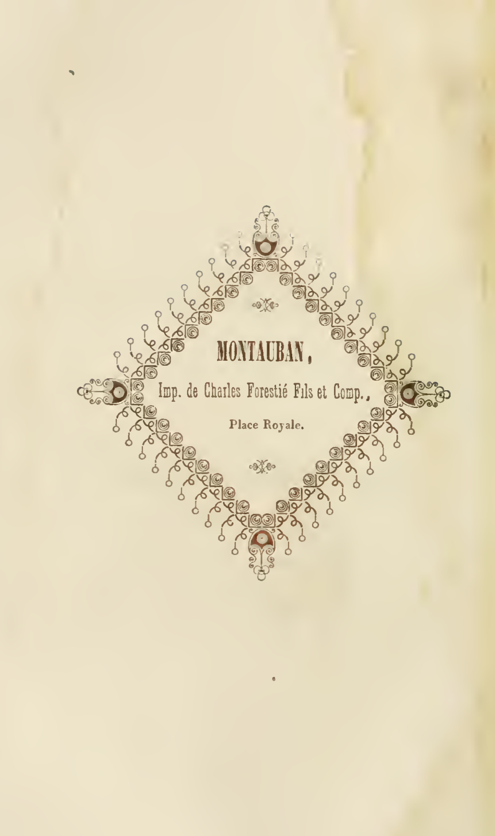
RÊVERIES

POÉTIQUES.

POÉSIES NOUVELLES.


MONTAUBAN,
Imp. de Charles Forestié Fils et Comp.,
Place Royale.

THÉODORE TUFFIER.



POÉSIES NOUVELLES.

DEUXIÈME ÉDITION.



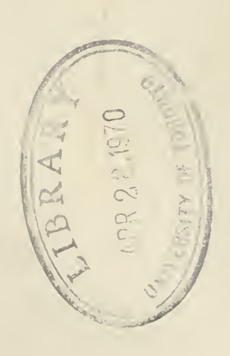


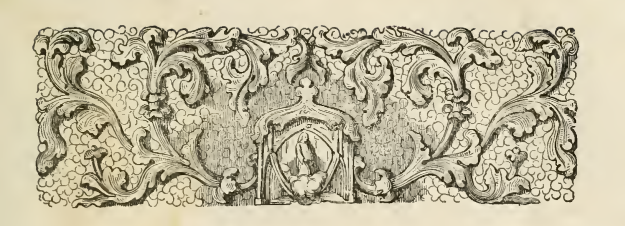
CHARPENTIER, LIBRAIRE, Galerie d'Orléans, 7;



LEDOYEN, LIBRAIRE, Galerie d'Orléans, 31.

1845


LIBRARY
APR 22 1970



A MON PÈRE,

MON PREMIER BIENFAITEUR.

A la mémoire de la meilleure et de la plus tendre des mères.

O toi, ombre chère et sainte, accepte cet hommage que ton Fils t'offre aujourd'hui. C'est toi qui as dirigé ses premiers pas, c'est toi qui as formé son esprit et son cœur, c'est à toi qu'il doit les bienfaits de l'éducation : et si cet Ouvrage avait quelque mérite, ce mérite devrait t'être attribué tout entier.

O ma Mère, la plus douce de mes jouissances serait de pouvoir t'offrir à toi-même ce faible hommage; et si le Public accueillait favorablement ce premier essai, tout imparfait qu'il est, c'est sur ta tombe que je viendrais déposer ma couronne.





PRÉFACE

DE

LA PREMIÈRE ÉDITION.

En lisant le titre que j'ai donné à cet ouvrage, Rêveries poétiques, tout le monde comprendra la teinte qui domine dans ce Recueil et le genre d'idées qui l'ont inspiré. On raconte qu'André Chénier aimait à aller rêver sur les bords de l'Aude, dont plus tard le souvenir

le charmait sans cesse : je ne suis pas André Chénier, mais, comme lui, j'ai éprouvé de bonne heure ce penchant à la rêverie qui, en nous portant à nous éloigner des hommes, nous attire au sein de la nature, et nous berce en des émotions si ineffables et si pures, qu'elles ressemblent presque au bonheur.

J'étais bien jeune encore, que l'une de mes plus douces jouissances était d'aller rêver dans un des endroits les plus solitaires qu'il soit possible d'imaginer. Comme cette solitude se trouve au-delà de la rivière qui arrose le petit vallon où je suis né, il m'est souvent arrivé d'aller détacher la barque qui devait me transporter sur la rive opposée; je la guidais vers l'autre bord; et, quand j'avais ainsi mis comme une barrière entre le monde et moi, j'állais passer des heures entières dans ma retraite bien-aimée, qui n'avait pourtant de remarquable qu'un grand aspect de tristesse et de mélancolie, joint à une solitude profonde.

Combien de fois aussi je suis allé chercher au fond des bois ce charme mystérieux des forêts que Châteaubriand a si bien décrit, et que toutes les âmes sensibles ont sans doute éprouvé.

Dans les grands jours d'été, quand le soleil, près de se coucher, lançait ses pâles rayons dans l'intervalle des arbres, éclairant ainsi d'une demi-teinte l'obscurité des bois; quand les oiseaux, dispersés çà et là, saluaient par leurs chants l'heure du soir, je m'en allais m'égarant au hasard dans la profondeur de la forêt; bientôt l'esprit de la solitude me pénétrait tout entier : et alors, je ne pensais pas, je ne réfléchissais pas, mais un sentiment ineffable remplissait mon âme, et je ne tardais pas à tomber dans des rêveries vagues, mais d'un charme infini, auxquelles tous les plaisirs du monde ne sauraient être comparés. Le moindre incident qui survenait, un vieux rocher couvert de mousse qui s'élevait au milieu du bois, l'églan-

tine qui s'épanouissait, solitaire, dans quelque coin écarté, la colombe qui prenait son vol des bords d'une claire fontaine où elle était venue se désaltérer, les gémissements du ramier, le murmure d'un ruisseau : tout cela suffisait pour entretenir et augmenter encore ce charme de ravissement dont j'étais pénétré. Dans ces moments délicieux, quand j'étais ainsi seul avec la nature et son auteur, en moi et autour de moi tout semblait s'embellir : l'air était plus parfumé, mes pensées d'amour étaient plus suaves et plus douces, mes regrets eux-mêmes étaient moins déchirants et moins amers, et ils prenaient alors un caractère de tristesse qui tournait bientôt à la mélancolie.

C'est ainsi que se sont passées les heures les plus douces de ma jeunesse et les jours les plus purs de ma vie.

Dans les premiers temps, j'aimais à me rappeler, dans ces promenades solitaires, les morceaux que je savais par cœur et qui me

plaisaient le plus de Gilbert, de Millevoye, d'André Chénier, et de notre incomparable Lamartine; plus tard, je commençais à m'entretenir de mes propres idées, je me créais des situations attachantes, que je traitais à ma manière; et il m'est souvent arrivé de m'attendrir jusqu'aux larmes sur ces infortunes imaginaires que je venais de créer. Mais ces larmes même avaient pour moi un grand charme : elles endormaient mes véritables douleurs; elles me plongeaient dans une tristesse enivrante, qui me faisait rêver encore, et qui remplissait mon âme d'un sentiment délicieux.

On concevra facilement après cela que ce premier essai, que je livre aujourd'hui au Public, porte le titre de Rêveries. C'est là, en effet, l'expression de ma pensée solitaire, l'écho de ces voix mystérieuses que j'ai entendues dans la solitude, la vibration d'une âme qui s'est souvent inspirée des scènes de la nature, où elle a goûté ses plus douces jouissances.

Toutes les pièces qui composent ce Recueil ne sont pas cependant dans le genre que je viens d'énoncer : il en est qui ne m'ont été inspirées que par mon imagination, d'autres par les événements les plus remarquables qui se sont accomplis de nos jours. Le poète ne doit pas obéir seulement à ses propres émotions : il se doit encore aux circonstances qui l'environnent ; et lorsque quelque événement se présente digne d'être célébré, c'est à lui de le consacrer dans ses vers.

Assez d'autres représentent la France comme abjecte et avilie : pourquoi ne s'élèverait-il pas quelque voix pour la réhabiliter dans sa grandeur morale, pour célébrer les hauts-faits qui l'honorent, et faire voir qu'elle est toujours cette même France dont le réveil était naguère si terrible, et qui, dans ses jours de calme et de sérénité, reflète encore avec tant d'éclat ces rayons de gloire et de splendeur que projette sur elle son histoire contemporaine ?

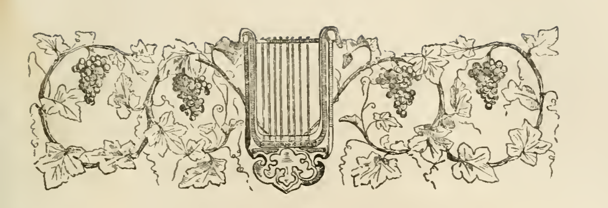
Je viens de désigner Napoléon : c'est en effet une des personnifications les plus glorieuses et les plus gigantesques qui se rencontrent dans l'histoire des peuples. Le héros qui régna sur la France commit sans doute des fautes: mais ces fautes n'ont-elles pas été expiées par six années de souffrance et d'exil? Entre ces fautes et la postérité, qui doit le juger, s'élève l'autel du sacrifice; entre la phase brillante de son règne et l'avenir se dresse le Golgotha douloureux de Sainte-Hélène; et les peuples qui, remontant le cours des temps, voudront plus tard contempler sa gloire, ne pourront l'envisager qu'à travers un crêpe de deuil.

La mort et le tombeau ont absorbé tout ce qu'il y avait en lui de mortel et de corruptible: ne soyons pas plus implacables que le tombeau et que la mort; tout est fini désormais avec les dissensions de parti. Pour être justes, consacrons ce grand nom qui fera long-temps la

gloire de la France; et, en recueillant cet immense héritage de victoires et de triomphes qu'il nous a légué, accordons quelques larmes à cette grande infortune.

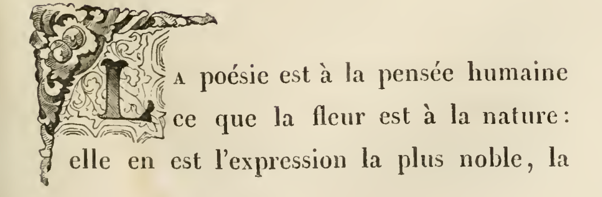
Le Recueil que je publie aujourd'hui est, sans doute, loin d'être sans défauts; mais j'ai la confiance que les critiques éclairés voudront bien m'aider à les corriger.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.



La poésie est à la pensée humaine ce que la fleur est à la nature : elle en est l'expression la plus noble, la

plus suave et la plus belle. Il serait donc bien téméraire d'affirmer qu'en France, sur cette terre de l'intelligence et de la pensée, la poésie est éteinte, qu'elle ne vit plus que de souvenirs, qu'elle ne saurait refleurir sur sa tige immortelle. Comme tout ce qui tient à l'homme, cette merveilleuse faculté a sans doute ses phases d'ombres et de lumières, ses époques de décadence, de transformation et de progrès; mais, au milieu de toutes ces vicissitudes, la poésie semble destinée à vivre autant que les peuples dont elle a contribué puissamment peut-être à former la civilisation.

« Tant que l'homme ne mourra pas lui-« même, » dit M. de Lamartine, « la plus belle « des facultés de l'homme peut-elle mourir? « Qu'est-ce, en effet, que la poésie? Comme « tout ce qui est divin en nous, cela ne peut « se définir par un mot ni par mille. C'est l'in-« carnation de ce que l'homme a de plus intime « dans le cœur et de plus divin dans la pen-

« sée; dans ce que la nature visible a de plus « magnifique dans les images, et de plus mé-« lodieux dans les sons; c'est à la fois senti-« ment et sensation, esprit et matière; et voilà « pourquoi c'est la langue complète, la langue « par excellence, qui saisit l'homme par son « humanité tout entière : idée pour l'esprit, « sentiment pour l'âme, image pour l'imagi-« nation, et musique pour l'oreille! Voilà pour-« quoi cette langue, quand elle est bien parlée, « foudroie l'homme comme la foudre, et l'a-« néantit de conviction intérieure et d'évidence « irréfléchie, et l'enchante comme un philtre, « et le berce, immobile et charmé, comme un « enfant dans son berceau aux refrains sym-« pathiques de la voix d'une mère! »

Nous ne saurions rien ajouter à cette brillante définition qui ne fût de nature à en affaiblir l'effet; elle est, du reste, une protestation éloquente opposée à ces esprits moroses qui, il n'y a que quelques années encore, procla-

maient la décadence certaine et la mort inévitable de la poésie.

Chose étonnante! et c'était vers ces mêmes temps que de nouveaux préludes commençaient à vibrer dans l'ombre ; des chants inconnus s'élaboraient dans la solitude ; et ce qu'on croyait être la fin, n'était que le commencement d'une ère de création et d'avenir; et ce qu'on se figurait être la nuit, n'était qu'un crépuscule incertain qui s'éteignait insensiblement pour faire place à une nouvelle aurore ; l'ancienne littérature se mourait, et la littérature moderne se levait avec le XIX.me siècle.

Celle-là, riche des trésors de l'antiquité, avait formé et embelli notre langue, s'était élevée, sur les ailes du génie, aux plus grandes hauteurs; et, fidèle à ces sublimes modèles que lui avaient fournis les siècles depuis longtemps écoulés, elle avait reproduit dans ses formes, et souvent même dans son langage, leur physionomie grave et majestueuse, leurs

beautés tout à la fois imposantes et simples comme la nature qui les a inspirées, et qui seront impérissables comme elle.

Celle-ci, au contraire, pleine d'enthousiasme et de jeunesse, s'élançait vers les vagues régions d'un monde inconnu jusqu'alors; cherchait ses inspirations en elle-même, ou dans les annales de notre histoire; adoptait des formes toutes nouvelles; opposait le génie moderne au génie antique; et se proposait pour but de ses efforts de débarrasser notre langue du servilisme des imitations, pour lui donner un caractère national, une physionomie propre, qui fût en harmonie avec nos traditions, notre religion, nos coutumes et nos mœurs. Les champs de la littérature, depuis si long-temps explorés, n'offraient que d'arides déserts où l'imagination ne trouvait plus à se reposer; des esprits vraiment créateurs voulurent élargir le cadre, chercher des plages inconnues avec de nouveaux sites et de nou-

veaux aspects, et découvrir, si on peut le dire, le Nouveau-Monde de la pensée.

A la tête de cette caravane aventureuse, de cette croisade poétique, qui s'avançait ainsi vers les régions inexplorées de l'intelligence, était une personnification sublime, dont le front couronné de lumière étincelait déjà des splendeurs du génie. S'inspirant de toute la sensibilité de son âme, de la grandeur de sa pensée, et peut-être aussi des impressions récentes encore d'une littérature souvent exagérée, mais quelquefois imposante par l'ampleur de ses formes et la nouveauté des images; s'inspirant surtout d'une nature riche, et vierge encore, qu'il avait découverte au-delà des mers, ce hardi novateur, égaré dans les savanes américaines, s'associant à toutes les grandes scènes qui s'offraient de toutes parts à sa vue, eut une âme assez forte pour concevoir tant de merveilles; et pour les exprimer, il inventa une langue que les hommes n'avaient point encore

parlée. Perdu dans ces océans de forêts, comme il le dit lui-même, aux bruits lointains des cataractes, qui lui arrivaient à travers les grands arbres de la solitude, il créait ces pages sublimes qui devaient bientôt exciter tant d'admiration en Europe! A ces récits pleins de charmes et de merveilleuses conceptions, tous ses lecteurs éprouvèrent je ne sais quelle vague terreur et quelle mâle volupté, qui remplirent leurs âmes, et les entraînèrent dans des espaces immenses et sans bornes, où l'imagination aimait à s'égarer; on eût dit un orgue majestueux et gigantesque qui chantait les harmonies et les charmes d'une nature inconnue dans les les solitudes infinies de ses déserts.

M. de Châteaubriand fut donc le premier qui naturalisa parmi nous la nouvelle littérature qu'on a si improprement appelée romantique, et dont la prose élégante et pleine d'images de Bernardin de Saint-Pierre avait été comme le prélude et l'aurore.

Ce nouveau genre d'inspirations fut accueilli avec transport, et eut bientôt de nombreux imitateurs : comme si on pouvait imiter le génie! Une sorte de révolution s'opéra dans la plupart des intelligences; les esprits les plus ardents, saisis par cette grandeur de composition, par cette majesté des images, se sentirent entraînés par ce brillant exemple; et si tout le monde ne put pas aller se perdre dans les solitudes américaines, et en redire les étonnantes merveilles, chacun voulut du moins devenir novateur par la pensée.

Fille de l'enthousiasme et de l'imagination, la poésie, on le conçoit, ne fut pas la dernière à entrer dans cette voie d'affranchissement, d'indépendance et de réforme littéraire; elle s'y signala même par de brillantes nouveautés, et, disons-le aussi, par de grandes hardiesses. Il arriva alors ce qui arrive souvent aux époques de transition : l'émancipation de la pensée dégénéra en une sorte de licence, et l'imagina-

tion entraîna le goût en de dangereux écarts, dont elle le força à devenir complice.

Ce fut alors que commença dans la littérature un schisme violent, qui la séparait, non-seulement des traditions du passé, mais encore des règles imprescriptibles de la nature et de l'art, qu'on ne saurait jamais méconnaître. A une liberté sage et féconde on substituait une licence effrénée; les premiers élans d'une puissance nouvelle, destinée à tout changer et a tout rajeunir, étaient aussitôt remplacés par un abus outré dans la forme et dans l'idée; et, ce qu'il y a de plus déplorable encore, la langue française elle-même, cette langue si euphonique et si belle, n'était pas même respectée, et se trouvait forcée quelquefois de descendre aux misérables conditions d'un jargon barbare.

Bien loin des monuments que l'antiquité nous avait transmis, des hommes puissants, il est vrai, par le génie, ont voulu élever des monuments nouveaux. Prenant pour base des

sites sauvages, aux aspects extraordinaires, ces géants de la pensée ont roulé à grands efforts d'énormes blocs, qu'ils ont confusément entassés; et lorsque cette architecture colossale a été ainsi produite, sans ordre et sans régularité, ils ont dit : Voilà mon œuvre!.... — Leur siècle a répondu : Vos proportions sont grandioses, mais elles ne sont point régulières; vos matériaux sont riches et abondants, mais l'art et le goût ne les ont point coordonnés.— Ces observations étaient fondées; malheureusement, ils n'ont point voulu les comprendre.

Ce qui se passait non loin de nous, chez un peuple voisin, contribuait peut-être encore à donner une nouvelle impulsion à ces tendances exagérées. L'Angleterre, ce pays de libéralisme si fécond en productions extraordinaires, comptait alors parmi ses premiers écrivains un homme d'un immense talent; mais les lueurs sinistres de cet astre ressemblaient aux flammes du rouge incendie qui dévore et consume.

Lord Byron, ce démon fait poète, ne comprit ici-bas que le désespoir; cet ange, aux infernales douleurs, tira de sa lyre d'airain de sublimes accords, mais son cœur, empoisonné par le doute, n'a répandu dans ses écrits que l'ironie et le sarcasme amer: on eût dit que ce fatal génie n'avait été envoyé à la terre que pour la couvrir de ses sombres ailes, et chanter, sur les mondes détruits, l'hymne du sommeil sans espoir.

Ces excès, ou, disons mieux, ces abus du génie, ont exercé une grande influence sur la littérature en France, où ce qu'on est convenu d'appeler le genre prévaut toujours, même sur ce qui est convenable et beau. Les esprits les plus vigoureux se sont égarés au-delà de toutes les bornes, les règles éternelles de l'art ont été violées, et l'imagination seule, avec ses entraînements, ses caprices et ses prestiges, a été substituée à tous les principes littéraires; on a pris l'étrangeté pour la nouveauté, les associa-

tions disparates et incohérentes pour la création; et l'on a trop méconnu, peut-être, que ce n'est que dans la nature elle-même, et dans l'ordre des convenances établies par elle, que l'on doit chercher la source des beautés inaltérables et réelles que le temps ne flétrit jamais. Il est des limites que l'homme ne saurait franchir, et lorsqu'il veut créer au-delà de ces limites, il ne peut que s'égarer et se perdre; mais les beautés renfermées dans ce cadre sont infinies, et l'homme ne parviendra jamais à les épuiser.

Des esprits éminents réclamèrent hautement contre les nouvelles tendances que nous venons de signaler; ils crurent n'y voir qu'un premier pas fait vers la décadence; dans leur culte exclusif du passé, ils ne tinrent pas assez compte des éléments de progrès que renfermait la nouvelle école; et ils condamnèrent, avec trop de rigueur peut-être, un genre dont ils auraient dû ne blâmer que les excès.

Les esprits les plus exaltés, au contraire, enthousiastes de la nouveauté, admirateurs de toutes les brillantes théories, séduits par cet attrait qui s'attache toujours à tout ce qui sort des voies ordinaires, se déclarèrent les partisans de la nouvelle école, même dans ce qu'elle avait de plus exagéré.

La polémique s'engagea; et, comme cela arrive souvent, après avoir long-temps discuté, on finit par ne plus s'entendre.

Il y avait de l'exagération et du vrai dans les deux écoles; mais l'une péchait par un excès de circonspection et de timidité, et l'autre par un excès d'enthousiasme et de hardiesse.

Aujourd'hui que le temps a calmé l'effervescence des partis, il serait peut-être plus facile d'établir les bases de la littérature moderne, et, en adoptant ce que les deux genres ont de bon et de louable, de former une nouvelle école, qui serait tout à la fois celle du goût et du progrès. L'expérience, d'ailleurs, a

éclairé de ses lumières cette grande question littéraire.

Créez, a-t-elle dit; fécondez le génie par la pensée, le cœur par les sentiments, l'âme par l'enthousiasme; mais ne sortez jamais des règles qu'a tracées la nature : avant tout, soyez vrai.

Enrichissez votre langue de nouvelles formes; donnez plus d'élan à sa marche, plus de vibration à son rhythme, plus de variété à ses combinaisons; faites-la, s'il se peut, plus mélodieuse, plus pittoresque, plus expressive : mais que toutes ces modifications se produisent dans l'ordre de ce qui est convenable et beau, et ne changent point une langue qui est bien près d'atteindre à sa perfection en un langage rude et barbare.

Puisez vos inspirations à des sources nouvelles; sans imiter le génie antique, élevez-vous, si vous le pouvez, à sa hauteur; agrandissez le domaine de la pensée; que votre époque soit

marquée par une régénération littéraire qui la vivifie. Interrogez les annales du moyen-âge; faites apparaître ces phases si pleines d'animation, de foi ardente et d'un véritable enthousiasme; montrez dans ce passé, à demi voilé déjà par la nuit des siècles, les traditions sacrées, les légendes mystérieuses, les temps chevaleresques, avec leurs amours, leurs combats et leur héroïsme; faites revivre ces époques si profondément sillonnées par les événements extraordinaires, et toute cette féerie d'enchantements et de merveilles qui se dessinent si grandes, si naïves et si belles, dans les pages coloriées de l'histoire! Là, sans doute, vous trouverez des sujets d'inspiration, et des sources aussi abondantes et aussi riches peut-être que celles de l'antiquité. Mais n'affaiblissez pas le prestige des souvenirs; conservez aux événements leur grandeur, aux pontifes leur dignité, aux grands hommes leur héroïsme; ne travestissez pas, sur la scène, les traditions sacrées et les traditions

héroïques, de peur de corrompre le sens moral de tout un peuple, de peur d'avilir votre propre histoire, et de peur que quelqu'un ne dise, dans l'avenir, sur la foi de vos récits et de vos drames: Un peuple qui eut de tels héros ne fut point un grand peuple.

Pourquoi l'antiquité nous apparaît-elle si majestueuse et si belle? Les hommes de ces temps-là étaient sans doute des hommes comme nous, plus imparfaits que nous peut-être; mais les chantres immortels qui nous ont transmis leurs brillantes images les ont grandies de toutes les proportions de leur génie; sans les élever au-dessus de la condition humaine, ils ont ennobli leur caractère; et leurs conceptions ont embelli encore ces personnifications exceptionnelles, et presque idéales, que la nature avait formées.

Ce fut là la source de grandes beautés chez les anciens, et peut-être aussi, quelquefois, le secret de leur génie; c'est là encore que nous

pourrons puiser nos plus belles inspirations; et ces conditions, jointes à une connaissance approfondie de la nature, à la grandeur de la pensée, au grand sens des esprits élevés, et, si l'on veut encore, à la nouveauté des formes, au coloris du style, à la fraîcheur et à l'éclat des images, peuvent concourir à former une littérature nouvelle, une littérature forte et belle, et qui, elle aussi, pourra servir de modèle à la postérité.

De grands exemples ont déjà été donnés; la nouvelle école a fait ses preuves; et c'est assez révéler son ascendant de faire observer que la France, pour la désavouer, serait obligée de répudier quelques-unes de ses plus belles gloires.

Nous avons parlé de l'auteur du *Génie du Christianisme* avec l'admiration que nous inspire son sublime talent; d'autres encore se sont distingués dans cette nouvelle carrière par divers genres de mérite et par un ca-

chet d'originalité particulier à chacun d'eux.

Tout le monde connaît le genre d'écrire de M. Charles Nodier, de cet auteur charmant que la jeune littérature pleure encore, et qui a laissé dans tous les cœurs des regrets si sincères et si mérités; on sait quelle grâce il a su répandre dans ses compositions entièrement neuves, où la délicatesse d'un sentiment exquis se joint aux conceptions de la plus heureuse intelligence; là, l'esprit et le cœur parlent ensemble; et souvent, en le lisant, vos lèvres s'entr'ouvrent pour sourire, pendant que vos yeux sont remplis de larmes.

Dans un genre différent, M. Casimir Delavigne s'est fait dans notre littérature un nom qui semble destiné à vivre autant qu'elle; le théâtre retentit encore des applaudissements qu'y excitaient naguère les nobles accents de sa muse tragique; et ce n'est pas un faible titre de gloire que d'avoir pu faire oublier pour un temps Racine et Corneille. Toutefois, ce dont

on saura peut-être le plus de gré à l'auteur des *Messéniennes*, c'est d'avoir chanté les malheurs de la patrie à la patrie elle-même, alors qu'elle était palpitante encore sous le poids des revers, et d'avoir consolé la France de ses douleurs par des chants dignes d'elle.

Mais, de tous les poètes qui se sont distingués dans ces derniers temps, celui qui a le mieux compris la poésie moderne, celui qui a le mieux su la revêtir de ces vives et fraîches couleurs qui lui sont propres, c'est, selon nous, l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies*. Jets vigoureux de la pensée, imagination puissante, rhythme nombreux, phrase poétique et sonore, élans lumineux d'une belle intelligence, sentiments délicieux, visions suaves et enchantées d'une âme qui rêve un bonheur infini qui n'est point sur la terre et qui n'est qu'au ciel... : c'est ce qu'on admire d'abord dans les poésies de M. de Lamartine; et lorsqu'on le médite après l'avoir lu, on trouve en lui une puissance de

création qui étonne. Jamais âme peut-être ne fut mieux créée que celle-là pour la grande et belle poésie!

Ne soyons donc pas étonnés si cette voix a eu tant d'échos, et si cette lyre a éveillé dans le monde tant de vibrations. L'auteur des *Méditations* n'avait pas seulement fait un beau livre: il avait opéré tout une révolution dans les idées; comme M. de Châteaubriand, dont il était le corollaire brillant et poétique, il avait réalisé l'idéal de la poésie chrétienne; et tout le monde avait d'abord compris la supériorité de ces créations fraîchement écloses, en les comparant au mode antique, et déjà vieilli, consacré par la tradition. Ce qui était un besoin de l'époque, un besoin du cœur et de la pensée, devenait dès-lors une réalité, et prenait une expression vivante et animée; l'école chrétienne apparaissait dans la littérature avec ses formes, non mystiques, mais épurées; avec ce grand fond de raison et de haute sagesse qui la

distingue sur la terre ; avec ces intuitions chastes et ravissantes qui l'unissent si intimement au ciel! Tout était beau et suave, pur et élevé, attendrissant et sublime, dans l'auteur moderne.

L'école antique ne parlait qu'aux sens; et il ne pouvait guère en être autrement : les anciens n'avaient que bien vaguement la notion de cette puissance morale exclusivement enseignée par le Christianisme, qui, en élevant l'âme au-dessus des sens, l'esprit au-dessus de la matière, assure à l'homme pénétré de cette doctrine auguste autant que sacrée, une prééminence réelle.

Aussi, si, comme nous le disions tout-à-l'heure, les anciens ont sur nous une supériorité incontestable dans le genre épique, qui est formé principalement de récits de batailles et d'événements extraordinaires, peut-être cette supériorité est-elle moins marquée dans le genre lyrique, et surtout dans la poésie élégia-

que, qui s'inspirent d'idées plus inhérentes à l'homme, et plus en rapport avec les diverses modifications de son être. Qu'on lise les poètes les plus célèbres de l'antiquité, Pindare et Anacréon, Horace et Tibulle: on admirera la finesse ou la force de la pensée, la perfection du style, la beauté des images, et souvent même l'éclat et l'entraînement de la poésie. Cependant, si on vient ensuite à lire les poésies de M. de Lamartine, on s'apercevra que, sans exclure ces divers genres de beautés, il s'adresse à une faculté de l'âme intime plus idéale et plus parfaite dont les anciens n'avaient point eu le sentiment, et qu'ils n'avaient peut-être pas même soupçonnée; depuis ces grands maîtres, l'humanité a fait un pas.

En nous préoccupant de cette question littéraire, nous nous sommes étonné quelquefois que l'école chrétienne, qui s'était séparée des traditions anciennes par ses enseignements, et surtout par la pureté de sa morale, fut cepen-

dant restée si exclusivement fidèle au genre et aux formes de l'antiquité : sans doute cette révolution ne pouvait être que le fruit des siècles, et surtout l'œuvre de la conscience et du génie.

Ces clartés brillantes qui apparaissent ainsi dans les âges les sillonnent de rayons lumineux qui marquent les différentes phases de l'humanité ; autour de ces astres se groupent des constellations harmonieuses, qui reflètent leur éclat, s'inspirent de leurs mélodies, propagent et multiplient leurs ineffables accords : l'esprit de ces hommes exceptionnels devient alors l'esprit d'un peuple, et leur génie est la voix de tout un siècle!

Pour nous, barde solitaire, qui avons plus d'une fois échauffé notre âme au feu de ces sublimes intelligences, qui devons peut-être à leurs inspirations le peu que nous sommes, nous livrons aujourd'hui au public ces quelques chants, fruits de nos veilles et de nos médita-

tions; ils sont aussi l'expression de nos pensées intimes, de nos sentiments, de nos croyances, de notre amour, de notre enthousiasme, et peut-être aussi, quelquefois, de nos douleurs. L'âme du poète n'est-elle pas comme une lyre suspendue au vent, et qui soupire à tous les souffles du désert? qui redit ses joies et ses plaintes, ses extases et ses regrets, ses enchantements et ses tristesses? Musique intérieure de la pensée, ravissement enchanté de l'existence, vision attendrissante et mélancolique d'un monde idéal où l'esprit aime à se réfugier pour se soustraire au froid positivisme de la vie réelle, la poésie, comme nous l'avons déjà exprimé, est toujours un besoin de notre époque. Malgré les tendances qui caractérisent notre société actuelle, il est encore des esprits élevés qui, comme des cygnes solitaires, planent en silence dans les hautes régions de l'intelligence, qui s'inspirent des inspirations du poète, qui vivent de sa pensée, et qui accueil-

lent avec bienveillance, quelquefois même avec empressement, ces modulations qu'il livre au vent de la publicité. Pour ces natures d'élite, ce qu'on appelle la vie positive est trop désenchantée, trop aride, trop peu en harmonie avec l'essence de leur être qui aime à se perdre dans les sphères radieuses du ciel, d'où elles sont descendues : il leur faut les vagues créations de la pensée, qui font entrevoir dans de nouveaux mondes de nouveaux aspects, avec des horizons sans bornes; il leur faut la poésie enfin.

Il est une muse mélancolique et pensive qui, aux heures de calme et de recueillement, aime à s'asseoir sur les grèves solitaires, à errer aux bords silencieux des mers et dans l'épaisseur des forêts profondes; qui aime à s'associer aux belles scènes de la nature, et à s'y pénétrer de saisissants et de délicieux transports : cette muse a été la mienne. J'ai déjà dit ailleurs que cette contemplation silencieuse, et en quelque

sorte passionnée, de la nature, avait fait le charme de mes premières années; elle fera, je le sens, les délices de toute ma vie. C'est-là que j'ai puisé le plus souvent des couleurs et des pensées; le calme imposant et majestueux des bois, les riantes harmonies du printemps, les teintes sombres et jaunissantes de l'automne, les aspects doux et tristes du soleil couchant... telles ont été mes premières inspirations et les vagues désirs de ma vocation poétique.

Ces spectacles de la nature ont long-temps nourri mes pensées, peut-être même ont-ils contribué à exalter mon imagination; en parcourant toutes ces scènes variées, on sent que le cœur se dilate, l'âme s'agrandit, les sentiments acquièrent un nouveau degré de force et de sensibilité; on se croit comme renaître à une vie toute nouvelle, pleine de sérénité et de fraîcheur; et on dirait alors que Dieu a mis l'amour dans le cœur de l'homme,

comme il a mis le parfum dans les fleurs.

De ces diverses sensations naissaient des impressions fortes et profondes, qui me remplissaient d'ineffables harmonies, et quelquefois même de ravissants transports; et je disais à la nature : Vous êtes l'œuvre de Dieu, qui vous a remplie de merveilles et de charmes infinis; l'homme sensible trouve en vous des attraits irrésistibles, qui enchantent son cœur et rafraîchissent ses sens; vous êtes l'œuvre de Dieu ! et tout en vous garde un reflet de sa magnificence et de sa bonté!

Et je disais aux femmes : Vous êtes des fleurs sur la terre; l'homme vous contemple et vous admire, et s'enivre de votre amour; vous avez été créées pour embellir les jours de son exil, et lui tenir lieu de félicité! Sans vous, tout n'est que tristesse et désenchantement; par vous, tout est grâce, ravissement et harmonie!

Et dans ces vagues conceptions, mes idées s'imprégnaient des teintes douces ou tristes,

mélancoliques ou riantes, de mon imagination, comme ces nuages diaphanes qui, dans un ciel vaporeux, reflètent dans leur sein les différentes lueurs des feux qui les colorent.

Mais il fallait de l'ordre à ces pensées, il fallait une expression à ces vives images: j'ai coordonné une suite de tableaux où ces différentes impressions se trouvent reproduites.

La première pièce de ce recueil représente la nature mourante et la jeune fille qui, atteinte d'un mal meurtrier, s'éteint avec elle; ce sujet a une grande analogie avec une élégie de Millevoye intitulée ***La Chute des Feuilles.*** Je suis loin de vouloir comparer mes faibles stances aux vers admirables, et pleins d'un sentiment si exquis et si vrai, de l'un de nos plus célèbres poètes élégiaques: mais on m'a reproché la similitude qui existe entre ces deux sujets. Il est vrai que le fond est le même; et, comme il entrait dans le cadre de mon ouvrage de représenter cette époque de l'année,

pleine de tristesse et de rêverie, où la nature se décolore et s'effeuille, j'ai placé aussi la scène en automne. Millevoye avait usé du privilège de prendre son sujet dans le domaine commun des convenances; et je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me reprocher d'avoir fait comme lui : d'autant plus que, si on examine attentivement la manière dont les deux sujets ont été traités, il sera facile de reconnaître que, malgré la ressemblance qui existe dans les situations, le genre des idées n'est pas le même; et alors sur quoi porte le reproche qu'on voudrait me faire?

Dans Millevoye, c'est un jeune homme qui, atteint d'un mal qui le consume,

> Parcourait une fois encore
> Le bois cher à ses premiers ans;

dans le sujet que j'ai traité, c'est une jeune fille qui, minée par une maladie de langueur,

vient errer et se plaindre dans les bocages solitaires, qui tombent feuille à feuille, hélas! comme les jours éphémères et décolorés de sa vie. On sait combien les jeunes malades qui se trouvent dans cette triste situation aiment à revoir ces scènes attendrissantes; mais, je le répète, il y a autant de différence dans les sujets qu'il y en a dans les genres. Les âmes délicates et heureusement douées pourront apprécier cette différence; et je suis bien sûr que les personnes accoutumées à faire des vers me rendront plus de justice, étant mieux à même d'apprécier toutes les difficultés que j'ai eu à surmonter.

Dans la rêverie qui a pour titre *Au bord de la mer*, j'ai reproduit un de ces tableaux pleins de larmes et de douleurs qui ne sont que trop souvent justifiés par de funestes réalités; l'aspect sombre et mélancolique des mers, les flots qui viennent se briser en gémissant sur leurs rivages, le soleil colorant de ses feux

épars leurs nappes onduleuses, les vaisseaux qui s'éloignent vers des bords lointains, laissant sur la plage qu'ils abandonnent des regrets et des pleurs : toutes ces images avaient frappé mon imagination; et j'ai cru pouvoir reproduire ces scènes dans un livre inspiré surtout par la rêverie. Je voudrais n'avoir retracé que des maux imaginaires : mais l'expérience ne révèle que trop, chaque jour, combien il y a de vérité dans ce triste récit.

La pièce qui termine l'ouvrage dans la première édition a fixé l'attention de quelques amis de la poésie; je l'avais d'abord intitulée *Une nuit sur un champ de bataille.* Je supposais qu'un de ces géants, dernier débris de l'épopée napoléonienne, échappé de ce grand naufrage, était venu, pendant la nuit du 18 juin, s'asseoir et méditer sur cette plaine dont le nom est tracé en caractères sanglants dans les pages de l'histoire. On conçoit combien ce sujet était large et beau, et quelles inspirations puis-

santes aurait pu en tirer un autre talent que le mien : combien elle eût été lugubre et solennelle cette nuit anniversaire d'un grand désastre, et aussi d'une grande gloire! quelles énergiques et vibrantes émotions, quels héroïques et palpitants souvenirs elle eût fait naître!... Plus tard, je fis quelques changements à cette pièce, et je la publiai sous le titre qu'elle a aujourd'hui.

Dans son poème de ***L'Enfer***, le Dante a représenté une de ces scènes terribles que personne ne peut lire sans être saisi d'un secret effroi. On connaît la déplorable histoire d'Ugolin, qui fut enfermé dans une tour avec ses enfants, où ils furent tous consumés par la faim. Cette tour existait encore long-temps après l'événement; elle avait été surnommée ***La Tour de la faim.*** J'ai essayé de faire passer ce drame saisissant dans notre poésie, en lui conservant, autant que je l'ai pu, les couleurs sombres qui le caractérisent dans l'original. J'y ai ajouté

quelques développements qui ne sont pas dans le poème du Dante, mais qui m'ont paru ressortir du fond même du sujet.

Une pièce qui est un peu dans le même genre, et dont je n'ai emprunté l'idée à personne, ***Le Parricide,*** avait déjà obtenu quelques succès avant sa publication ; je l'avais produite dans quelques sociétés, et elle avait arraché des larmes à plus d'un auditoire. Ce témoignage, plus éloquent que celui des éloges, m'avait fait espérer que j'avais atteint, du moins en partie, le but que tout auteur doit se proposer en écrivant : celui de toucher et d'émouvoir.

A-peu-près à l'époque où je m'occupais de ces travaux, le ***Musée de Versailles,*** ce vaste pandœmonium, asyle des arts et de nos gloires nationales, avait été inauguré; c'était là sans doute un beau sujet de poésie, et je l'entrepris avec ardeur. Mais je pus bientôt m'apercevoir des difficultés que ce sujet présentait. J'avais

d'abord adopté les formes et le rhythme de l'épopée; les transitions étaient pénibles, la poésie lourde, monotone, et presque entièrement dépourvue de ce coloris brillant et animé que j'aurais désiré pouvoir répandre dans mes vers. Ce fut au moment où j'étais presque tenté de renoncer à cette entreprise, comme au-dessus de mes forces, que j'eus la pensée de faire intervenir le génie de la France évoquant, sous les yeux du poète, les phases lumineuses et les hauts-faits de notre histoire. Je compris alors que les plus grandes difficultés étaient aplanies, et que je pourrais embrasser dans leur ensemble les magnificences de ce riche panorama. On conçoit, cependant, qu'il m'était impossible de reproduire dans un poème les détails secondaires; la marche de la poésie doit être rapide : et j'ai peint à grands traits.

Dans cette nouvelle édition, le cadre des compositions a été agrandi ; quelques-unes de ces nouvelles poésies empruntent un puissant

intérêt des sujets même qui les ont inspirées, et sont l'expression de sentiments généralement éprouvés. On a dit que le poète était la voix de la nation : j'espère qu'on voudra bien me pardonner de m'être rendu quelquefois l'interprète de la mienne. Dans les malheurs publics, les accents de la poésie adoucissent les douleurs d'un peuple en donnant une expression à ses regrets ; et, aux jours de succès et d'enthousiasme, il aime qu'on lui redise ce qui fait son orgueil et sa gloire, dans une langue qui ne soit pas la langue vulgaire. Aussi bien, comme dans notre France les impressions sont vives, il est vrai, mais fugitives et passagères, j'ai cru bien mériter de mes concitoyens en célébrant des souvenirs qui les honorent, et en empruntant à notre histoire contemporaine quelques pages brillantes inspirées par l'héroïsme, et couronnées par la victoire.

L'Afrique s'offrait à ma pensée avec ses déserts et ses plages inconnues, avec ses oasis et

ses beaux sites, avec ses aspects grandioses et tout nouveaux, mais surtout avec les lieux marqués par nos exploits, et signalés par les succès de nos armes : c'est là aussi que mon imagination s'est élancée à plein essor, racontant et les charmes des solitudes, et les merveilles du désert, et les merveilles plus grandes encore entreprises par le courage, et accomplies par le génie!

Un jour, cependant, elle s'est arrêtée au pied de quelques chênes verts et de quelques palmiers solitaires, pour raconter la mort d'une de ces grâcieuses enfants du désert, formée par la nature, charmante et suave comme nos plus belles enfants de l'Europe.

Mais dans notre siècle, que la pensée travaille, et que tourmente un secret besoin de vérité, dans ce siècle où tout doit être sérieux, même les conceptions du poète, je me suis arrêté aussi quelquefois à considérer les grandes institutions qui font la force et la vie de

notre civilisation, comme, dans les plaines de l'Egypte, le voyageur s'arrête à contempler ces pyramides gigantesques qui couvrent de leur ombre les sables brûlants. Le Christianisme, cette grande expression de la munificence divine, cette révélation deDieu à l'homme, m'est apparu avec son caractère majestueux et grave, avec son cortège lumineux de gloire, de puissance et de véritable grandeur; je l'ai considéré principalement dans ses effets et dans ses rapports avec l'état social. Je crois cependant que ces simples considérations peuvent encore être de nature à faire quelque impression.

Dans cette société qui nous environne, et où s'élèvent tant d'hommes éminents, j'ai distingué aussi quelques personnifications sublimes qui résument, à elles seules, de grandes pensées, des vues larges, et une puissance étonnante de généreuses conceptions : j'ai inscrit leurs noms dans mes vers.

Dans les cadres plus larges de l'épopée, le poète adopte un plan plus ou moins étendu, dans lequel il développe la suite et l'ensemble de ses idées; on conçoit qu'il ne peut pas en être de même dans un recueil de poésies : on ne sera donc pas étonné de la variété qu'on pourra remarquer dans cet ouvrage ; je l'ai écrit à diverses époques, selon les inspirations du moment.

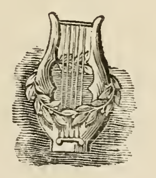
J'ai conservé à ces poésies le titre de Rêveries parce qu'elles ont été composées dans mes promenades, dans les bois, et pour ainsi dire en rêvant.

J'espère que cette raison rendra le public plus indulgent sur les défauts qu'il pourra remarquer dans cette nouvelle édition.

Aujourd'hui que je livre encore à de nouveaux orages mon esquif radoubé, je me recommande aux bienveillantes sympathies de l'amitié et à l'indulgence des esprits élevés, qui savent tout ce qu'il faut de constance et

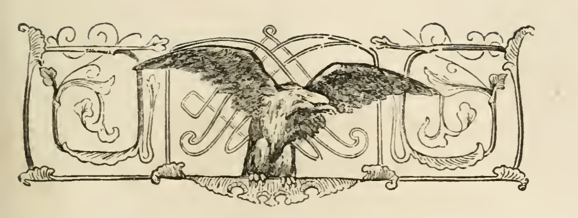
d'efforts pour faire un ouvrage, même médiocre. Peut-être reconnaîtront-ils dans ces nouveaux chants quelques franches inspirations du cœur ; et ils oublieront, je l'espère, les nombreux défauts qu'ils y apercevront, en faveur des pages qui pourront leur plaire.

18 février 1845.



RÊVERIES

POÉTIQUES.



LA POITRINAIRE.

ÉLÉGIE.

A M. CHARLES NODIER.

Déja l'automne jaunissante
Au loin attristait les forêts,
Et Lucy, pâle et languissante,
Disait sa plainte et ses regrets.

Dans le bocage solitaire
Qu'elle aimait tant à parcourir,
Le soir, à l'heure du mystère,
Elle vint rêver et gémir.

Et toujours les feuilles jaunies
Qui tombaient sur le sol flétri,
Interrompant ses rêveries,
Attristaient son cœur attendri :

« Tombez, tombez, feuilles d'automne ;
Comme vous tombent mes beaux jours,
Et les roses de ma couronne
S'effeuillent, s'effeuillent toujours.

« Hélas! dans votre décadence
Je vois mon funeste destin ;
De ma fugitive existence
Le soir touche presque au matin !

« Mon mal, dont l'ardeur se rallume,
Chaque jour flétrit mes couleurs ;
Languissante, je me consume
Et je m'éteins dans les douleurs.

« De mon printemps la fraîche aurore
Commençait à peine fleurir ;
Mon Dieu, je suis bien jeune encore,
Et cependant il faut mourir !...

« Tombez, tombez, feuilles d'automne ;
Comme vous tombent mes beaux jours,
Et les roses de ma couronne
S'effeuillent, s'effeuillent toujours.

« Je sens ma force qui décline,
Je tressaille au son du beffroi ;
Car l'églantier de la colline
Ne doit plus refleurir pour moi.

« Je ne dois plus voir votre ombrage,
Riants bosquets de ce coteau :
Quand reviendra votre feuillage
Il fleurira sur mon tombeau.

« Ah ! je le sens, plus d'espérance...
Je vois mon printemps se flétrir ;
Encor quelques jours de souffrance,
Et puis... il me faudra mourir !

« Tombez, tombez, feuilles d'automne ;
Comme vous tombent mes beaux jours,
Et les roses de ma couronne
S'effeuillent, s'effeuillent toujours.

« Cependant la vie est si belle
Pour deux cœurs heureux de s'unir !
Il me jurait d'être fidèle,
Il m'aimait... et je vais mourir !...

« Ma mère ! — hélas ! sur ma détresse
Toujours elle verse des pleurs ;
Et les marques de ma tendresse
Ne font qu'accroître ses douleurs.

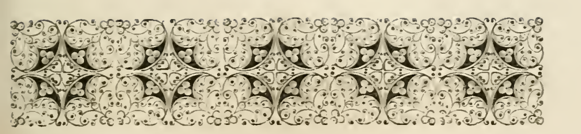
« Mon Dieu, je suis si jeune encore,
Devant moi s'ouvre l'avenir ;
Quand brille à peine mon aurore,
Ah ! ne me laissez pas mourir !... »

Et les pâles feuilles d'automne
Marquaient le déclin de ses jours,
Et les roses de sa couronne
S'effeuillaient, s'effeuillaient toujours.

— Déjà l'automne était passée,
Laissant partout tristesse et deuil ;
Et, dans le fond de la vallée,
On voyait un nouveau cercueil.

Le soir, quand tombaient les ténèbres,
Quelqu'un vit, au pied d'un coteau,
Un jeune homme, en habits funèbres,
Versant des pleurs sur un tombeau...





LE SOIR

ET

L'ANGELUS QUI SONNE.

Déja vers l'occident l'astre du jour s'incline ;
Le soleil, par degrés, s'éloigne du vallon ;
Et son reflet vermeil, qui dore la colline,
Semble sourire encore en quittant l'horizon.

Que j'aime ce couchant qu'un doux reflet colore
Lorsque l'ombre qui vient chasse le jour qui fuit !
De ses feux expirants l'occident se décore,
Et bientôt ses clartés s'éteignent dans la nuit.

Déjà tombent partout les bruits et le murmure ;
Vesper a fait briller son rayon précurseur ;
Au loin la nuit s'étend, et tout dans la nature
Se recueille et s'endort sous l'aile du Seigneur.

Dans les airs, cependant, l'airain mélancolique
Aux bruits mourants du jour mêle sa sainte voix ;
Et, dans l'ombre du soir, la cloche monastique
Comme un son qui gémit a retenti trois fois.

C'est un appel à Dieu, c'est un cri de détresse,
C'est un soupir d'amour élancé vers les cieux ;
Et quand la nuit sur nous descend, descend sans cesse,
C'est le jour qui se meurt et nous fait ses adieux.

Comme l'airain pieux, éveillons-nous, mon âme ;
Élevons vers le ciel nos accents et nos vœux ;
Que nos soupirs vers Dieu, qu'ici-bas tout proclame,
Montent comme un encens pur et délicieux.

Mon Dieu, veillez sur nous pendant que la nuit sombre
Étend sur l'univers ses voiles ténébreux ;
Que votre œil tout puissant, Seigneur, veillant dans l'ombre.
Protège le repos du mortel vertueux.

Veillez, veillez surtout sur l'orphelin qui pleure ;
Accordez-lui, ce soir, le pain qui le nourrit ;
Que la pitié descende en toute humble demeure
Où souffre l'indigence, où le pauvre gémit.

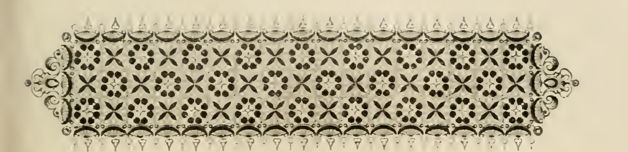
Versez le doux sommeil sur celui qui l'implore ;
Que l'âme qui souffrait suspende sa douleur ;
Et que, jusqu'au retour de la prochaine aurore.
Le malheureux retrouve un instant de bonheur.

Mon Dieu, veillez sur tous ; que tout ce qui respire,
Sous votre aile, Seigneur, goûte un profond repos ;
Et de tout cœur brisé qui prie et qui soupire,
Par vos soins paternels adoucissez les maux.

Pour louer votre nom, que toute la nature
Élève dans la nuit ses chants mystérieux;
Que l'oiseau qui gémit, que l'onde qui murmure,
Unissent dans les bois leurs chœurs harmonieux.

— Mais déjà l'ombre immense au loin couvre la terre;
Mille astres ont brillé dans la voûte des cieux;
Et la nuit, noir géant, commençant sa carrière,
Règne silencieuse en l'éther spacieux.





HÉLAS! MIEUX VAUT MOURIR!

Un jour que mon âme pensive
Contemplait, auprès d'un ruisseau,
Le cours de l'onde fugitive
Qui tour-à-tour contre la rive
Brisait le cristal de son eau,
Et dans sa course, qui se presse,
Passait, passait, passait sans cesse,
Reflétant des lieux enchantés,
D'affreux rochers, d'heureux bocages,
Des bords fleuris, des bords sauvages

Et des sites inhabités,

Je me disais : « De l'existence
Tel est le mobile tableau :
Entre la joie et la souffrance
Le temps nous entraîne au tombeau.
Hélas ! c'est ainsi que la vie,
Comme l'onde du flot suivie,
S'écoule, s'écoule toujour ;
Et, sur cet inconstant rivage,
Rien ne survit, que quelque image
Enfant d'un doux rêve d'amour.

Mais qu'importe la vie et sa course éphémère
Pour le cœur attristé qui garde un souvenir !
Quand chaque jour passé laisse une peine amère,
Hélas ! mieux vaut mourir !

Quand l'ange au front vermeil qui brille à son aurore
Ne doit pas éclairer votre sombre avenir ;
Quand dans un cœur flétri l'espoir se décolore,
Hélas ! mieux vaut mourir !

Quand la douleur ne laisse à votre âme souffrante
Que les yeux pour pleurer et le cœur pour gémir ;
Quand le regret rappelle une image charmante,
Hélas ! mieux vaut mourir !

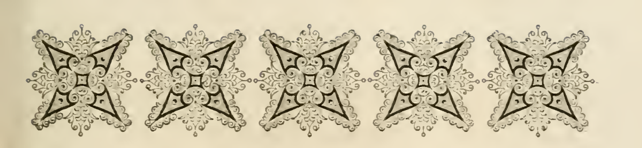
Quand la brise des cieux, le zéphir sur la terre,
L'écho triste et plaintif, ne rendent qu'un soupir ;
Que chaque jour languit votre cœur solitaire,
Hélas ! mieux vaut mourir !

Quand votre âme, semblable à la fleur des prairies,
Au souffle des autans s'incline et va périr ;
Que votre cœur nourrit de lentes rêveries,
Hélas ! mieux vaut mourir !

Quand votre ami mourant, à son heure dernière,
Par son regard éteint vous dit : Tout va finir !
Que vous voyez la Mort lui fermer la paupière.
Hélas ! mieux vaut mourir !

Quand tout passe ici-bas comme la fleur nouvelle
Qui brille le matin, le soir va se flétrir,
Alors votre âme a soif de la vie immortelle,
Et désire mourir. »





AU BORD DE LA MER.

LA PAUVRE LISE.

A M. CASIMIR DELAVIGNE.

Sur la plage déserte où la mer mugissante
Vient briser, en grondant, son onde gémissante,
S'élève un vieux rocher qui domine les flots.
Du haut de ce sommet les fils des matelots,
Ou quelquefois encore une épouse éplorée,

Viennent pour contempler, sur la mer azurée,
Si de quelque vaisseau qu'égara le destin
La voile blanchissante apparaît au lointain.
Souvent ce roc, témoin de mortelles alarmes,
Quand mugit la tempête est arrosé de larmes;
Et quand le calme au loin domine sur les flots,
Et qu'un soleil brillant resplendit sur les eaux,
Parfois quelque âme triste, et de douleur flétrie,
Vient promener autour sa lente rêverie,
Et mêler ses soupirs aux sons des flots bruyants.

Du haut de ce rocher fixant ses yeux errants,
Lise avait vu se perdre en la brume profonde
Un vaisseau qui cinglait vers l'autre bout du monde;
Ce vaisseau, dont ses yeux suivaient au loin le cours,
Emportait Ludovic, son espoir, ses amours;
Ludovic! cet objet si cher à sa tendresse,
Et que de ses regrets elle appelait sans cesse.
Aussi, près de partir, le cœur plein de douleurs,
Quand Ludovic ému laissa couler des pleurs;
Lorsque, près de quitter le tendre objet qu'il aime,

Son accent se trahit disant l'adieu suprême,
La pauvre Lise en pleurs, le cœur plein de sanglots,
De ses cris douloureux attendrit les échos;
Long-temps son œil suivit, sur la mer écumante,
A l'horizon brumeux, la voile décroissante;
Et quand dans le lointain le vaisseau s'égara,
Lise sur le rocher et s'assit, et pleura.
Elle pleura long-temps; et quand la nuit plus sombre
Sur les flots rembrunis vint étendre son ombre,
Elle revint pensive au foyer paternel.
Mais toujours dans son cœur un souvenir cruel
Des périls de la mer nourrissait les alarmes;
Souvent ses yeux rêveurs se remplissaient de larmes;
Si le vent s'élevait et venait à mugir,
Dans son trouble secret, on la voyait pâlir;
Et quand les flots émus, la mer pleine d'orages,
De leurs mugissements ébranlaient les rivages,
Tremblante, elle accourait pour voir si vers le port
Quelque vaisseau battu cinglait avec effort.

Ainsi, dans sa douleur, la jeune infortunée

Et gémit, et pleura pendant toute une année ;
Mais lorsque le printemps, recommençant son cour,
De l'objet tant aimé lui promit le retour,
Alors on la voyait errante sur la plage,
Et du haut des rochers qui bordaient le rivage,
Considérant toujours si, vu dans le lointain,
Le vaisseau désiré reparaissait enfin.
Souvent elle accourait au lever de l'aurore ;
Et quand tombait le soir elle venait encore :
Rien n'arrivait... — Un jour, partout dans les hameaux,
Le bruit se répandit qu'égaré sur les eaux
Le vaisseau qui partit des bords de l'Armorique,
Battu par la tempête au sein de l'Atlantique,
Avait péri sur mer ; passagers, matelots,
Tout avait disparu dans l'abyme des flots...
A ce triste récit, qui glace d'épouvante,
Lise, pleine d'effroi, morne, pâle, tremblante,
Et comprenant enfin sa perte et son malheur,
Sentit un froid mortel pénétrer dans son cœur.
Pendant neuf jours entiers, dans sa pauvre chaumière,
Appelant Ludovic, maudissant la lumière,
Elle pleura... L'espoir, le bonheur et l'amour,

Tout avec Ludovic avait fui sans retour.

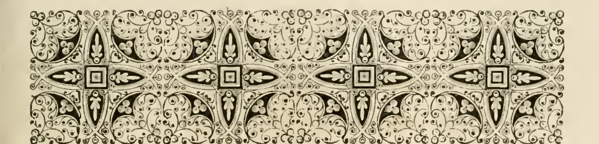
Hélas ! bientôt après on vit sur le rivage
Une fille au teint pâle, au douloureux visage.
Son regard, où brillait une douce langueur,
De son âme abattue annonçait la douleur ;
Des habits en lambeaux composaient sa parure ;
A la brise des mers livrant sa chevelure,
Le long des flots bruyants s'égarant chaque soir,
Au sommet du rocher elle venait s'asseoir ;
Et là, quand le soleil, terminant sa carrière,
Faisait briller la mer sous sa pâle lumière,
Elle, toujours pensive, assise au bord des eaux,
Nourrissait ses regrets, au triste bruit des flots.
Quelquefois l'espérance, au loin dans l'étendue,
Vers l'horizon brumeux faisait errer sa vue ;
Mais lorsqu'un souvenir réveillait ses douleurs,
Son front dans ses deux mains, elle versait des pleurs.

Ainsi, pendant un mois la jeune infortunée.

Aux larmes, aux regrets désormais condamnée,
Se consumant d'ennuis, de pleurs et de sanglots,
Vint mêler ses soupirs au murmure des flots.

Mais un jour, vers le soir, dans l'humble cimetière,
On creusa, près des morts, une couche dernière ;
La cloche du village annonçait un trépas :
Et sur le grand rocher Lise ne revint pas...





PENSÉE D'AMOUR.

Parfois, comme une fraîche aurore,
Je crois voir un être enchanteur ;
Son front, que la grâce décore,
Est comme l'aube du bonheur.

Des brises la suave haleine
Caresse ses cheveux épars ;
Des Amours la forme incertaine
Brille et sourit dans ses regards.

Elle est triste, et sa voix plaintive
Murmure les soupirs des cieux;
Sur sa bouche aimable et naïve
Erre un charme mystérieux.

Elle est pensive ainsi que l'ange
Marchant sur un séjour mortel,
Qui rêve un bonheur sans mélange,
Et se souvient encor du ciel.

Son âme innocente et modeste
Se peint dans ses yeux enchantés;
Et son regard tendre et céleste
Dit d'ineffables voluptés.

Partout je crois voir son image;
Elle charme et ravit mon cœur;
Et dans ce séduisant mirage
Passent mes heures de bonheur.

Je la vois dans les frais bocages
Où s'égarent mes pas distraits;
Sous les silencieux ombrages
Du dôme profond des forêts.

Je crois la voir dans l'onde pure
Qui, dans un réduit écarté,
Plaintive s'échappe et murmure
Comme un soupir de volupté.

Si l'astre des nuits sur la terre
Épanche ses rayons épars,
Je me dis : Sa douce lumière
Est moins pure que ses regards.

Lorsque la brise frémissante
Répand de suaves odeurs,
Je crois que son âme charmante
Exhale le parfum des fleurs.

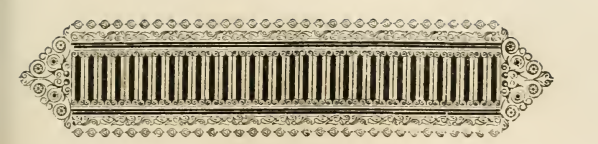
Pendant la nuit, si quelque rêve
Berce mon paisible sommeil,
C'est son image qui se lève
Et vient enchanter mon réveil.

Au jour qu'anime l'espérance
Parfois je transporte mon cœur;
Et dans l'heureuse confiance
Passent mes heures de bonheur.

Ah ! viens, ô douce intelligence,
Ange des suaves amours,
Viens embellir cette existence
Dont tu consacreras le cours.

Viens, des régions de l'aurore,
Comme un jour pur et radieux,
Ranimer au sein qui t'implore
L'amour comme on le rêve aux cieux.





DOULEUR ET REGRETS.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.
(Virgile. — *Géorg., liv. IV.*)

Oh! ne dites pas à l'aurore :
Comme notre jour sera beau !...
La nuit n'est pas venue encore ;
Et peut-être avant que d'éclore
Elle peut voiler un tombeau ;

Un tombeau morne et solitaire,
Où vous dormirez pour toujours ;
Où, sous le cyprès funéraire,
Votre habit sera le suaire,
Le trépas sera vos amours ;

Où vous laisserez dans le monde
Le deuil, les pleurs et les regrets,
Une douleur vive et profonde,
L'angoisse dont toute âme abonde
Au souvenir de vos attraits.

Et l'on gémira sur cette heure
Qui ravit vos cruels destins;
Et, dans votre triste demeure,
On ne verra que l'œil qui pleure,
Et l'âme qui dit ses chagrins.

Et sur cette terre où tout passe
S'élèveront partout des pleurs;
Le plaisir suspendra sa trace
Pour retracer votre disgrâce,
Et faire éclater les douleurs...

N'ai-je pas retracé votre funèbre histoire,
Jeunes amants, tendres époux,
Dont les deux noms chers à la gloire
D'un trépas si cruel ont subi le courroux,

Jeune homme au front si noble, et cher à Melpomène,
Émule des plus beaux talents,
Dont la riante aurore annonçait à la scène
Les succès les plus éclatants;
Et toi, douce colombe à l'œil pur et candide,
Fille du cygne et des amours,
De qui l'heureux printemps et la grâce timide
D'un hymen fortuné goûtait les premiers jours.

Ils sont partis tous deux, et la Seine onduleuse
Les revoit fortunés amants;
Ils veulent de son cours suivre l'onde écumeuse,
Et voguer sur ses eaux, au caprice des vents...

— Oh! ne quittez pas ces rivages
Pour suivre des flots inconstants;
N'allez pas livrer aux orages
Vos jeunes amours de vingt ans;
Le ciel est beau sur votre tête :
Bientôt peut gronder la tempête,

O trop novices matelots;
Oh! demeurez sur le rivage;
Vous êtes heureux sur la plage :
La mort peut-être est sous les flots!...

Sur la foi des zéphyrs ils ont quitté la rive;
La voile blanchit s'éloignant;
Un vent léger poursuit la course fugitive
De l'esquif entraîné par l'effort du courant.

Déjà loin d'eux ont fui les paisibles ombrages
Se mirant au cristal des eaux;
Déjà, sur les deux bords, de plus frais paysages
Étalent aux regards leurs mobiles tableaux.

Mais quel spectacle, ô ciel! vient s'offrir à la vue :
O jour funèbre! ô jour de deuil!
Le frêle esquif, porté sur la large étendue,
Vient d'échouer contre un écueil!

Un cri plein de douleur, d'angoisse et de tristesse,
De ces paisibles bords éveille les échos :
Hélas! ce cri suprême est le cri de détresse,
Et tout s'abîme sous les flots!..

— Un œil ami suivait la nacelle flottante
Dont le cours imprudent marchait vers le trépas;
Et tout auprès était une mère tremblante
Qui parfois demandait : Ne les voyez-vous pas?...

Oui, je vois le canot heurté loin du rivage;
Les deux mâts sont rompus, les rames en éclats;
Un jeune homme survit; il s'agite, il surnage...
— Et la mère disait : Ne les voyez-vous pas?... —

Il lutte avec effort contre le cours des ondes;
Il plonge, et sur les flots remontent ses deux bras;
Puis il s'enfonce encor dans les vagues profondes...
— Et la mère disait : Ne les voyez-vous pas?... —

Mais rien ne paraissait sur les vagues rapides :
Le silence et la mort habitaient sous les flots ;
Et le fleuve roulait ses ondes homicides ;
Et la voix s'éteignit étouffant des sanglots...

Puis on a retiré le corps tiède et livide
Du généreux vieillard dont l'effort malheureux
Dirigeait le canot, dont il était le guide,
Sur le cours des flots écumeux.

Puis on a retiré deux corps unis ensemble...
Dans les tendres liens du nœud qui les assemble
La mort même n'a pu séparer leurs amours ;
Ils s'embrassaient tous deux, le cygne et la colombe,
Comme pour prolonger leur hymen dans la tombe,
Comme pour s'embrasser toujours...

Époux infortunés, à peine à votre aurore,
La mort de vos destins vient arrêter le cour ;
Mais dans votre malheur soyez heureux encore :
Vous succombez le même jour !

Sur ce cercueil, où dort le talent et les charmes,
Répandons le tribut de nos justes douleurs;
Que nos yeux attendris y versent quelques larmes;
Que la lyre éplorée y jette quelques fleurs !



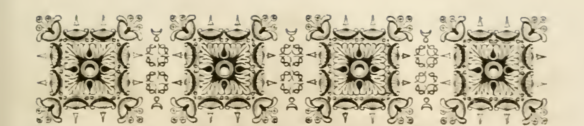


VERS ADRESSÉS A ***.

O toi, déité tout aimable,
Qui charmes cet heureux séjour,
Astre enchanteur, ange adorable,
Mélange de grâce et d'amour,
Ah ! sur ces vers daigne en ce jour
Jeter un regard favorable.
Eh ! qui jamais sut mieux que toi
Des mortels mériter l'hommage !...
De la beauté touchante image,
Ici tout reconnaît ta loi ;
Si tu parles, ta voix chérie
Captive l'oreille ravie ;

Tes lèvres distillent le miel ;
Les roses naissent sous tes traces ;
Et dans tous les lieux où tu passes
L'on sent quelque chose du ciel ;
Ton sourire est celui des Grâces ;
Ton art de plaire est la bonté ;
Tu parais : le cœur enchanté
Sourit à ta douce présence ;
Et lorsque la pénible absence
Succède à ces moments heureux,
Ton image erre encore aux yeux
Comme un beau songe d'innocence.
Astre charmant qui l'embellis,
Reste long-temps sur cette terre ;
Sois en ces lieux comme un beau lys
Au milieu d'un riant parterre.





LE GÉNIE DU DÉSERT

APPARAIT A NAPOLÉON DANS LES PLAINES DE LA RUSSIE.

A M. VICTOR HUGO.

Qu'il était beau de voir ces guerriers indomptés
Quand vers les champs du Nord, par leurs chefs entraînés,
Ils repartaient aux cris de la Victoire ;
Et, reprenant l'essor vers de nouveaux combats,
Ils allaient conquérir, par d'immortels trépas,
D'immortelles moissons de gloire !

Leurs nombreux bataillons couvraient la plaine immense ;
Et l'œil, en s'égarant dans la vaste distance,
N'apercevait partout qu'étendards déployés,
Que panaches flottants, que brillantes armures,
Que guerriers à l'œil fier, dont les mâles figures
Conservaient leurs exploits par le fer retracés.

Ici, les braves d'Italie,
Toujours grands au sein du danger,
Montraient leur moustache brunie
Par l'ardeur d'un ciel étranger ;
Plus loin, les guerriers intrépides
Qui vainquirent aux Pyramides,
Qui vainquirent sur le Thabor,
Étonnaient par leur noble audace,
Et, prêts à dévorer l'espace,
Semblaient invincibles encor.

Du fond de l'antique Ibérie
De nombreux guerriers accourus,
Près des vainqueurs de Germanie
Tenaient leurs drapeaux suspendus ;

Déjà, pleins d'un mâle courage,
Les conscrits, héros au jeune âge,
Sentaient en eux le feu vainqueur;
Couvrant le centre des armées,
Ces bandes, à peines formées,
Palpitaient d'une noble ardeur.

Comme l'enthousiasme et l'amour de la gloire
De nos braves alors faisaient bondir le cœur!
Officiers et soldats, rêvant à la victoire,
Étaient tous ivres de bonheur!

Parfois les fanfares bruyantes
Éclataient en brillants concerts;
Au gré des brises frémissantes,
Les drapeaux flottaient dans les airs;
Des coursiers la bouillante audace
Du pied frappait l'étroit espace
Qui retenait leur noble essor;
Et les fiers enfants de Bellone,
L'arme au bras, rangés en colonne,
N'attendaient que le son du cor…

Mais un homme manquait à cette foule immense,
Un homme dont le nom jeté dans la balance
Valait plus à lui seul que cent mille soldats !
Celui qui les mena si souvent à la gloire,
Celui dont le génie enchaînait la Victoire,
Et la forçait, sanglante, à marcher sur ses pas...

L'armée attendait là dans un profond silence,
Quant tout-à-coup un char qui court, roule et s'avance,
Au sein des légions passe en triomphateur...
Aussitôt du canon les sons au loin grondèrent ;
Mille bruyants transports dans les airs éclatèrent...
C'était lui ! c'était l'Empereur ! ! !

Ailes au vent, déjà son aigle crie
(Son œil ardent est tourné vers le Nord) :
Gloire immortelle ! honneur sacré ! patrie !...
Et dans les airs soudain il prend l'essor !

De nos clairons les accords retentissent ;
Des cavaliers les fiers coursiers hennissent ;
Mille tambours au même instant frémissent :

C'est le signal, le signal du départ !
Les bataillons s'ébranlent, se confondent ;
Les chants guerriers aux chants guerriers répondent ;
D'un beau soleil les rayons les inondent ;
Voyez au loin flotter leur étendard !...

Ah ! parmi nous restez jusqu'à l'aurore :
Que ces vœux soient de vos cœurs entendus ;
Ce jour, du moins, nous vous verrions encore ;
Peut-être, hélas ! nous ne vous verrons plus...

Il sont partis... — Leurs colonnes brillantes
Bientôt dans l'Allemagne entrent de toutes parts ;
Désertant leurs vastes remparts,
Les peuples accouraient ; et leurs masses bruyantes,
Au milieu des transports et de joie et d'amour,
De leurs anciens vainqueurs accueillaient le retour.
Partout du nom français on célébrait la gloire ;
Et sous nos vieux drapeaux, gage de la victoire,
Des milliers de soldats s'empressaient d'accourir ;
De nouveaux bataillons partout venaient s'unir
A ces guerriers fameux, toujours forts et terribles,

Que l'Europe, en tremblant, contemplait invincibles !
Et notre grande armée, au sein des nations,
Poursuivant à grands pas sa marche triomphante,
Voyait toujours grossir ses fières légions,
Et vers l'astre du Nord s'avançait grandissante !
Ainsi le fleuve impétueux,
Dont la source bouillonne aux pieds des monts sauvages,
Poursuit en grossissant son cours majestueux,
Et toujours plus profond élargit ses rivages.

Déjà le sol de la vieille Russie
A retenti sous les pas des coursiers ;
Déjà l'écho de la terre ennemie
A retenti de nos hymnes guerriers.
Drapeaux au vent, nos phalanges s'avancent ;
Partout l'horreur et l'effroi les devancent ;
Le peuple fuit sur un sol dévasté ;
La lance en main, le cosaque timide
De nos soldats voit le front intrépide,
Et dans ses bois s'enfuit épouvanté.
Pendant cinq jours entiers notre innombrable armée
Sur les champs de Russie au loin s'est déployée...

Mais un soir, au moment où le soleil couchant,
Près de finir son cours, s'incline à l'Occident,
Un prodige nouveau, terrible, épouvantable,
Soudain troubla les airs de sa voix redoutable.

Napoléon marchait avant ses légions;
Après lui s'avançaient ses nombreux bataillons;
Et le héros, suivi d'une très-faible escorte,
Précédait, presque seul, sa vaillante cohorte,
Quand tout-à-coup il voit s'élever dans les airs
Du Génie effrayant qui règne en ces déserts
Le palais gigantesque, immense et formidable,
Que des rocs entassés rendent inébranlable...

C'est là que du désert le puissant souverain
Règne, et change à son gré le mobile destin.
Il a vu dans ces lieux la naissance des âges;
Quand il veut, il soulève ou calme les orages;
Et sa voix redoutable, en ces climats déserts,
D'un mot trouble les cieux, d'un mot calme les airs.
Tout ici reconnaît sa terrible puissance;

Et malheur à celui qu'atteindrait sa vengeance!...

Aux pas précipités des peuples éperdus,
Aux cris de nos soldats en tous lieux répandus,
A tous ces bruits confus qu'une innombrable armée
Exhale comme font cent voix de renommée,
Le Génie apparaît sur ce sombre palais
Où le pied d'un mortel ne pénétra jamais.
Son front majestueux se perd dans les nuages,
Autour de lui l'on voit gronder les noirs orages,
Et de son vaste corps l'étonnante grandeur
Semble des monts altiers défier la hauteur!
Il s'élève, il domine au loin sur l'étendue,
Sur les champs désolés il laisse errer sa vue;
Et, de quelque côté qu'il tourne ses regards,
Il voit son peuple en fuite, errant de toutes parts;
Il voit de bataillons un nombre formidable;
Il voit toute une armée, et forte, et redoutable;
Il entend dans les airs le clairon retentir;
Dans la plaine, il entend le noir canon mugir...
A ce tumulte affreux de clameurs et d'alarmes,
A tous ces bruits confus de charriots et d'armes,

Le Génie, indigné qu'on trouble son repos,
Agite avec fureur sa tête menaçante ;
Sa voix forte et puissante
Dans les airs ébranlés fait retentir ces mots :

« Qu'entends-je ici ? d'où viennent ces alarmes ?
Quel bruit nouveau retentit dans les airs ?
Le chant guerrier se mêle au bruit des armes :
Quoi ! l'étranger envahit mes déserts !...

« Fiers aquilons, enfants de ces contrées,
Déchaînez-vous sur ces tristes climats ;
Soufflez au loin sur ces terres glacées ;
Semez partout la neige et les frimas !...

« Fier conquérant qui guides ces phalanges,
Quel fol espoir te conduit en ce lieu ?
Espères-tu, dans tes pensers étranges,
De conquérir le sol sacré d'un Dieu ?

« Dans ma retraite, et paisible et profonde,
Je régnais seul, oubliant l'univers;
Je te laissais tout l'empire du monde :
Ne pouvais-tu me laisser mes déserts?

« Tu m'as bravé; mais tremble, téméraire!
De mon courroux crains la juste rigueur!
Tu vas sentir l'effet de ma colère...
Et tu verras ce que peut ma fureur!...

« Fiers aquilons, enfants de ces contrées,
Déchaînez-vous sur ces tristes climats;
Soufflez au loin sur ces terres glacées;
Semez partout la neige et les frimas!

« Que tes Français, ces héros indomptables,
Laissent ici tout espoir de retour.
Tout a cédé sous leurs bras redoutables:
Mais mes frimas les vaincront à leur tour.

« Tes vieux guerriers, ces géants des batailles,
Sous mes rigueurs tomberont expirants;
Ils subiront d'obscures funérailles;
L'aigle des monts déchirera leurs flancs.

« Quand le clairon, au retour de l'aurore,
De ses accords frappera les échos,
Froids, sous la neige ils dormiront encore;
Ils dormiront — de l'éternel repos!...

« Fiers aquilons, enfants de ces contrées,
Déchaînez-vous sur ces tristes climats;
Soufflez au loin sur ces terres glacées;
Semez partout la neige et les frimas!

« Vois ce désert, et vaste, et solitaire,
Qui se déroule en immense tableau:
De tes soldats c'est le champ funéraire;
Bientôt ces lieux deviendront leur tombeau...

« Ta grande armée, et si fière, et si belle,
Dans son désastre effraîra les regards;
Cherchant partout cette armée immortelle,
On ne verra que des membres épars...

« Chef trop hardi, ma fureur t'environne :
Tremble! la mort est partout sous tes pas;
Tremble! mon souffle ébranlera ton trône;
Et tes canons ne m'arrêteront pas!...

« Fiers aquilons, enfants de ces contrées,
Déchaînez-vous sur ces tristes climats;
Soufflez au loin sur ces terres glacées;
Semez partout la neige et les frimas!... »

Il avait dit; et sa voix mugissante
Retentissait sur l'immense désert...
Vers l'occident, d'une rougeur sanglante

Le ciel déjà se montrait tout couvert;
Un bruit étrange, au fond des solitudes,
Se prolongeait comme un signal d'effroi;
Tout annonçait de sinistres préludes :
Le glas des morts sonna sur un beffroi...

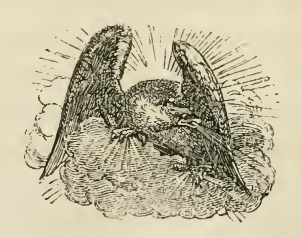
Mais le héros, qu'aucun péril ne lasse,
Est sourd au bruit de ces prédictions;
Il se détourne, il le dédaigne, il passe;
Et d'un œil fier il voit ses bataillons...

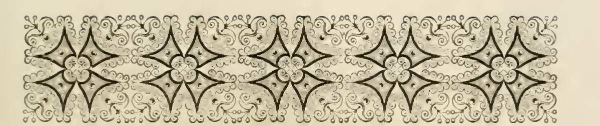
Il s'éloigna. — La Victoire sanglante
Sourit un jour au roi de l'univers;
De son destin l'étoile pâlissante
Par un triomphe annonçait ses revers.
Puis vint Moscow... puis la flamme funeste;
Puis le désert et toutes ses horreurs;
Puis les frimas; — et vous savez le reste...
N'éveillons pas l'écho de nos douleurs.

Ils succombaient nos vaillants frères d'armes;
Et le héros, jusqu'alors indompté,

Ne pouvant plus leur donner que des larmes,
Courait toujours, vers la France emporté.
Mais, au galop de son coursier rapide,
Tandis qu'il fuit à travers les déserts,
Sifflant autour de ce chef intrépide,
Toujours ce cri s'entendait dans les airs :

« Fiers aquilons, enfants de ces contrées,
Déchaînez-vous sur ces tristes climats;
Soufflez au loin sur ces terres glacées;
Semez partout la neige et les frimats!... »





LA VICTOIRE

ÉVEILLANT LES SOLDATS FRANÇAIS

le matin d'Austerlitz.

Le jour naissant brillait sur les campagnes.
Et nos soldats, de leurs tentes couverts,
Dormaient encor, quand du haut des montagnes
Un cri soudain retentit dans les airs.

C'est la Victoire, à l'armure brillante,
Sur son bouclier frappant ses javelots;
Du haut des monts sa voix retentissante
De nos guerriers vient troubler le repos :

« Soldats français, voici briller l'aurore!
Il luit ce jour à vos destins promis!
Soldats français, quoi! vous dormez encore
Quand luit déjà le soleil d'Austerlitz!

« Que faites-vous, fiers lions, sous vos tentes,
Dans les langueurs d'un indigne sommeil?
Debout, guerriers!... Que vos armes sanglantes
Aux fils du Nord disent votre réveil!

« Entendez-vous le noir vautour qui crie,
Planant déjà sur leurs rangs assoupis?
Nobles enfants d'une noble patrie,
Ce jour est beau... voilà les ennemis!

« En vain les rois, pour racheter leur gloire,
Ont contre vous armé tout leur courroux :
N'êtes-vous pas les fils de la Victoire,
Et le dieu Mars n'est-il pas parmi vous?..

« Levez-vous donc, comme autrefois terribles ;
Levez-vous donc, fiers vainqueurs du Thabor !
Par vos grands coups montrez-vous invincibles :
Et devant vous les rois fuiront encor !

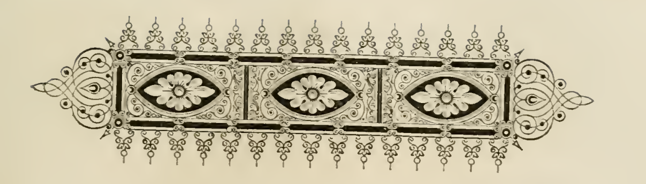
« De leurs soldats tout présage la perte ;
Foulez aux pieds leurs cadavres sanglants !
Que de leurs corps la terre soit couverte
Jusqu'au poitrail de vos coursiers fumants !

« Guerre ! à cheval !.. dans votre ardeur brûlante,
Devant vos pas dispersez tous leurs rangs !
Avant la nuit, sur la plaine écumante,
Plantez encor vos drapeaux triomphants !

« Soldats français, voici briller l'aurore !
Il luit ce jour à vos destins promis !
Soldats français, dormirez-vous encore
Quand brille au ciel le soleil d'Austerlitz ?.. »

— Elle avait dit : et soudain, vers la nue,
Prenant son vol, elle planait aux cieux.
Et ce soir-là, sur la vaste étendue,
Tous nos drapeaux flottaient victorieux !





UGOLIN

dans la Tour de la Faim.

(Imité du Dante.)

A M. ALEXANDRE DUMAS.

Depuis long-temps j'errais au ténébreux empire,
Lorsqu'un spectacle affreux, qu'à peine j'ose écrire,
S'offrit à mes regards : dans un étang glacé
Je vis un malheureux qui, dans l'onde enfoncé,

Élevait sur les flots sa tête décharnée ;
Un autre était auprès dont la dent obstinée,
Rongeant avec fureur le crâne renaissant,
Dévorait par lambeaux le cerveau palpitant.
L'os du crâne craquait sous la dent qui le broie ;
Lui, toujours dévorant, s'acharnait sur sa proie ;
Et du cerveau broyé les caillots dégouttants
Retombaient sur sa barbe, et s'y fixaient sanglants...
Alors, saisi d'horreur : « Barbare ! » m'écriai-je,
« Ah, par pitié ! suspends ton festin sacrilège ;
Que fais-tu, malheureux !.. » — Il s'arrêta ; ses yeux
Se tournèrent vers moi hagards et furieux ;
Puis, essuyant trois fois sa bouche dégoûtante
Sur les cheveux épars de la tête sanglante,
Il me dit : — « Dans l'horreur de son affreux tourment
Tu vois de son forfait le juste châtiment.
Hélas ! de ses fureurs ne fus-je pas victime ?..
Tu connais son supplice, apprends aussi son crime.
Son nom est Ruggio ; moi, je suis Ugolin :
Eh ! qui ne connaît pas mon funeste destin ?
Qui n'a frémi d'horreur, dans toute l'Italie,
Au récit du tourment qui termina ma vie ?

Dans un affreux cachot, par son ordre enfermé,
De faim et de douleur je me vis consumé.

« Mais écoute en ces lieux la déplorable histoire
Dont Pise épouvantée a gardé la mémoire.

« A travers les barreaux de mon horrible tour
Plusieurs fois j'avais vu recommencer le jour,
Lorsqu'un songe effrayant, dans une nuit funeste,
De mon dernier espoir vint dissiper le reste ;
Car, dans ce rêve affreux, présage d'avenir,
Je crus voir tous les maux que j'aurais à souffrir.

« Ruggio poursuivait, à travers les campagnes,
Un loup et ses petits fuyant vers les montagnes ;
Bientôt je crus les voir, épuisés, haletants,
Atteints et déchirés par ses chiens dévorants ;
Et leurs corps, étendus sur la terre sanglante,
Étalaient les lambeaux de leur chair palpitante...

« Je m'éveillai rempli de terreur et d'effroi ;
J'allai vers mes enfants enfermés avec moi :

Dans un profond sommeil ils reposaient encore,
Et sur leurs jeunes fronts la renaissante aurore
Versait d'un demi-jour les douteuses clartés;
Mais quelques mots par eux en songe répétés
Semblaient de notre sort présager la misère :
Le plus jeune, en dormant, murmurait : « O mon père !
« O mon père ! j'ai faim... et rien pour me nourrir !...
« Dans ces lugubres lieux faudra-t-il donc mourir ?... »
Et des pleurs de ses yeux coulaient en abondance.

« O toi, qui que tu sois, si ma longue souffrance
Ne te glace d'effroi, ne fait frémir ton cœur,
Si tu ne t'attendris, entendant ma douleur,
Tu seras bien cruel !... Cette scène effrayante
Aujourd'hui même encor me remplit d'épouvante.

« Mes fils étaient levés; un noir pressentiment
S'agitait dans nos cœurs, et tous, en ce moment,
Inquiets, incertains, attendions en silence
Le pain qui soutenait notre triste existence;
Nous étions tous debout, pâles, saisis d'horreur,
Et parmi nous régnait une sombre terreur,

Quand soudain du cachot les portes s'ébranlèrent,
Et par un double tour les clefs les refermèrent...
Nous attendions encor, lorsqu'au déclin du jour,
Nous crûmes qu'on murait les portes de la tour;
Bientôt le bruit en vient distinct à nos oreilles...
Et d'horribles clameurs, au bruit des flots pareilles,
Du fond de mon cachot montent en même temps :
C'étaient les cris plaintifs de mes tristes enfants :
« Mon père, disaient-ils, ô mon père! ô mon père!
« Il faudra donc mourir!... » Dans leur douleur amère,
Tous ensemble ils venaient se jeter dans mes bras,
Comme pour y chercher un refuge au trépas.

« Hélas! leur désespoir redoublait mes alarmes;
Je les pris dans mes bras, les baignai de mes larmes;
Et long-temps nos soupirs, nos pleurs et nos sanglots
De ces lieux pleins d'horreur troublèrent les échos.

« C'en était fait! ces murs repoussaient l'espérance...
Nos jours devaient finir dans l'affreuse souffrance;
Et ces lieux, effrayés d'un supplice nouveau,
N'étaient déjà pour nous qu'un horrible tombeau.

« Trois jours dans la douleur lentement s'écoulèrent,
Dans l'affreux désespoir trois longues nuits passèrent;
Chaque instant redoublait l'horreur de notre sort,
Chaque jour écoulé nous poussait vers la mort.
Parfois de mes enfants, dans cette triste enceinte,
Les soupirs étouffés murmuraient une plainte;
Et puis, tout se taisait... Muet, saisi d'horreur,
Long-temps je comprimai mes transports, ma douleur;
Mais quand leurs traits flétris et leur pâle visage
De mes traits altérés me montrèrent l'image;
Sur leurs fronts pâlissants quand je vis, un matin,
Le travail de la mort qui dévorait leur sein,
Alors, dans ma fureur et ma rage brûlante,
J'étreignis mes bras nus sous ma dent frémissante.

« Mes fils autour de moi précipitent leurs pas,
Et tous, en même temps, me présentant leurs bras :
« Mon père, pour sauver ta vie infortunée,
« Tiens, reprends cette chair que tu nous as donnée;
« Nous verrons sans douleur se terminer nos jours
« Si de ta vie au moins nous prolongeons le cours. »
Je me contins... La nuit sur nous descend encore,

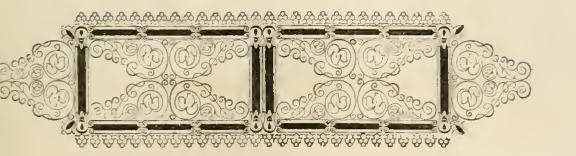
A cette longue nuit succède une autre aurore...
Nous restions tous muets, mornes, silencieux.
O terre! ô sol maudit de ce séjour affreux,
Que ne t'entr'ouvris-tu! dans tes profonds abîmes
Que n'ensevelis-tu de trop lentes victimes!

« Du quatrième jour quand brillaient les clartés
Mon Anselme expirant vint tomber à mes pieds :
« Mon père, » me dit-il, « je me meurs... et personne.. »
Il ne peut achever, sa force l'abandonne.
Je pressais dans mes bras mon enfant bien-aimé ;
Hélas! je n'avais plus qu'un corps inanimé...
Bientôt, dans les ardeurs d'un pénible délire,
En redisant mon nom, mon jeune Edgard expire ;
Et quand, le lendemain, les premiers feux du jour
Glissèrent en tremblant dans l'ombre de la tour,
De mon troisième enfant je vis le corps livide
Couché le long du mur, là, sur la terre humide...
Il n'était plus! — Un seul, par un pénible effort,
Dans un affreux tourment, luttait contre la mort :
J'entendais les sanglots de la lente agonie
Dont le cours abrégeait sa déplorable vie ;

Par degrés de douleur et de faim consumé,
Il pousse un long soupir... et tout fut consommé!...

« J'étais seul!... seul vivant dans ces caveaux funèbres,
Exhalant ma douleur dans l'horreur des ténèbres,
Me traînant sur les corps de mes tristes enfants,
Les appelant encor de mes cris gémissants...
Pendant deux jours entiers la mort lente et cruelle
M'entraîna par degrés dans la nuit éternelle;
Mais enfin, épuisé de faim et de douleur,
Tombant près de mes fils, sans force et sans couleur,
J'expirai... » — De ses yeux les orbes s'agrandirent,
D'un hurlement affreux les rives retentirent,
Et sa dent, du supplice effroyable instrument,
Retomba sur son crâne, éternel aliment!





ODE

à

M. de Châteaubriand.

Lorsque aux déserts du Nouveau-Monde
Le voyageur, aux pas distraits,
Dans la solitude profonde
Rencontre un géant des forêts,
Un de ces cèdres séculaires
De qui les rameaux centenaires
Couvrent un immense contour,
Et dont la cime chevelue
Porte son front jusqu'à la nue,
Impénétrable aux feux du jour;

Il s'arrête, admire et contemple
Ce colosse majestueux
Dont le dôme, comme un grand temple,
S'élève auguste et radieux;
A ses pieds la fleur, tendre encore,
Boit les doux présents de l'aurore,
Exhalant les parfums des cieux;
Tandis que, sous l'épais feuillage,
Mille oiseaux au brillant ramage
Chantent leur hymne harmonieux.

Ainsi le penseur de notre âge,
Ouvrant nos fastes solennels,
Qui contemple ta grande image
Empreinte en reflets immortels,
S'étonne; et son âme oppressée
Sent croître et grandir sa pensée
Aux chants si dignes de ton choix;
Dans ce temps qui sut te comprendre
De toute part il croit entendre
L'écho sublime de ta voix.

Châteaubriand, de ton génie
L'essor immense et lumineux
Brilla d'une gloire infinie
Qui montait de la terre aux cieux;
De tes chants les heureux prestiges
Opéraient de divins prodiges
Sur un siècle profanateur;
Tes nobles accents s'élevèrent,
Et, dans le lointain, se calmèrent
Les flots d'un torrent destructeur.

Tu révélais un nouveau monde,
Des bords, des aspects enchantés;
Ta parole, grande et féconde,
Chantait de mâles voluptés;
Ta muse, suave et pensive,
De la nature primitive
Sondait les mystères secrets:
L'âme, séduite à ces images,
Erre, avec toi, sous les ombrages
De ces océans de forêts!

Aux savanes américaines,
Lorsque la lune dans les cieux
Répand les clartés incertaines
D'un demi-jour mystérieux,
Es-tu muet... rien ne respire;
Si tu fais un pas tout soupire,
Tout frémit d'un secret concert;
Ta voix, mélancolique et pure,
Chantre inspiré de la nature,
Anime et remplit le désert.

Les âges roulant dans l'espace
Enfantent ainsi, dans leur cours,
De grands astres de qui la trace,
Lumineuse, vivra toujours;
Leurs noms, que les peuples confondent,
De siècle en siècle se répondent
Dans leur sublime majesté;
Bien loin au-dessus des orages
Brillent leurs immortels visages:
Ils planent sur l'humanité!

Nous savons par quelle souffrance
S'acquièrent ces nobles transports:
C'est en invoquant l'espérance
Que vibrent les divins accords;
Pour les enfants de l'harmonie,
Souvent l'histoire du génie
N'est que l'histoire du malheur;
Leur grande âme, qu'un souffle allume,
S'élève, luit, et se consume
Sur le bûcher de la douleur.

Mais qu'importe! si, dans les âges,
Leur nom doit revivre immortel;
Qu'importe! si tous les présages
Chantent leur réveil éternel!
En vain l'exil et l'infortune,
La haine et l'envie importune,
Fatiguent leurs constants succès,
Pourvu que la gloire fidèle
Refleurisse toujours plus belle,
La gloire, qui ne meurt jamais!

Tout passe ici-bas sur la terre:
L'homme qui vit ne vit qu'un jour;
Son existence solitaire
Couvre de débris son séjour;
Les monuments les plus durables
En vain des siècles immuables
Usent les efforts incessants:
Leurs grands corps, vaincus d'âge en âge,
Subissent le commun naufrage,
Et tombent sous la faulx des temps.

Jadis, sur ces heureux rivages,
Que tes regards ont parcourus,
S'élevaient d'augustes images
D'un peuple grand par ses vertus;
Des temples les marbres antiques,
Les colonnes et les portiques
Peuplaient ce séjour solennel;
Et toute leur gloire éphémère
N'est plus que débris... mais Homère
Brille d'un éclat immortel!

A ton couchant, astre sublime,
Verse encor sur nous tes rayons;
Que ton œil éclaire la cime
De cette terre où nous marchons;
Que le déclin du météore
Reluise comme son aurore:
Tel, à l'occident radieux,
Le Dieu qui sème la lumière,
Toujours brillant, quitte la terre
Qu'il a couverte de ses feux!





LE CHRISTIANISME.

ODE

à

Monseigneur DE LA BRUNIÈRE, Évêque de Mende.

Assis sur le penchant des âges,
Les peuples, enfants de douleur,
Erraient en de longs esclavages,
Courbés sous le poids du malheur;
La mort couvrait partout la terre;
La force, impie et sanguinaire,
Seule était la loi des humains;
Tout s'égarait en vains délires;
On n'entendait que les empires
Croulant sous la faulx des Romains.

Mais aux vainqueurs les vaincus mêmes,
A leur tour, ont donné la loi;
L'Asie et ses plaisirs extrêmes
Ont subjugué le Peuple-Roi;
La Grèce et ses vertus antiques,
Les états et les républiques,
Subissent le joug odieux.
La pudeur est-elle exilée?
Et la sagesse, désolée,
Est-elle remontée aux cieux?

Voyez!... aux plaines de Judée
Un astre a brillé dans la nuit,
Et le pasteur de l'Idumée
Suit la lueur qui le conduit.
Rayon divin! céleste aurore!
Sur le monde hâtez-vous d'éclore;
Dissipez la nuit des tombeaux!
Venez, des sphères éternelles,
Susciter des phases nouvelles,
Faire briller des jours plus beaux!

Le Christ, en sa douleur profonde,
Succombe sur le Golgotha;
Mais, en mourant, il lègue au monde
La parole qu'il apporta.
Des voix funèbres retentissent;
De Sion les échos gémissent;
Le Juste expire dans les fers;
Et sur ce mont, où l'on l'immole,
Déjà s'allume l'auréole
Qui doit éclairer l'univers.

Ils viennent les temps des oracles!
Il luit le jour libérateur!
Au bruit éclatant des miracles,
La terre a produit son sauveur!
Douze pécheurs, troupe vulgaire,
Osent entrer dans la carrière,
S'avancent comme des géants;
Dans leur ambition féconde
Ils se sont partagé le monde,
Qui reconnaît ces conquérants.

Les temples et leur vaine idole
A leur voix s'écroulent fumants;
Déjà l'orgueilleux Capitole
Tremble sur ses vieux fondements;
L'univers, étonné, s'éveille,
Et, saluant l'aube vermeille,
Il suit son char victorieux;
En vain l'enfer livre la guerre,
Un sang pur inonde la terre :
Mais les martyrs montent aux cieux!

Ecoutez, à travers les âges,
Ces nobles et divins accents
Qui grondent, comme des orages,
Dans les siècles retentissants :
C'est la grande voix des Jérôme,
Des Augustin, des Chrysostôme,
Qui s'élève dans le passé;
Et cette éloquence chrétienne
De l'antique Rome païenne
Egale l'éclat effacé.

Comme un fleuve qui, dès sa source,
Féconde de nombreux vallons;
Comme un soleil qui, dans sa course,
Eclaire de grands horizons,
Le Christianisme s'avance,
Embrassant dans sa marche immense
Peuples et générations;
Sa loi, parfaite et légitime,
Devient comme un guide sublime
Qui dirige les nations.

Eloignez des sacrés portiques
Ces troupeaux, ces dons solennels;
Que les hécatombes antiques
N'ensanglantent plus les autels :
Dieu lui-même doit y descendre;
Le peuple qui sait le comprendre
S'y nourrit d'un pain immortel;
Et pour rendre ce Dieu propice,
Un cœur pur est le sacrifice
Que l'homme doit offrir au ciel.

L'esprit remplace la matière ;
Le culte saint s'est élevé ;
L'holocauste, c'est la prière
Qu'anime un amour éprouvé ;
Le sacrifice est l'âme même
Qui, s'unissant à Dieu, qu'elle aime,
S'épure par la vérité;
Un rayon céleste l'éclaire,
Et sous les voiles du mystère
Elle entrevoit l'éternité.

L'homme, dans sa propre misère.
Devient un être glorieux
Dont les pieds touchent à la terre,
Et dont la tête est dans les cieux!...
Au sein de la magnificence,
Des délices, de l'opulence,
Il dit : « Tout n'est que vanité ! »
Sa nature se purifie,
Sa grande âme se fortifie,
Sous les coups de l'adversité.

L'humanité se renouvelle;
Un amour pur et généreux
Allume sa flamme fidèle
Dans tous les cœurs, qu'il rend heureux;
Des bords du couchant à l'aurore,
Ce Dieu que l'univers adore
Révèle au monde le bonheur.
Tout s'agrandit... et le génie
Fait briller sa gloire infinie
Sur les ténèbres de l'erreur.

Levez-vous, siècles de lumière!
Eclairez ce jour ténébreux
Qui pèse sur la terre entière
Comme un crépuscule douteux!
Que le dogme de l'espérance
Ranime, comme un astre immense,
Tous les peuples régénérés!
Que vos peintres, que vos poètes,
Soient les sublimes interprètes
Du Dieu saint que vous adorez!

Ciel ! quelle splendeur m'environne !
Qnelle imposante majesté
Me saisit, m'élève et m'étonne ,
Au seuil de la Divinité !
Ces temples et ces basiliques ,
Ces sanctuaires , ces portiques ,
Des arts disent les grands destins;
Un feu nouveau se manifeste ;
Et Raphaël , âme céleste ,
Ravit par ses charmes divins !

Colomb découvre un nouveau monde ;
Copernic explique les cieux ;
Newton , du firmament , qu'il sonde ,
Voit les accords mystérieux ;
Descarte à la philosophie
Imprime l'élan du génie ;
Pascal rend son nom immortel ;
Fénélon enchante notre âme ;
Et Bossuet , sublime flamme ,
Se perd au sein de l'Éternel !

Oui, partout la munificence
Du ciel annonce la grandeur;
Une secrète intelligence
Nous révèle un Dieu bienfaiteur;
Le dogme auguste et salutaire,
La vie et l'espoir de la terre,
Parle au cœur par la vérité;
Et, dans cette doctrine sainte,
Tout conserve la grande empreinte
Du sceau de la Divinité.

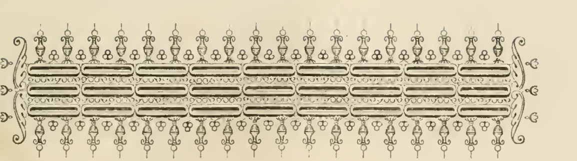
Dans les champs où fut Babylone,
Voyez les enfants d'Ismaël;
Déchu de son antique trône,
Voyez le peuple d'Israël;
Sur cette terre, où tout s'efface,
En vain ils recherchent la trace
Des destins qu'ils se promettaient:
L'empire d'Orient chancelle;
Et bientôt ce peuple infidèle
Dira: « Nos pères se trompaient! »

Tandis que l'Europe chrétienne,
Au sein de la prospérité,
S'enivre dans la coupe pleine
Des jours de sa vitalité,
Parcourt d'immenses étendues,
Aborde aux plages inconnues,
Civilise les nations;
Et, dans sa brillante carrière,
Sème la vie et la lumière,
Comme le soleil ses rayons!

Le conquérant dont nos annales
Garderont le nom immortel,
Long-temps, loin des grandeurs royales,
Subit un arrêt solennel;
Et, quand la brûlante agonie
Éclaire son puissant génie,
Il regarde l'éternité!
Ici-bas tout décline et tombe;
Et c'est sur les bords de la tombe
Qu'il retrouve la vérité.

Ainsi tout passe!... et sur la terre,
Où pour chacun tout doit finir,
L'homme n'a rien que sa misère,
L'âme n'a rien que l'avenir;
Mais sur ces funestes rivages,
Où toujours de nouveaux naufrages
Rejettent de nouveaux cercueils,
La Religion, radieuse,
Montre sa tête lumineuse,
Comme un phare sur des écueils!





LE SOIR DANS LE TEMPLE.

La nuit tombait; le temple solitaire
Avait cessé ses chants religieux;
A peine encor, autour du sanctuaire,
On entendait un murmure pieux.

Près de l'autel une lampe mystique
Faisait mouvoir sa tremblante clarté;
Et sa lueur douce et mélancolique
Du temple saint perçait l'obscurité.

Là, prosterné sous un arceau gothique,
Le cœur en proie à d'amères douleurs,
Je me livrais à mon trouble extatique;
J'étais bien triste, et je versais des pleurs.

Au Dieu clément je redisais sans cesse :
« Pour que trouve ici-bas le bonheur,
Ah! rendez-moi les jours de ma jeunesse,
Mon innocence et la paix de mon cœur.

« Tout ici-bas nous enchante et s'efface;
Aucun bonheur pour nous n'est assuré;
Et l'amitié de ce monde qui passe
Laisse le cœur sanglant et déchiré.

« Mais vous, mon Dieu, vous êtes immuable;
Vous nous comblez d'ineffables transports;
Et votre amour, toujours pur et durable,
Ne connaît point le trouble et le remords.

« Qu'ils étaient beaux ces jours de mon aurore
Que je passais au pied de vos autels !
A vous, mon Dieu, quand je reviens encore,
Recevez-moi dans vos bras paternels.

« Secourez-moi, Seigneur, dans ma détresse ;
Pour que je trouve ici-bas le bonheur,
Ah ! rendez-moi les jours de ma jeunesse,
Mon innocence et la paix de mon cœur. »

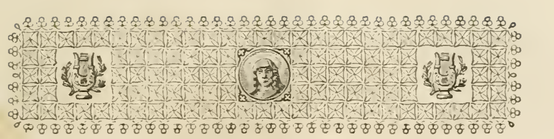
Soudain un ange, à la face riante,
Descend vers moi du séjour éternel ;
Et sa parole, et douce, et consolante,
Calmait mon cœur comme une voix du ciel.

Il me disait : « O mon enfant, espère :
Le ciel entend le cri de ta douleur ;
Espère en lui : le Seigneur est ton père ;
Il expira pour te rendre au bonheur.

« Le Dieu qui juge est le Dieu qui pardonne ;
Il te sait faible, il fit le cœur humain :
Pour mériter le pardon qu'il te donne,
Ah ! viens, mon fils, te jeter dans son sein !

« Ce Dieu clément, à qui, dans ta détresse,
Tu demandais le calme et le bonheur,
Te rend encor les jours de ta jeunesse.
Ton innocence et la paix de ton cœur. »





HYMNE A LA VIERGE.

Stella maris, ora pro nobis.

Quand les fléaux ont sur le monde
Accompli leur cours destructeur,
Et que leur course,en maux féconde,
A satisfait le Dieu vengeur,
Du ciel la clémence infinie,
Pour rétablir toute harmonie,

Fait luire un signe radieux :
Tel, quand rompant toute barrière
Le déluge eut couvert la terre,
L'arc-en-ciel brilla dans les cieux.

Et vous, ô divine Marie,
Lorsque la triste humanité
Errait de folie en folie
S'égarant dans l'iniquité,
Du ciel consolant météore,
Vous parûtes comme une aurore
Se levant sur le genre humain;
Et, prenant la forme mortelle,
Un Dieu, la sagesse éternelle,
Vint s'incarner dans votre sein.

Bientôt il brilla sur le monde
Ce soleil de la vérité,
Et déjà sa lueur féconde
Inondait tout de sa clarté.

Les peuples de la terre entière
Se levèrent à sa lumière,
Saluant ce jour glorieux :
Quittant le céleste royaume,
Le Verbe incarné, Dieu fait homme,
Venait unir la terre aux cieux !

Qui pourrait chanter les miracles
Dont ce jour fut le précurseur !
Il vint, prédit par les oracles,
Le culte régénérateur.
Oh ! que cette aurore était belle !
Une phase toute nouvelle
Commençait pour l'humanité :
L'homme en l'homme voyait un frère,
L'orphelin trouvait une mère
Que lui donnait la charité.

Dès-lors, ô Vierge tutélaire,
Vous signaliez tous vos bienfaits ;

Vous étiez l'arche salutaire
Qui doit nous sauver à jamais :
Partout viennent à nos oreilles
Les miracles et les merveilles
Que vous opérez en tous lieux ;
Vous soulagez toute misère,
Du pauvre vous êtes la mère,
Et le soutien des malheureux.

Errant, sans secours, sans aurore,
Près de périr, le voyageur
Dans sa détresse vous implore,
Et voit un rayon protecteur ;
Le marin battu par l'orage,
Et près d'un funeste naufrage,
Entre vos mains remet son sort ;
Et votre image révérée
Est pour lui l'étoile sacrée
Qui le ramène enfin au port.

Marie, ah ! veillez sur la France !
Procurez-lui des jours heureux ;

Soyez l'étoile d'espérance
Brillant sur nous du haut des cieux !
Reine, notre voix vous implore.
Quand un nouvel an vient d'éclore,
Qu'il soit marqué par vos bienfaits :
Du ciel auguste bienfaitrice,
A nos vœux montrez-vous propice ;
Vierge, protégez les Français !





LE PRINTEMPS.

A M. A....

L'aquilon des hivers sur nos monts attristés
N'étend plus des frimas la robe blanchissante,
Et des zéphirs l'haleine caressante
Annonce les beaux jours à nos champs cultivés;
Un feu suave et pur, répandu dans les airs,
Semble rendre la vie à toute la nature;

Partout les frais bosquets se parent de verdure,
Et le chantre des bois ranime ses concerts.

Tout vit, tout nous crie :
Voici les beaux jours !
Beaux jours de la vie !
Saison des amours !

Et les jeunes plantes,
Les roses naissantes,
Les fleurs odorantes,
Parfument les airs !
Et l'oiseau volage,
Sous le frais feuillage,
Redit au bocage
Ses plus doux concerts !

Aux jeux, aux amours
Le ciel nous convie !
Charme de la vie !
Voici les beaux jours !

Tout s'éveille, tout vit; et, dans les frais vallons,
On voit les jeunes fleurs entr'ouvrir leurs calices;
La giroflée, au bord des précipices,
De ses riches couleurs étale les festons;
L'élégant papillon, au sein des prés fleuris,
Agite dans les airs ses ailes éclatantes;
Et, dans le fond des bois, les grottes verdoyantes
Offrent aux tendres cœurs leurs sauvages réduits.

Tout vit, tout nous crie :
Voici les beaux jours!
Beaux jours de la vie!
Saison des amours!

Et, dans la vallée,
Brillante et perlée,
S'entr'ouvre étoilée
La fleur d'églantier!
Et, sur la colline,
La blanche aubépine
Fleurit et s'incline
Le long du sentier!

Aux jeux, aux amours
Le ciel nous convie !
Charme de la vie !
Voici les beaux jours !

Dieu ! quel luxe enchanteur décore les coteaux,
Les plaines, les vallons, les forêts, les montagnes !
Partout au loin, dans les vertes campagnes,
S'offrent à mes regards des prodiges nouveaux !
La nature embellie, étalant sa splendeur,
Montre de ses décors la pompe éblouissante ;
Et, telle qu'une reine et riche, et triomphante,
Apparaît à nos yeux dans toute sa grandeur !

Tout vit, tout nous crie :
Voici les beaux jours !
Beaux jours de la vie !
Saison des amours !

Vénus éclatante,
Et douce, et riante,
Monte triomphante

Dans les cieux ouverts ;
Verse aux fleurs mi-closes,
Verse à toutes choses
Des feux et des roses,
Embrase les airs !

Aux jeux, aux amours
Le ciel nous convie !
Charme de la vie !
Voici les beaux jours !

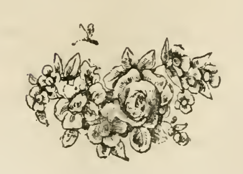
Cependant tout s'anime au loin sur les guérets,
Dans les bois, dans les prés, sur les monts, dans les ondes,
Et dans les mers immenses et profondes ;
Le cerf, impatient, brame au fond des forêts ;
Le bélier remplit l'air de ses longs bêlements ;
Le coursier, plein d'ardeur, dans les riches campagnes,
Par ses hennissements appelle ses compagnes,
Et rejette le feu de ses naseaux brûlants.

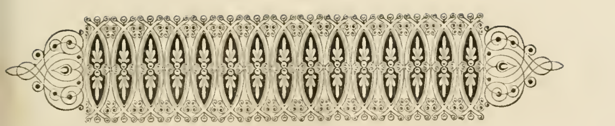
Tout vit, tout nous crie :
Voici les beaux jours !

Beaux jours de la vie!
Saison des amours!

Toute la nature,
Dans la nuit obscure,
Soupire et murmure
Mille bruits divers;
Les oiseaux frémissent,
Les taureaux mugissent,
Les lions rugissent
Au fond des déserts...

Tout vit, tout nous crie:
Voici les beaux jours!
Beaux jours de la vie!
Saison des amours!





LE PARRICIDE.

Et le remords le poursuivait.....

Dans un affreux désert, sur l'aride bruyère,
S'élève, au pied des monts, une croix solitaire
Où l'on dit que les morts, la nuit, viennent prier :
Car parfois on entend une voix supplier,
Demander grâce au ciel pour des crimes sans nombre ;
On entend des soupirs qui gémissent dans l'ombre ;
On entend des sanglots, de longs gémissements,
De lamentables cris, de sinistres accents,

Se prolonger au loin en longs échos funèbres,
Et des plus sombres nuits effrayer les ténèbres...

Oh ! ne le croyez pas, ce ne sont pas les morts.
Écoutez... écoutez!...: c'est la voix du remords :

— « Il est minuit.. Tout dort dans la nature entière ;
Tout dort..., et le sommeil semble fuir ma paupière
Depuis l'instant affreux où mon bras forcené
Immola, dans ces lieux, un père infortuné !
Coupable soif de l'or ! l'avarice cruelle
M'arma contre mon père; et ma main criminelle,
Dans un affreux transport lui déchirant le flanc,
Par trois coups de poignard épuisa tout son sang.
O douleur ! ô remords ! ô nuit épouvantable !
O lieux affreux témoins de mon crime exécrable !
Tout était calme alors, et, comme en ce moment,
Les roulements lointains du rapide torrent
Qui tombe en mugissant dans le fond de l'abyme.
Se mêlaient seuls aux cris de ma triste victime.

Ah! je l'entends encor; j'entends ses cris mourants,
Ses soupirs étouffés, ses sanglots déchirants...
« Mon fils, » me disait-il, de sa voix suppliante,
« Pourrais-tu dans mon sein plonger ta main sanglante !
« Fils cruel que j'aimais! Ah ! je succombe... Adieu !
« C'en est fait... je me meurs... Pardonnez-lui, grand Dieu!..»

« Il expira...— La tombe a gardé la victime ;
Les échos du désert n'ont pas redit mon crime :
Mais, dans son sang depuis que j'ai trempé ma main,
Le poignard du remords est resté dans mon sein.
Partout je crois revoir ma victime sanglante...
Et souvent, dans la nuit, son ombre gémissante
Vient, de sa voix plaintive, effrayer mon sommeil ;
Ses accents douloureux excitent mon réveil ;
Debout près de mon lit : « Ah! tu dors ! » me dit-elle,
« Tu dors! et pour toujours dans la nuit éternelle
« Je gémis; et ma mort est l'œuvre de ta main !
« Regarde... c'est ton bras qui m'a percé le sein,
« Barbare !... » — Frissonnant, pâle, tout effaré,
J'erre, je vais, je cours, incertain... égaré...

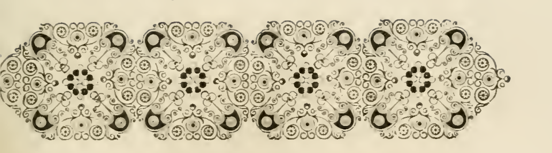
Un invincible instinct vers ces lieux que j'abhorre
Semble ici, malgré moi, me ramener encore;
Et je viens tout tremblant, quand a sonné minuit,
Quand le sommeil au loin a suspendu tout bruit,
Je viens sous cette croix déserte et solitaire,
Je viens sur le tombeau de mon malheureux père,
Exhaler en sanglots l'hymne de ma douleur !...
Un démon me poursuit... l'enfer est dans mon cœur...
Le désespoir affreux m'accompagne sans cesse;
Le remords dévorant me déchire et m'oppresse.
Il est là, dans mon cœur, toujours! toujours! toujours!
Et de mes jours mauvais empoisonne le cours.
Fais-moi grâce du temps que je dois vivre encore,
Dieu vengeur! fais qu'ici j'expire avant l'aurore!
Je me soumets d'avance à tout ton châtiment :
L'enfer est moins affreux que mon affreux tourment!.. »

Et parfois on voyait, dans la cité voisine,
Un jeune homme au front pâle, à la face chagrine,
Veillant sans cesse auprès d'un immense trésor,
Se consumant d'ennui parmi des monceaux d'or.

Le jour, il s'enfermait; quand la nuit était sombre,
Comme un fantôme errant, il se glissait dans l'ombre.
Ses yeux étaient hagards, son visage défait;
D'une secrète horreur souvent il frissonnait :
Il mourait, consumé d'une horrible souffrance,
Et de tout être humain il fuyait la présence.

Mais, un soir, quelqu'un vit un cortège de deuil
D'une maison déserte emporter un cercueil;
Nul ne pleurait autour du convoi funéraire;
Et le tombeau toujours demeura solitaire.





LE VALLON.

Heureux vallon où grandit mon enfance,
Dont les sentiers m'ont revu tant de fois,
Riant séjour de paix et d'innocence,
Avec amour encor je vous revois.

Vos bords chéris et vos sites sauvages,
Vos prés fleuris, vos champs et vos forêts,
Vos vieux rochers et vos jeunes ombrages,
Pour moi toujours ont de nouveaux attraits.

Il est aux lieux où passa le jeune âge
Des souvenirs qui reposent le cœur;
En retrouvant ce paisible rivage
On croit encor retrouver le bonheur.

C'est là jadis qu'une mère chérie
Nous prodiguait ses soins et son amour;
C'est en ces lieux que notre âme ravie
De son printemps vit fleurir le beau jour.

Là, tout rappelle et les jeux de l'enfance,
Et ces pensers de touchant souvenir,
Rêves d'amour qu'une vague espérance
A notre cœur montrait dans l'avenir...

Oui, je revois la Truyère paisible,
Dont le flot pur glisse et passe sans bruit,
Et dans son cours, qu'elle rend insensible,
Quitte à regret ces bords qu'elle embellit.

Combien de fois sur ses rives chéries
Mon âme vint, pensive, s'égarer,
Et s'enivrer de douces rêveries,
En contemplant son onde s'écouler.

Ma vie alors, sur cet heureux rivage,
Comme ces flots, calme coulait ses jours,
Et dans mon sein nulle trop chère image
N'en avait point encor troublé le cours.

Là, du Villard c'est la forêt ombreuse
Dont je venais parcourir les détours,
En écoutant la fauvette amoureuse,
Ou le ramier qui gémissait toujours. [1]

Errant alors dans la forêt profonde,
Qui sur mon front étendait ses rameaux,
Je m'en allais, égaré, loin du monde,
Au fond du bois éveiller les échos.

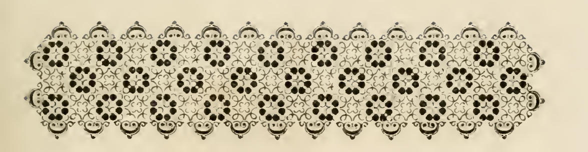
[1] Nec gemere aeriâ cessabit turtur ab ulmo. VIRGILE, *Ecl.*

Et quelquefois, dans l'ombre et le mystère,
Lorsque mon cœur en paix voulait rêver,
J'allais chercher quelque endroit solitaire,
D'où j'entendais le ruisseau murmurer.

Souvent aussi, du haut de la colline,
J'aimais à voir se coucher le soleil,
Quand par degrés sa clarté qui décline
Dorait nos monts de son rayon vermeil.

Tous ces tableaux avaient pour moi des charmes;
J'y retrouvais un attrait enchanteur;
Et si mes yeux se remplissaient de larmes,
C'étaient encor des larmes de bonheur.

Riant séjour de paix et d'innocence,
Dont les sentiers m'ont revu tant de fois;
Heureux vallon où grandit mon enfance,
Avec amour toujours je vous revois!



SUR LE TOMBEAU D'UNE MÈRE [1].

Là dorment soixante ans d'une seule pensée !
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité !

(Lamartine, *Harmonies poétiques.*)

C'ÉTAIT le soir : la nuit descendait sur la terre ;
Je m'acheminais seul, pensif et solitaire,
Et, le cœur fatigué sous le poids de mes maux,
Je dirigeais mes pas vers le champ des tombeaux.

[1] Cette élégie est consacrée à la mémoire de ma bonne et vertueuse mère, M.me Tuffier, décédée au Malzieu, le 5 avril 1833. L'élévation de son caractère, sa haute raison, ses vertus, sa douceur, sa bonté, en faisaient une femme accomplie, comme elle était la meilleure et la plus chérie des mères.

Bientôt je me trouvai dans la funèbre enceinte
Des générations où dort la cendre éteinte;
Et, sur cette poussière attachant mes regards,
Je ne voyais partout que des tombeaux épars.

La lune, à l'horizon se levant sans nuage,
Faisait dans un ciel pur resplendir son image,
Et sur le champ des morts répandait sa clarté,
Comme ce jour plus beau de l'immortalité...

Mais d'un seul souvenir j'occupais ma pensée :
Marchant sur les monceaux de la terre entassée,
J'égarais en secret mes pas religieux,
Et je venais revoir un monument pieux.
Bientôt, auprès du mur, une tombe modeste
D'un objet toujours cher m'offrit le précieux reste;
L'herbe croissait autour du funèbre écriteau,
Une croix de bois noir surmontait le tombeau :
Elle était là!.. Mes pas par instinct s'arrêtèrent;
De tendres souvenirs dans mon cœur remontèrent:

Et, près d'elle, sentant se rouvrir mes douleurs,
Comme à son dernier jour je répandais des pleurs.

C'est là qu'elle dormait celle dont la pensée
Des soins les plus touchants ne fut jamais lassée;
Celle de qui la vie, et jusqu'au dernier jour,
Ne fut que pureté, que tendresse et qu'amour.
Que d'efforts généreux! que de vertus cachées!
En Dieu que de douleurs en secret épanchées!
Que de secours versés au sein des malheureux!
Que de soins, de travaux, pour faire des heureux!...
De ses enfants chéris seconde Providence,
Rien jamais de son cœur ne lassait la constance;
Sa voix, cher entretien de raison, de bonté,
Était tout notre amour, notre félicité;
Et quand nous étions loin de notre humble demeure,
Du retour bien-aimé nos vœux devançaient l'heure.

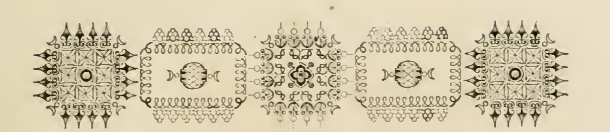
Cependant nous voyions, hélas! depuis long-temps
S'éteindre par degrés le flambeau de ses ans.

Mais elle, en attendant l'éternelle justice,
Achevait lentement son noble sacrifice,
S'oubliait constamment pour tout ce qu'elle aimait;
En soins toujours nouveaux son cœur se consumait;
Sentait de jour en jour venir sa fin prochaine,
Éloignait de la mort l'apparence certaine,
S'attristait sur le sort de ses derniers enfants,
A des cœurs généreux confiait leurs jeunes ans;
Et près de s'envoler vers l'éternelle aurore,
Son œil déjà mourant nous regardait encore...

A tous ces souvenirs mon esprit s'arrêta;
De sa cendre à mon cœur sa douce voix monta;
Et je disais : « O toi qui dors dans cette enceinte,
Oui, tu vis dans nos cœurs, ombre chère, ombre sainte;
Et ta douce mémoire et tes tendres bienfaits
Au cœur de tes enfants ne périront jamais!
Ah! puisque la vertu, qui par degrés succombe,
Voit luire un plus beau jour au-delà de la tombe,
Le Dieu de vérité, dans ses sacrés parvis,
Te rend-il aujourd'hui le bien que tu nous fis?

Jouis-tu maintenant d'un bonheur sans mélange?
Sur la terre d'exil n'étais-tu pas un ange
Armé de la justice et de la vérité,
Et marchant vers le jour d'éternelle clarté!
La terre, pour le ciel, n'est qu'un séjour d'attente!...
Ton âme... » En ce moment une étoile brillante
Apparut douce et triste en l'éther radieux;
Et je crus voir son âme errante dans les cieux!..





LE CLAIR DE LUNE.

A M. DE SAINTE-BEUVE.

Le soir, à l'heure du silence,
Lorsque le ciel est calme et pur,
La lune monte et se balance
Au sein d'un fluide d'azur;
Rasant le sommet des montagnes,
Elle verse sur les campagnes
Ses rayons si clairs et si beaux :
En voyant son front triste et pâle
On croirait voir une vestale
Qui vient pleurer sur des tombeaux.

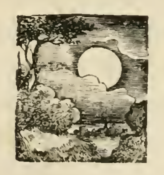
Alors, sous la voûte étoilée,
On entend de secrets concerts ;
Alors, au fond de la vallée,
On entend mille bruits divers;
Du sein de l'humide feuillage
S'élève le plaintif ramage
Qu'au loin répètent les échos :
C'est Philomèle qui soupire;
C'est le tendre et léger Zéphire
Qui frémit dans de frais rameaux.

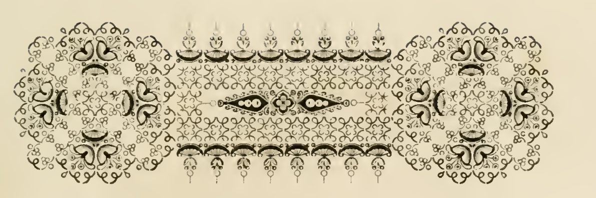
Cependant l'astre taciturne
Qui s'élève au sommet des cieux,
Glissant dans sa marche nocturne,
Poursuit son cours silencieux ;
Partout sa lueur amoureuse,
Dans sa course mystérieuse,
Dort sans bruit sur le frais gazon :
Et sa clarté toujours si pure,
Brillant sur toute la nature,
Remplit au loin tout l'horizon.

Si dans la forêt solitaire
Je promène mes pas errants,
La lune glisse avec mystère
Parmi les feuillages mouvants;
Partout, dans la verte clairière,
Les flots de sa pâle lumière
Tremblent à travers les rameaux;
Et dans la forêt claire et sombre,
Des espaces de clarté, d'ombre,
Font briller des jours inégaux.

A cette heure mystérieuse,
M'égarant bien loin des hameaux,
Mon âme pensive et rêveuse
Souvent erre sur les coteaux;
A mes rêves je m'abandonne;
Un charme secret m'environne :
Car alors tout est enchanté;
Et toujours l'astre solitaire
Répand sur l'humide bruyère
L'éclat de son disque argenté.

Oh! verse, verse, verse encore,
Verse sur moi tes doux rayons!
Brille sur moi jusqu'à l'aurore,
Astre sacré de nos vallons!
Sous ta douce et triste influence
J'aime à contempler en silence
Ce calme profond de la nuit,
Et cette clarté pacifique
Qui, dans son cours mélancolique,
Partout au loin règne sans bruit.





MERWIL,

OU

LE JEUNE CRÉOLE.

Le navire était prêt, et l'aube renaissante
Devait le voir bientôt fendre l'onde écumante,
Affronter de la mer les hasards incertains,
Et cingler, s'éloignant vers des climats lointains...

Merwil et son ami parcouraient le rivage;
Celui-ci d'Amérique allait quitter la plage,
S'éloigner pour long-temps, peut-être pour toujours,
De ces lieux fortunés où furent ses amours;
Il partait vers des bords qu'il désirait connaître :

« Oh ! » lui disait Merwil, « tu la verras peut-être;
Mais si ton œil la trouve en ces riants climats
Où mon cœur plein d'amour n'a pu suivre ses pas,
Dis-lui que sur nos bords, hélas! ici, loin d'Elle,
A son cher souvenir je demeure fidèle;
Que son nom, son image, imprimés dans mon cœur,
Nourrissant mes ennuis, charment seuls ma douleur;
Et que des flots amers de l'Océan immense
Mon âme, pour l'aimer, traverse la distance.

« Quelle était belle à voir lorsque, simple et sans art,

Son aimable sourire animait son regard,
Et que, se reflétant comme un divin mirage,
La bonté de son cœur enchantait son visage;
Car dans cet ange heureux, pour charmer ses attraits,
La beauté de son âme embellissait ses traits.
Tout ravissait en elle : et sa taille élégante,
Sa longue chevelure onduleuse et flottante,
Et de son beau regard l'ineffable langueur,
Où se peignaient le charme et la paix de son cœur.
Je l'aimais; et mes jours, dans cette douce ivresse,
Dans ces ravissements de joie enchanteresse,
S'écoulaient calmes, purs, riants, délicieux,
Comme ces jours si beaux qu'on ne trouve qu'aux cieux !
Le ciel était en elle ! il était dans mon âme
Quand mon cœur enchanté s'enivrait de sa flamme;
Et l'air suave et doux qui ranime les sens
Quand la terre s'éveille et sourit au printemps,
La nature étalant ses plus vives images,
Les fleurs de leurs parfums embaumant nos rivages,
De mille oiseaux divers l'harmonie et les voix,
L'opulence des champs, l'obscurité des bois,
L'éclat mourant du jour, les feux purs de l'aurore,

Tout, par ce sentiment, s'embellissait encore!..

« La veille de ce jour, à jamais douloureux,
Où je devais la voir s'éloigner de ces lieux,
Son père vers le port guida sa marche errante;
J'accompagnais ses pas sur la grève mouvante.
Elle était avec nous; et son triste regard
Voyait avec effroi les apprêts du départ,
Et contemplait la mer, dont les vagues brillantes
Étendaient sans finir leurs nappes transparentes.
Elle fixa sur moi ses yeux pleins de douleurs,
Et je vis son regard se mouiller de ses pleurs.
Long-temps elle resta pensive et recueillie,
Se livrant tout entière à sa mélancolie :
Extase de douleur, je n'ai pu t'oublier!
Ce jour était bien triste... il était le dernier!...

« Le lendemain, au port, tout était solitaire;

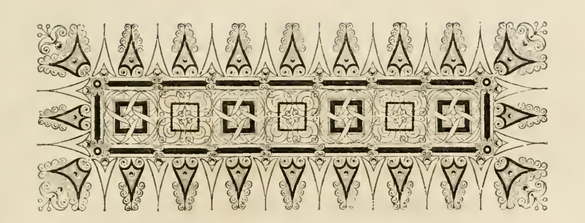
Le vaisseau s'éloignait vers un autre hémisphère ;
Je regardais la mer, l'immensité des flots;
Et je sentis mon cœur oppressé de sanglots...
Je revins vers ces lieux tous pleins de sa présence,
Et je ne trouvai plus partout que le silence,
Le silence et le deuil, dans ces lieux qu'autrefois
Enchantaient sa beauté, son sourire et sa voix!...
Alors, au souvenir de ses traits, de ses charmes,
Je m'assis, et mes yeux se remplirent de larmes.

« Depuis rien n'est resté de mes jours de bonheur
Qu'une voix qui se plaint et gémit dans mon cœur ;
Qu'une image ravie, hélas! à son aurore,
Qu'un tendre souvenir vient embellir encore!..
Que ne puis-je avec toi, sur ces flots écumeux,
Partir pour retrouver l'objet de tous mes vœux,
La revoir, la chérir, dans mon bonheur extrême,
Et de sa bouche encore entendre qu'elle m'aime! »

— Aux premiers feux du jour. ses voiles dans les airs,

Un navire, en grondant, fendait le sein des mers;
Un jeune homme pensif restait sur le rivage,
Et son œil du vaisseau contemplait le sillage...





MON TOMBEAU.

Mes jours s'effacent comme l'ombre [1],
Comme l'ombre au flanc des coteaux;
Mon âme descend pâle et sombre
Dans la triste nuit des tombeaux.

[1] Dies mei sicut umbra declinaverunt; et ego sicut fœnum arui.

O vous dont l'amitié m'est chère,
Vous près de qui je fus heureux,
Quand aura fini ma carrière,
Accomplissez mes derniers vœux.

Il est, au fond de la vallée,
Un frais bocage hospitalier,
Et tout près la source sacrée
Qu'ombrage le long peuplier :

Là, quand le deuil et la souffrance
Auront fait tarir tous mes pleurs,
Quand ma fugitive existence
Aura cessé dans les douleurs,

Dressez mon tombeau solitaire
Près du cours murmurant des eaux,
Et que le saule funéraire
Le couvre de ses longs rameaux.

Ce bocage, à l'étroite enceinte,
A tous les vents est abrité :
Là, plantez surtout la croix sainte,
Ce gage d'immortalité.

Que parmi l'épaisse feuillée
On entende l'oiseau des bois ;
Que mon amante inconsolée
Y vienne pleurer quelquefois.

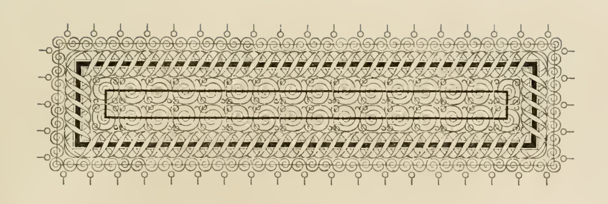
Pendant la nuit, si Philomèle
Répète ses accords touchants,
Mon ombre, plaintive comme elle,
Entendra ses tristes accents.

Là, dans le sein de la nature[1],
Sous l'ombrage des frais ormeaux,
Que mon âme sensible et pure
Trouve enfin l'oubli de ses maux.

Et si quelque âme douce et tendre,
Le soir, vient rêver et gémir,
Mon ombre, attentive à l'entendre,
Lui répondra par un soupir.

Placez ma tombe solitaire
Près du cours murmurant des eaux,
Et que le saule funéraire
La couvre de ses longs rameaux.





PROMENADE ET RÊVERIE.

Viens, mon âme, fuyons les ennuis de la ville ;
Allons trouver aux champs le calme et le bonheur ;
Viens : pour les malheureux les champs sont un asyle;
Leur doux aspect délasse et repose le cœur.

Entends-tu comme au loin la naïade bruyante
Épanche à flots pressés le cristal de ses eaux,
S'échappe en murmurant, et, dans sa course errante,
Réfléchit sur ses bords les vieux troncs des ormeaux ?

Vois-tu comme ces fleurs, au sein de la prairie,
S'agitent mollement au souffle des zéphirs ?
Entends le bruit secret de leur douce harmonie
Et le frémissement de leurs mille soupirs.

Vois ces riants coteaux couronnés de feuillage ;
Admire de leurs fronts les contours grâcieux ;
Entends les mille voix des chantres du bocage,
Et de leurs frais accords les chants mélodieux...

Suivons de ces sentiers les détours solitaires ;
Allons chercher au loin quelque site écarté ;
Seul avec la nature et ses sacrés mystères,
Goûtons au fond des bois leur douce obscurité.

Salut, vaste forêt ! asyle obscur et sombre,
Séjour mystérieux du calme et de la paix !
A mes rêves prêtez le voile de votre ombre ;
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais.

Hélas ! mon cœur, lassé de cette triste vie,
Redemande à ces lieux le calme et le repos:
D'un secret souvenir mon âme poursuivie
En vain cherche partout un refuge à ses maux.

Mes jours, environnés de deuil et de tristesse,
Tombent comme la feuille au souffle des autans:
L'amitié me trahit et l'amour me délaisse...
Et mon automne, hélas! touche presque au printemps.

Je n'ai trouvé partout que larmes et souffrance:
Mon âme s'est flétrie au souffle du malheur;
Et, lasse d'invoquer la tardive espérance,
Elle invoque la mort, terme de sa douleur.

Qu'importe que le jour naisse ou se décolore,
Quand j'ai vu de mes jours le charme s'envoler:
De tous mes souvenirs un nom seul reste encore,
Un nom que dans mon cœur rien ne peut effacer...

Ils ne sont plus ces jours où mon âme ravie
Sans cesse contemplait l'astre qui me charmait ;
Maintenant le regret accompagne ma vie :
Est-il quelque bonheur loin de ce qu'on aimait !...

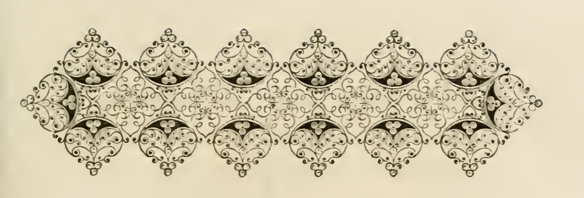
Désert silencieux, paisible solitude,
Sous vos rameaux épais, parmi vos frais réduits,
Mon cœur, pour adoucir sa longue inquiétude,
Aime à redire encor sa peine et ses ennuis.

A vos charmes secrets mon âme s'abandonne :
Calmez ce cœur flétri qu'a brisé la douleur ;
Et si son souvenir en ces lieux m'environne,
Laissez-moi me nourrir de cette douce erreur.

Nature, bois sacrés, silencieux ombrages,
Asyle fortuné du repos, du bonheur,
En rêvant, égaré parmi ces frais bocages,
Le charme de ces lieux pénètre dans mon cœur.

Oh! que ne puis-je ici, loin du trouble et du monde,
Près de l'objet aimé couler des jours heureux,
Vivre loin des humains dans une paix profonde,
Au sein de la nature, et ne voir que les cieux!...





LE CHANT DU BARDE SOLITAIRE.

La sombre nuit règne sur la bruyère ;
Le vent du soir a gémi dans les airs ;
Au pied des monts, sur un roc solitaire,
Le Barde fait vibrer ses sauvages concerts.
Tandis qu'au loin tout dort dans la nature,
Mêlant sa voix plaintive au bruit des noirs torrents,
A la brise des nuits livrant sa chevelure,
Il exhale en ces mots ses douloureux accents :

« Échos plaintifs de ces lieux solitaires,
Secrets témoins de mes sombres douleurs,
Partout au loin, sur ces tristes bruyères,
Répétez, dans la nuit, mes chants et mes malheurs.

« Il est minuit... Tout dort sur les monts, dans la plaine;
L'aquilon seul gémit sur le désert;
Au bruit plaintif qui part de la forêt prochaine
Je viens mêler mon funèbre concert.
Dans l'ombre de la nuit, ma voix faible et tremblante
Exhale dans les airs les soupirs de mon cœur,
Et, sur ma harpe gémissante,
Je viens redire encor le chant de ma douleur.
Torrent impétueux qui, du haut de ces cimes,
Sous un ciel sombre et ténébreux,
Poursuis ton cours tumultueux,
Et tombes en grondant jusqu'au fond des abymes,
J'aime de tes concerts les sauvages accords;
Tes longs mugissements, dans l'horreur des ténèbres,
Se prolongeant, la nuit, en longs échos funèbres,
Me semblent pleurer pour les morts.

« Et moi je pleure aussi : l'étoile radieuse
Qui brillait si douce à mes yeux,
Hélas! s'est éclipsée en la nuit nébuleuse;
Et cet astre pour moi ne luit plus dans les cieux!

« Je ne dois plus la voir, si bonne et si touchante,
Inondant en secret mon âme de bonheur;
Et je n'entendrai plus cette voix consolante
Dont les tendres accents calmaient toujours mon cœur.

« En elle tout était bonté, charme, sourire;
Sa voix se modulait comme un soupir d'amour,
Ou comme un chant plaintif qui dans les airs soupire
Quand tombent les clartés du jour.

« Comme au flanc des coteaux la lune blanchissante
Répand le tendre éclat de sa douce lueur,
Ainsi toujours son âme, et bonne, et consolante,
Autour d'elle savait répandre le bonheur.

« Et mon âme en secret s'unissait à son âme;
Et mon cœur s'enivrait dans les plus doux transports;

Et, dans l'enchantement de ma première flamme,
Tout en moi redisait d'ineffables accords.

« Mais des jours de douleur ont flétri ma jeunesse;
L'astre qui me charmait à mes yeux s'est voilé;
Et je ne trouve plus que peine et que tristesse
Sur cette triste terre où je marche exilé.

« O toi qui de ma vie as rempli la pensée,
Mon cœur reste fidèle aux plus tendres amours;
Ton image en mon sein sans cesse retracée,
Hélas! y vit encore... elle y vivra toujours.

« O lune, astre des nuits, qui, sous l'épais nuage
Qui sert de voile à tes douleurs,
Parfois à nos regards dérobes ton image,
Comme pour nous cacher tes pleurs,
Viens-tu, comme le Barde[1], et triste, et solitaire,
En voilant ta douce clarté,
Languissante et sans ta beauté,
Révéler, dans la nuit, ta souffrance à la terre?

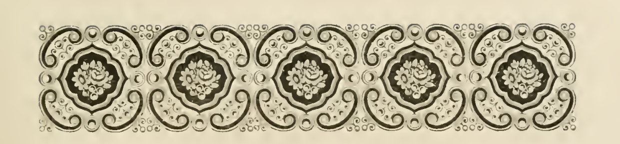
« Viens-tu le soir, du haut des cieux,
Comme une vierge en deuil, plaintive et sans parure,
En de pâles rayons versant ta chevelure,
Exprimer tes regrets et te plaindre à nos yeux?
Mais du moins tes douleurs, qui n'ont que peu de jours,
Comme le vent léger fuiront avec vitesse;
Le temps calmera ta tristesse;
Demain tu brilleras! — je pleurerai toujours...

« Oui, toujours! car la vie amère
N'aura plus pour moi que douleurs;
Oui, toujours! car sur cette terre
Je m'en irai versant des pleurs.
Mes jours, décolorés et sombres,
Passent comme de pâles ombres,
Sans calmer l'ennui de mon cœur;
Lorsqu'à ma harpe gémissante
Je demande une hymne éclatante,
Elle dit l'hymne du malheur.

« Levez-vous, ô souffles d'automne!
Venez, orageux aquilons!

Comme sous un vent monotone
Tombent les feuilles des vallons,
Qu'ainsi mon âme palpitante,
Sous votre haleine frémissante,
Quitte la terre de douleur ;
Venez! mon âme vous implore;
Venez! qu'au souffle de l'aurore
Elle tombe comme la fleur.





L'ALGÉRIENNE,

OU

UNE SCÈNE AU DÉSERT.

A M. HENAUT, Préfet de la Lozère.

C'ÉTAIT sous le beau ciel de la douce Arabie,
Où la riche nature, en tout temps embellie,
Étale ses vallons aux feuillages mouvants,
Ses aspects enchantés, ses bosquets odorants.

Là, dans d'affreux déserts que le soleil dévore,
Le voyageur, surpris et charmé, voit éclore
La riante oasis avec ses beaux palmiers
Et ses ombrages verts, réduits hospitaliers
Où, sous l'ardeur du jour, mille brises errantes
Unissent leurs soupirs aux ondes murmurantes,
Et mêlent, pour charmer ces sites grâcieux,
Les parfums du désert à la fraîcheur des lieux.

Le canon des Français tonnait sur le rivage ;
Le peuple tout entier se portait sur la plage ;
Et l'on voyait au loin les étendards flottants,
Des chefs tout couverts d'or les insignes brillants,
De l'Arabe au teint brun les hordes innombrables
Qui couvraient les hauteurs, comme ces grains de sable
Que soulève parfois le terrible volcan,
Et vomit, en grondant, aux bords de l'Océan ;
Car l'Afrique aujourd'hui, pour sa lutte dernière,
A soulevé partout sa puissance guerrière.
Ses cris par ses enfants soudain sont entendus ;
Armés au même jour, ils sont tous accourus ;

Et chacun d'eux attend maintenant en silence
Le moment de combattre ici pour sa défense.

Mais, parmi les guerriers de ce jour solennel,
Hassan est le plus beau des enfants d'Ismaël;
A peine il a vingt ans, et déjà son jeune âge
Des plus vaillants héros égale le courage ;
Son père sur les monts fut puissant autrefois;
Une tribu nombreuse obéit à ses lois,
Et, dans le noble orgueil qui l'inspire et l'anime,
Elle est prête à marcher sous son chef magnanime,
A combattre avec lui pour l'un ou l'autre sort,
Cherchant dans les périls ou la gloire ou la mort.

Voyez-vous, au milieu de la horde sauvage,
Cette vierge aux yeux noirs, ce frais et doux visage?
L'or et le diamant ornent son front si pur;
Sur ses cheveux bouclés flotte un turban d'azur;
Une robe à longs plis ceint sa taille élégante,
Qu'embellit de jeunesse une grâce charmante :

C'est Ourika, la perle et la fleur du désert;
De beauté, d'innocence harmonieux concert.
Elle est du vieux Sachem la fille bien-aimée;
Par sa tendre amitié son enfance est formée;
Et, fleur suave et pure, en son humble séjour,
Sous ses bosquets riants, elle ignorait l'amour,
Lorsque un jour un guerrier qui passait sous les armes
L'aperçut, et son cœur s'éprit de tant de charmes.
Bientôt le jeune Hassan, cédant à son ardeur,
Au père de la vierge ouvrait ainsi son cœur :

« Je suis chef des tribus qui sont sur ces montagnes;
D'innombrables troupeaux paissent dans mes campagnes:
Je mets tout à tes pieds, vénérable Sachem;
Mon cœur aime ta fille : accorde-moi sa main. »
Le vieillard répondit : « Qu'Allah, que le Prophète,
Daignent sourire aux vœux que ta bouche interprète !
Ma fille à mes vieux ans est un don précieux;
C'est l'amour de mon cœur, le charme de mes yeux;
Elle est l'unique espoir de ma triste vieillesse,
Et le constant objet de toute ma tendresse.

Mais je fus l'allié de ton père autrefois;
Souvent on m'entretient du bruit de tes exploits;
Je sais qu'en nos climats, et malgré ton jeune âge,
On célèbre à l'envi ta gloire et ton courage;
Que partout on t'honore; et je serais jaloux
Que ma fille dans toi pût trouver un époux.
O ciel, puisque je touche au bout de ma carrière,
Répands tous tes bienfaits sur sa tête si chère! »

Et la vierge admirait ce guerrier jeune et beau
Qui fait naître en son cœur un attrait tout nouveau;
Ce regard tendre et fier, cette grâce charmante,
Tout captive Ourika, la séduit et l'enchante.
Elle aime à l'écouter tandis qu'à ses genoux
Il répand en secret les serments les plus doux;
Elle aime à le revoir lorsque dans la carrière
Son coursier fait voler une noble poussière;
Et lorsqu'elle l'a vu pour un temps s'éloigner,
Son cœur l'attend encore, et se prend à rêver.

Hassan, ivre d'amour, de joie et d'espérance,
Goûte de ses transports la douce impatience;

Depuis qu'un astre a lui sur son jour enchanté
Son cœur est toujours plein de sa félicité.
Il la voit dans les cieux, la voit dans le nuage;
Le flot limpide et pur réfléchit son image;
La rose a moins d'éclat, le lys moins de blancheur
Que n'en a de son teint la vermeille fraîcheur!
Les accents de l'oiseau sous l'épaisse feuillée
Sont moins doux que la voix de la vierge adorée!
Hélas! et pour jouir de si tendres amours
A leurs cœurs enchantés il ne faut que des jours!...

Déjà brillait pour eux l'époque fortunée;
Déjà tout était prêt pour l'heureux hyménée,
Lorsque le muézin, du haut des minarets,
De la guerre sacrée annonça les apprêts :
« Que tout bon Musulman se lève et coure aux armes!..»
Criait-il; « sur nos bords vont gronder les alarmes;
La France contre nous arme tous ses soldats:
Prévenons nos malheurs par leur juste trépas.
A l'horizon déjà je vois grossir l'orage;
Aux armes! leurs vaisseaux vont toucher au rivage! »

Hassan s'élance; Hassan dans toutes les tribus
Appelle les guerriers en tous lieux répandus :
« Aux armes! » disait-il, dans son ardeur brûlante :
« Que chacun ceigne aux reins sa dague étincelante!
Les soldats des Français s'avancent contre nous;
Et ces guerriers du moins sont dignes de nos coups.
Pour les plus grands exploits armons notre courage;
Aux armes! hâtons-nous! car ils sont au rivage! »

De Tenez à Tlemcen ses accents retentirent;
A ces cris belliqueux tous les cœurs répondirent;
Et l'on vit, des hauteurs, accourir par milliers
De Bedouins brunis d'innombrables guerriers;
Le Flittas au poil roux, le Kabyle sauvage,
Sur les rouges coteaux descendent par étage,
Comme ces noirs vautours qui, du sommet des monts,
S'abattent à grand bruit dans le creux des vallons
Lorsque, après les combats, quelque plaine fumante
Étale le carnage à leur faim dévorante.

Partout roulent déjà leurs nombreux escadrons :
Hassan est à leur tête, et le bruit des clairons

Anime, excite encor cette foule guerrière
Marchant parmi les flots d'une épaisse poussière.

Mais, près de s'éloigner du paisible séjour
Où vit toujours pour lui l'objet de tant d'amour,
Le héros veut revoir celle que son cœur aime,
Et calmer dans son cœur une terreur extrême :
« Adieu! » dit-il; « je pars!... Les destins des combats
Pour un jour loin d'ici vont entraîner mes pas;
Le ciel à nos efforts donnera la victoire;
Je reviendrai couvert des palmes de la gloire;
Et nous joindrons alors, en recevant ta main,
Les fêtes du triomphe à celles de l'hymen. »

Mais la vierge a pâli... Bientôt sur son visage
Une vive rougeur révèle un prompt courage :
« Tu veux partir!... » dit-elle; « Hélas! mille trépas
Vont gronder sur ta tête au milieu des combats;
Mais puisque loin de toi je ne saurais plus vivre,
Parmi tous tes dangers, ah! laisse-moi te suivre!
Au milieu des périls, Hassan, je veux te voir;
Le coup qui t'atteindrait, je veux le recevoir;

Si tu tombes blessé dans la mêlée ardente.
Je laverai du moins ta blessure sanglante;
Et si le sort cruel te condamne à périr,
Hassan... auprès de toi je veux aussi mourir!... »

Elle dit; et bientôt sa cavale légère
Est prête; elle s'élance, et la troupe guerrière
La reçoit au milieu d'un doux frémissement.

On entend retentir, de moment en moment,
Ce bruit lugubre et lent qui, du haut des murailles.
Appelle, dans Alger, les guerriers aux batailles;
Parfois du muézin les sinistres accents
Se mêlent aux sanglots des canons mugissants;
Et ces sons prolongés, comme une voix qui pleure,
Semblent de la cité pleurer la dernière heure.
Tels sur de noirs tombeaux, triste asyle des morts,
Gémissent du hibou les funèbres accords.

Mais voyez dans la plaine!.. Au loin la foule immense
De chevaux, de guerriers, s'agite et se balance;
Tous ces drapeaux divers qui flottent suspendus,
Ce sont les étendards des diverses tribus;

Voyez-les, sous leurs scheiks, fières et menaçantes !
Partout des burnous blancs, des housses éclatantes !
Tous les chefs réunis, dans leur grand appareil,
Étincellent aux feux des rayons du soleil !
Et d'instant en instant quelque tribu nouvelle
Apporte les secours de sa valeur fidèle.

Ainsi, lorsque l'orage, excité par les vents,
Se déchaîne, et grossit les rapides torrents,
On les voit, sillonnant les flancs de la montagne,
Rouler de toutes parts dans la vaste campagne,
Et, se joignant aux eaux du fleuve impétueux,
Augmenter de ses flots le cours tumultueux.

L'armée entière est prête ; on part ; et la vallée
De leur clameur sauvage est au loin ébranlée.
Ce fut sous ces climats un spectacle nouveau
Lorsque se déploya cet immense tableau
De chars, de combattants, de troupes rayonnantes,
De turbans colorés, aux aigrettes brillantes ;
Ce tumulte de cris, d'armes, de cavaliers,

De chameaux tous chargés, de rapides coursiers,
Qui s'élançant déjà, pleins d'ardeur, dans l'espace,
Par leurs hennissements exprimaient leur audace;
De lourds canons traînés sur leurs affuts pesants,
Des diverses tribus les ordres différents,
Dont la foule à grands flots va partout se répandre,
Un bruit sourd et lointain parfois se fait entendre...
L'ennemi sur ces bords signale ses succès;
L'écho redit les sons du vieux tambour français;
Les coureurs de tous points arrivent hors d'haleine;
Les premiers rangs français se déploient dans la plaine
Où se forment bientôt leurs épais bataillons...
Tout attend en silence... Hassan s'écrie : « Allons!... »

La charge sonne,
Le bronze tonne,
Un bruit résonne :
C'est le clairon,
C'est la mitraille,
C'est la bataille,
Qui brise et taille,
Sous les coups redoublés du lugubre canon.

L'Arabe s'avance :
Son cri remplit l'air ;
Son coursier s'élance
Prompt comme l'éclair ;
Ainsi que l'orage
Crève le nuage,
Sème le ravage,
Descend à grand bruit,
La horde guerrière
Dévore la terre,
Lance son tonnerre,
Décharge, et s'enfuit !

— Clairons français, sonnez aussi la charge !
A nous aussi les hasards glorieux !
S'ils viennent près, repoussez-les au large ;
Opposez-leur votre front belliqueux !
Au pas, soldats !... chargez... qu'on s'échelonne !...
Serrez vos rangs, formez-vous en colonne ;
Par votre ardeur réprimez leur essor ;
Sous le feu vif de votre carabine

Chassez au loin cette race mutine !...
Armez!... Jou... Feu!... — C'est bien; chargez encor!...

Et toujours leur foule
Revient au galop ;
L'escadron, qui roule,
Tombe comme un flot ;
Les armes frémissent,
Les coups retentissent,
Les airs s'obscurcissent
Sur les combattants ;
Les feux étincellent,
Les morts s'amoncellent,
Et parfois se mêlent
Les cris des mourants.

Voyez!.. voyez au loin ces masses innombrables
Qui s'avancent de toutes parts ;
La fureur est dans leurs regards ;
Ils poussent jusqu'aux cieux leurs hourras formidables !

La mêlée est affreuse, et le sang à longs flots
Coule sur la terre fumante;
On voit de mille feux la plaine étincelante,
Et les canons grondant font mugir les échos.
— Parmi les tourbillons de l'ardente fumée
Un jeune homme, un guerrier prodigue sa valeur;
Le premier il s'élance, excite son armée;
Il imprime partout l'audace et la vigueur;
Il ramène vingt fois ses troupes dispersées,
Et ses troupes vingt fois ont été repoussées;
Dans sa fureur encore il s'obstine à lutter:
Mais contre des Français qui pourrait résister...
La mort, la mort s'étend sur ce champ de carnage;
La victoire sanglante y trace son passage;
L'Arabe se replie au loin sur les hauteurs,
Et cède le terrain qu'occupent les vainqueurs.

Tout fuit : — Hassan combat!... Sa troupe infatigable
Se presse autour de lui, le rend invulnérable;
Les dangers ne font plus qu'irriter ses efforts;
Il avance, il avance, entouré de corps morts;

Il veut périr!... Un cri dans sa fureur extrême
L'arrête... — Il se retourne : il voit celle qu'il aime,
Agitée, inquiète, éperdue... et son cœur
Révèle dans ses yeux son trouble et sa terreur.
— Un cruel sentiment agite sa pensée.
Il revient, l'interroge. — Elle n'est point blessée :
Mais partout les Français pressent leurs bataillons...
« Tout est perdu! » dit-elle; « il en est temps... fuyons!.. »

Leurs coursiers excités s'élancent dans la plaine,
Comme un trait; loin de là leur ardeur les entraîne.
Déjà sur tous les points le terrain est couvert;
L'ennemi, déployant sa colonne mobile,
Occupe tout sentier qui conduit à la ville;
Ils se lancent dans le désert!

Leurs coursiers rapides,
Comme un vent léger,
Passent intrépides
Parmi tout danger;
La terre résonne
Au bruit cadencé

De leur pas qui sonne
Sur le sol pressé;
L'ardente bataille,
Les cris odieux,
Les feux, la mitraille,
Sont bientôt loin d'eux;
Déjà l'œil embrasse
Les champs azurés;
Perdus dans l'espace
Ils seront sauvés!

Cependant de chasseurs une troupe acharnée
Se presse à leur poursuite, et les suit obstinée :
Ils ont vu de ce chef les insignes guerriers.
Mais Hassan du désert connaît mieux les sentiers;
Ils s'éloignent… toujours… et bientôt la distance
Va de leur vain désir égarer l'espérance…
Alors on vit briller les mousquets éclatants;
Leur escadron s'arrête, et tous en même temps,
A travers les vapeurs de l'épaisse poussière,
Au loin ont dirigé leur arme meurtrière;

On entend dans les airs plusieurs coups retentir...
Et la triste Ourika pousse un profond soupir...

Le soleil, s'inclinant vers un autre hémisphère,
Inondait tous ces lieux de sa rouge lumière ;
On ne voyait partout, sous un ciel dévorant,
Que l'immense désert et qu'un sable brûlant.
Long-temps ils ont marché dans la vaste étendue,
Lorsque un lieu calme et frais vient s'offrir à leur vue :
C'est l'oasis riante, avec ses verts rameaux,
Ses ombrages touffus, ses jeunes arbrisseaux.
Là, loin des lourds fracas et des bruits de la guerre,
L'oiseau chantait en paix sa chanson solitaire;
Les derniers feux du jour qui brille à l'horizon
A travers le feuillage éclairaient le gazon ;
La tendre fleur, ouvrant sa corolle étoilée,
Remplissait de parfums cette étroite vallée ;
Et, pour faire oublier les longs travaux du jour,
Tout respirait la paix, l'innocence et l'amour.

Hassan s'élance; il court... il court vers son amante ;
Il presse dans ses bras cette taille élégante :

« Ah ! viens ! » lui disait-il, dans son heureux transport ;
« Après l'affreux orage enfin voici le port ;
Le repos bienfaisant, le calme et le mystère
Verseront sur tes sens un baume salutaire... »

Elle ne répond pas à ces tendres propos,
Et tombe dans ses bras, étouffant des sanglots...
Le guerrier la voit pâle, abattue et tremblante,
Et son bras est rougi d'une tache sanglante : —
« Allah ! » dit-il, « Allah !... hélas ! un coup mortel
Viendrait-il interrompre un jour si solennel !...
Qu'as-tu fait aux Français, âme douce et charmante,
Pour tomber dans mes bras plaintive et gémissante ?
Qu'as-tu, mon Ourika ?... pourquoi cette pâleur ?
Pourquoi ces traits voilés par la sombre douleur ?
Dis... serais-tu blessée ?... — Hélas ! hélas ! » dit-elle,
« Je me sens entraînée en la nuit éternelle,
Cher Hassan... » Et, cédant à ses sens oppressés,
Sans force et sans couleur elle roule à ses pieds.

Alors... on vit alors, dans ce lieu déplorable,
Un spectacle, une scène à jamais lamentable :

De longs cris de douleur, poussés par le héros,
De la triste oasis remplissaient les échos;
Dans ses yeux attendris l'amour brûlait les larmes;
Il baisait en pleurant ces ineffables charmes;
Et, levant vers le ciel ses regards éperdus,
Blasphémait, demandant ces biens qu'il a perdus.

« Ah! » disait-il, « du moins si la guerre ennemie
Au plus fort des combats eût emporté ma vie!
Si le boulet fumant eût pris mon corps meurtri....
Mais qu'ai-je fait au ciel pour me punir ainsi?...
Ah! que n'ai-je péri dans l'immense carnage!...
Si tu devais tromper mon zèle et mon courage;
Si tu voulais livrer aux armes des chrétiens
Nos temples renversés, nos autels et les tiens;
Si tu voulais trahir ma patrie expirante,
Pourquoi faire couler le sang de mon amante,
Dieu cruel!... Ah! rends-moi tous ces périls affreux!
Rends-moi les ennemis m'entourant de leurs feux!
Que je tombe écrasé sur la plaine fumante,
Percé de mille coups!... mais sauve l'innocente!
Sauve Ourika!.. rends-lui, mon Dieu, ses plus beaux jours,

Et de sa vie encore embellis l'heureux cours !... »

Non loin de là coulait une source d'eau pure :
Dans cette onde et ses pleurs il lave sa blessure ;
Il tire de son sein un baume précieux
D'un habile sachem présent mystérieux ;
Il en verse les sucs sur la plaie étanchée,
Et serre par lambeaux sa tunique arrachée ;
Puis, le cœur plein d'angoisse, et de trouble, et d'horreur,
Il écoute en secret le bruit que fait son cœur...
Bientôt un doux reflet, comme une fraîche aurore,
Sur son front pâlissant s'imprime et le colore,
Et son œil, qui s'entr'ouvre à la clarté du jour,
S'anime d'un regard de tendresse et d'amour :
« Cher Hassan, » lui dit-elle, en voyant ses alarmes,
« Pourquoi baigner ainsi mes deux mains de tes larmes?
Sur mon triste destin cesse de t'attendrir :
Je le sens dans mon cœur, hélas! il faut mourir !...
Mourir !... et cependant que la vie était belle!
Avec toi, tendre ami, je crus être immortelle ;
Je crus que mon amour, bien plus fort que la mort,
Pourrait tout garantir, et ma vie, et ton sort...

Combien j'étais heureuse attendant la journée
Où brillerait pour nous le flambeau d'hyménée !
Te voir et te chérir eût fait tout mon bonheur :
C'était tout mon désir, tout le vœu de mon cœur ;
Et, dans ce doux espoir de mon âme enchantée,
J'appelais chaque jour l'époque souhaitée
Où pour toujours... Pardonne à ce dernier transport :
Ne plus vivre pour toi fait l'horreur de ma mort.
Adieu !... Mais souviens-toi, si je te suis ravie,
De celle qui t'aimait, hélas ! plus que la vie !... »

Le jour de toutes parts retirait ses clartés ;
Un voile descendait sur ces lieux attristés ;
La nuit, qui s'étendait sur le bocage sombre,
Comme sur un cercueil y déployait son ombre ;
Et l'on n'entendait plus que quelques faibles mots,
Auxquels ne répondaient que de tristes sanglots....
Tout semblait annoncer la fin de la mourante :

« Mais mon père ! » dit-elle ; « ô pensée accablante !
Mon père !... que ma mort va lui coûter de pleurs !

Pourra-t-il supporter l'excès de ses douleurs?
Ne tombera-t-il pas à cette affreuse image?... »

Et ses larmes alors inondaient son visage;
Et son regard, tourné vers de paisibles lieux,
A quelque image absente adressait ses adieux.

La nuit partout régnait... la brise frémissante
S'unissait aux soupirs de l'onde murmurante;
Les astres, gravitant dans la voûte des cieux,
Poursuivaient lentement leur cours silencieux;
L'oiseau, qui sommeillait sous son épais feuillage,
Parfois, comme à l'aurore, entonnait son ramage,
Puis se taisait... La paix, le calme et le repos
S'inclinaient doucement sur ces sombres rameaux;
Aucun bruit ne troublait l'oasis solitaire;
Tout était calme aux cieux, aux cieux... et sur la terre!...

Et lorsque le soleil brilla sur le désert,
Il vit la jeune Arabe au pied d'un chêne vert;
Hassan dans ses deux mains pressait sa main mourante,
Cherchait à retenir sa jeune âme expirante,

Remplissait tous ces lieux de ses cris de douleurs,
Appelait Ourika... qu'il baignait de ses pleurs!...

—Un humble monument, pour garder sa jeune ombre,
S'éleva par ses soins au sein de l'oasis;
L'oiseau redit souvent ses accents attendris,
Qu'il aime à répéter sous ce bocage sombre;
L'onde gémit toujours, comme un triste concert;
Autour de ce tombeau, qu'embellit la nature,
Des ombrages touffus couvrent la sépulture
Qu'embaument, vers le soir, les parfums du désert.





ODE

à

S. M. MARIE-AMÉLIE, REINE DE FRANCE.

O ma muse, accorde ta lyre,
Fais vibrer tes sons les plus beaux ;
Que le Dieu qui sert mon délire
M'inspire des accords nouveaux !
O Vérité, toujours fidèle,
Descends de la voûte éternelle,

Soutiens mon courage abattu ;
Je chante un sujet ineffable,
Tout ce que la terre a d'aimable :
La grâce jointe à la vertu.

Cependant, Reine qu'on révère,
Ne crains pas que mon luth pieux
Vienne révéler le mystère
Que tu caches à tous les yeux ;
Je sais que ton âme céleste,
Dans sa vertu toujours modeste,
Redoute un éloge indiscret,
Et que cette âme si parfaite,
Comme la tendre violette,
Répand ses parfums en secret.

Ainsi la douce modestie,
Toujours compagne d'un grand cœur,
A tant de mérite s'allie
Pour en perpétuer la fleur ;
Mieux que l'éclat qui t'environne,
Tes vertus forment ta couronne,

Qu'aucun souffle ne peut ternir;
Et la France, qui te contemple,
En toi retrouve un grand exemple
Que ta bonté lui fait chérir.

Partout, sous ton heureux empire,
Qu'anime une aimable pudeur,
Autour de toi tout ne respire
Que paix, innocence et bonheur;
La cour, qui, même aux plus beaux âges,
N'offrait que de tristes images
Que l'innocence devait fuir,
Sous ta loi sage et tutélaire,
Devient un noble sanctuaire
Que ta grâce sait embellir.

Tu vivais obscure, ignorée,
Dans ta douce simplicité;
A ta famille consacrée,
Elle était ta félicité;
Loin de toute grandeur suprême,
L'éclat d'un brillant diadême

Jamais n'aurait pu te tenter :
Mais quand le trône, qui décline,
N'offrit plus qu'un sceptre d'épine,
Ta main s'offrit pour le porter.

Nous savons toutes les alarmes
Auxquelles tu t'abandonnas ;
Que tu rachetas par tes larmes
Le bonheur que tu nous donnas ;
Mais rappelle-toi que l'orage,
En soulevant l'épais nuage,
Du ciel ne détruit pas l'azur,
Et que, pour se rendre propice,
Dieu, pour autel du sacrifice,
Se choisit toujours un cœur pur.

Ainsi, sur la terre de France,
Toujours quelque cœur innocent
S'interpose pour sa défense
Jusques aux pieds du Tout-Puissant ;
Le ciel, en sa faveur extrême,
Choisit la faiblesse elle-même

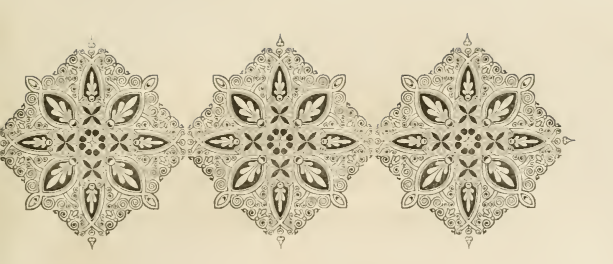
Pour faire éclater son bienfait :
Ce fut Clotilde au doux visage ;
Ce fut Jeanne d'Arc au jeune âge ;
De nos jours... la France le sait !...

Les marins disent qu'une étoile
Au sein des mers brille sur eux,
Et qu'elle protège leur voile
Voguant sur les flots écumeux ;
En vain la tempête puissante,
Dans sa fureur toujours croissante,
Leur présente partout la mort :
Tant que l'étoile si connue
Leur sourit à travers la nue,
Confiants, ils cinglent vers le port.

Ange qui règnes sur la France,
Éloigne d'elle le malheur ;
Sois le phare de l'espérance
Qui luit dans un ciel protecteur ;
Si le sombre orage s'apprête,
Dissipe l'affreuse tempête,

Fais briller un jour radieux ;
Et lorsque ton âme si belle
Vivra dans la sphère éternelle,
Protège-nous du haut des cieux !





ODE

à

M. de Lamartine.

Elle dormait la lyre de Catulle,
Et de Tibur l'écho mélodieux
De tes accents harmonieux
Ne retentissait plus dès long-temps, ô Tibulle !

La harpe d'Israël, comme aux jours de son deuil,
Demeurait suspendue aux saules du rivage,
Et des hymnes divins l'auguste et saint langage
S'effaçait chaque jour, s'inclinant au cercueil.

Mais quels chants soudain retentissent?
Quels sont ces magiques accords?
Tous les cœurs à la fois frémissent,
Animés de subits transports!
Est-ce l'ineffable harmonie
D'un chœur de vierges d'Ionie
Sous des voiles mystérieux?
Est-ce le doux concert des anges?
Ou des séraphins les phalanges
Chantant leur hymne harmonieux?...

La France tressaille et s'éveille
Au bruit de ces divins accents,
Et l'Europe a prêté l'oreille
Pour saisir ces sons ravissants.
Tout vit, tout s'émeut, se colore;
Une riante et fraîche aurore

Brille sur les portiques saints ;
La Poésie aux blanches ailes
Descend des sphères éternelles
Pour ranimer ses feux éteints !

O Poète, c'était ton âme
Qui se révélait aux mortels ;
C'était ta chaste et vive flamme
Élevant de nouveaux autels.
Tes accords, ô sublime Orphée !
Érigent l'éclatant trophée
Qu'illumine un jour radieux ;
Ta lyre, au feu de ton génie,
Déborde en torrent d'harmonie
Qui ravit le monde et les cieux.

Tu chantes, et ta voix chérie,
Comme un écho limpide et pur,
Fait connaître à l'âme ravie
Un ciel resplendissant d'azur ;
Loin d'un sol grossier et profane,
Dans une clarté diaphane

Elle voit un monde enchanté ;
Et, souriant à l'espérance,
Elle oublie enfin la souffrance
Pour rêver la félicité.

Souvent, aux accords de ta lyre,
Que parfume un céleste amour.
J'ai vu, dans une vague délire,
S'éteindre les clartés du jour;
Et quand la jaunissante automne
Effeuillait sa pâle couronne,
Remplissant mon cœur de regrets,
Ta muse était mon Égérie
Qui dirigeait ma rêverie
Dans la profondeur des forêts.

J'ai suivi ta barque légère
Sillonnant le lac argenté ;
L'écho, de la voix qui t'est chère
M'a redit le son enchanté ;
Et dans les airs, et dans l'espace,
Partout j'ai recherché ta trace,

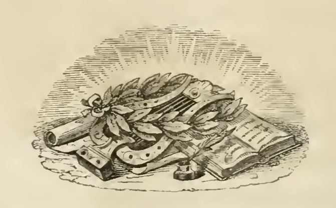
Car tes chants ravissaient mon cœur;
Et dans ta suave harmonie
Il me semble entendre un Génie
Qui chante et pleure ma douleur.

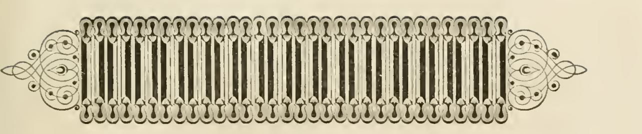
Comme l'aigle à l'essor sublime
S'envole et plane dans les airs,
Souvent tu dépasses la cime
Où vibrent de nobles concerts.
Un feu pur et divin t'inspire,
Le génie embrase ta lyre,
Tes accents enchantent nos pleurs;
Et quand la raison trop austère
N'offre qu'un langage sévère,
Ta muse la couvre de fleurs.

Ainsi l'Anacréon antique,
Roi de la lyre aux anciens jours,
Célèbre, en son rhythme ionique,
Les Ris, la Joie et les Amours;
Son front est couronné de roses;
Les tendres fleurs à peine écloses

Ornent son luth harmonieux;
Mais son hymne, toujours vulgaire,
Chante les plaisirs de la terre:
Et tu chantes l'hymne des cieux!

O doux cygne, garde ta lyre,
Ta lyre aux accords solennels,
Et, dans ton sublime délire,
Chante encor tes chants immortels.
Rappelle-toi ton origine:
Tu naquis de race divine,
O Barde au luth mélodieux!...
Si les accents de l'éloquence
Peuvent ravir un peuple immense...
Le Poète est enfant des Dieux!!!





LA JEUNE ÉPOUSE

SUR UN TOMBEAU.

ÉLÉGIE.

Elle brillait naguère, et la jeunesse en fleur
Sur son front sans nuage étalait sa fraîcheur;
Maintenant les regrets flétrissaient son visage;
D'une amère douleur ses traits portaient l'image;

Ses charmes ravissants, couverts d'habits de deuil,
Disaient une âme en pleurs qui vient sur un cercueil;
Et sous les plis mouvants de sa robe ondoyante
On voyait la beauté de sa taille élégante.

A travers les sentiers elle vint à pas lent,
Et s'inclina pensive auprès d'un monument,
D'un monument modeste, et dont l'architecture
D'un trépas tout récent marquait la sépulture.

Je la voyais, assis sous les sombres rameaux
De ces arbres de deuil qui couvrent des tombeaux;
Car j'étais là, rêveur, sur toutes ces poussières,
Méditant de la mort les vanités dernières.

Sous ces bosquets l'oiseau modulait ses accents;
Le ruisseau répondait par ses sons gémissants;
Le soleil, se couchant par delà les montagnes,
De ses derniers rayons éclairait les campagnes,

Et versait sur ces lieux où vient gémir le cœur
Ce pâle et doux reflet qui plaît à la douleur.

Elle resta long-temps oppressée et muette;
Sur ses deux blanches mains elle inclinait sa tête;
Enfin sa faible voix, qu'étouffaient les sanglots,
Sur le marbre glacé laissa tomber ces mots,
Que la brise emporta dans la funèbre enceinte,
Pour redire aux tombeaux ses regrets et sa plainte :

« Oui, je viens te revoir, ô noble et tendre ami.:
Vers ce froid monument où tu t'es endormi
Un triste et cher instinct en secret me ramène;
Près de toi seulement je sens calmer ma peine;
Car ce coup douloureux que rien n'a préparé
Sans cesse retentit dans mon cœur déchiré.
Hélas! naguère encor la douce confiance
Dans l'avenir riant me montrait l'espérance;
Auprès de toi la joie habitait dans mon cœur;
Te voir et te chérir faisait tout mon bonheur...

Et tu n'es plus!... et là, sous cette froide pierre,
Repose pour jamais ta dépouille dernière;
Et le seul sentiment qui reste à mes douleurs
C'est de venir ici t'arroser de mes pleurs....

« Que ton front était beau! que ton âme était pure!
O mon Louis!... Jamais, dans toute la nature,
Nul être plus parfait ne s'offrit à mes yeux.
Je te vis, tendre ami, comme un bienfait des cieux,
Comme un ange de paix, de bonheur, de lumière,
Que l'amour me donnait pour guider ma carrière;
Pleine de confiance en mon riant destin,
Je bénissais le ciel, qui bénit notre hymen;
Tout semblait me sourire, et mon âme ravie
Voyait d'un œil content tout le cours de ma vie;
Et, dans le calme heureux de ce songe enchanteur,
Chacun de tes accents faisait battre mon cœur...
Hélas! souvent encore il me semble l'entendre
Le son de cette voix et si chère, et si tendre;
Mais bientôt le regret succède à mon espoir.
Pour calmer mon ennui, parfois j'aime à revoir

Les lieux où tu vivais, la chambre fortunée
Où s'alluma pour nous le flambeau d'hyménée;
Et je ne trouve plus partout que la douleur...
Chaque objet que je vois me redit mon malheur;
Dans ces lieux qu'animait naguère ta présence
Habite maintenant le deuil, un vide immense,
Qui devient pour mon âme un supplice nouveau...
Et je me dis : — Allons le voir dans son tombeau.
Et je viens, cher ami, te dire que je t'aime;
Que mon amour pour toi sera toujours le même;
Que toujours... » Les sanglots étouffèrent sa voix;
Auprès du monument, qu'elle baisa trois fois.
Retentirent long-temps ses soupirs solitaires...
Puis elle s'éloigna sous les ifs funéraires.





A O'CONNELL.

Quand l'Océan mugit, quand les tonnerres grondent,
Que dans un ciel brûlant les éclairs se confondent;
Quand s'ébranle le sol sous un bruit souterrain,
Que des flammes, la nuit, s'échappent de son sein,
Alors, dites alors que l'orage s'apprête,
Qu'il sera grand le jour où viendra la tempête.
Et quand d'un peuple entier les sourds gémissements
Montent, montent toujours, s'élèvent mugissants;

Quand, long-temps comprimé par l'opprobre et la crainte,
Il peut de sa douleur faire entendre la plainte;
Quand ce peuple en émoi, comme un vaste océan,
Gronde ainsi que l'Hécla, ce terrible volcan,
Et que sa voix plus forte et sa raison austère
Demandent liberté pour sa pauvre chaumière,
Alors, dites alors que, dans son équité,
Viendra bientôt pour lui son jour de liberté!

Ce peuple s'est levé : c'est ton peuple d'Irlande,
O'Connell!... Sur l'autel tu consacras l'offrande,
Non plus, comme autrefois, ces fers étincelants
Dont s'armaient tes aïeux pour des combats sanglants;
Mais ton cœur noble et fier, ton âme pure et belle,
Les magiques accents de ta voix solennelle,
Ton geste large et grand, ton port majestueux,
De ta mâle raison les efforts généreux :
C'était tout... — c'est assez! Au peuple qui se lève
Pour défendre ses droits la raison est son glaive,
Son glaive le plus fort; et jamais dans ses mains
Cette arme, en se brisant, ne trahit ses destins;

Jamais de ce vaisseau, que guide un esprit sage,
Les funestes débris n'ont couvert le rivage.

Tu le sais : dans ces champs où l'écho tant de fois
A redit les grandeurs de ta sublime voix,
Le sang coula jadis par l'horrible carnage ;
A l'Irlande jamais ne manqua son courage ;
Et ses nobles enfants, dont les cœurs s'indignaient,
Couvrirent de leurs corps le sol qu'ils défendaient.
Jours de deuil ! vains efforts ! Oh ! la guerre ! la guerre !..
C'est la mort haletante avec son cimeterre ;
L'affreuse mort, qui tue aux éclats du canon,
Qui tue, et ne dit pas qu'on a tort ou raison ;
C'est le deuil s'étendant des palais aux chaumières,
Sur deux peuples rivaux versant mille misères ;
C'est le tocsin sonnant sur des champs dévastés,
Les flammes s'élevant sur les toits embrasés ;
C'est la mort ! c'est la mort ! les feux et la mitraille ;
Mille corps étendus sur un champ de bataille
Qui tombent tout sanglants, et laissent aux neveux
L'affreux désir encor de venger leurs aïeux.

Oh! la guerre est horrible! et dans ces jours funèbres
Que l'Irlande en son deuil cache dans les ténèbres,
Que de sang répandu! que d'efforts glorieux!
Que d'exploits qui ne sont connus que dans les cieux!

Mais ce que n'a point fait une ardeur meurtrière
Aujourd'hui, par ta voix, la raison va le faire.
La raison! c'est le fer qu'on ne peut émousser,
L'épée à deux tranchants, le puissant bouclier,
La vérité grondant, qui, par sa noble audace,
Dans tous les cœurs émus sait imprimer sa trace;
C'est l'éloquence en pleurs, par ses cris généreux,
Épanchant sa grande âme à la face des cieux;
C'est Démosthène armé contre l'Aréopage;
C'est du grand orateur l'auguste et saint langage
Appelant sur son peuple un jour beau, solennel;
C'est sa voix qui mugit! c'est toi, c'est O'Connell!...

O'Connell!... Oh! souvent, comme un brillant mirage,
Dans mes rêves j'ai vu passer ta grande image!

Tes accents m'élevaient, faisaient frémir mon cœur,
Me remplissaient d'amour, de joie et de terreur;
Et j'écoutais ta voix, comme à travers l'orage
On écoute la mer qui se heurte au rivage;
Ou comme dans la nuit, sur le sommet des monts,
On écoute gronder les bruyants aquilons.

Quelle est grande ta voix! comme elle parle à l'âme!
De quels secrets transports elle émeut, elle enflamme!
N'a-t-elle point jamais éveillé le repos
De tes vieux Irlandais dans le fond des tombeaux?
N'ont-ils, en soupirant, murmuré quelque plainte
Au nom de liberté, de ta liberté sainte?...
Parfois je crois les voir, au bruit de tes accents,
Ces sublimes martyrs, lever leurs bras sanglants,
Et, tous, te supplier d'achever ton ouvrage,
De faire plus pour eux que n'a pu leur courage.

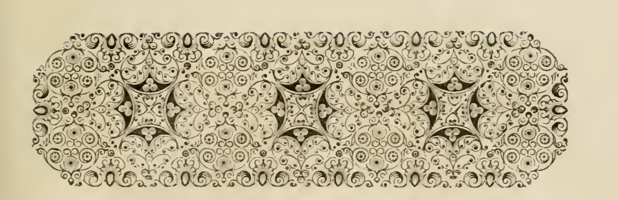
Ainsi, par l'éloquence aux magiques éclats,
Un seul homme fait plus qu'un siècle de combats.

Oh ! de quel saint orgueil ton noble front rayonne,
O'Connell ! Le génie a formé ta couronne,
Non de de ces fleurs des champs qui ne vivent qu'un jour,
Mais de vrais diamants au radieux contour,
Qui brillent dans la nuit, et dont l'éclat colore
Du jour de liberté la séduisante aurore.
Élève vers le ciel ce front majestueux;
Donne à ta grande voix l'essor impétueux;
Agite dans les airs ta crinière flottante,
Fier lion ! parle, émeus la foule impatiente ;
Elle est là qui t'entoure, et de tous tes accents,
Avide, elle entendra les sons retentissants;
Qu'ils mugissent au loin sur tes belles campagnes ;
Qu'ils se mêlent au bruit des torrents, des montagnes.
Dis-leur d'être à genoux : — ils s'agenouilleront ; —
D'invoquer le Dieu saint en priant : — ils prieront ; —
De jurer dévouement à la sainte patrie : —
Et, tous, ils jureront pour la terre chérie ; —
D'appeler sur l'Irlande un jour de liberté : —
Et tous, d'un même élan, ils crieront : Liberté !...
Et puis, au milieu d'eux, lève ta voix sublime;
De tant de maux divers sonde le triste abyme ;

Rappelle le passé, ce passé de douleurs
Où l'Irlande arrosait la terre de ses pleurs;
Trace-leur le tableau de toutes ses misères;
Parle de ses autels, des tombeaux de leurs pères,
De la religion, de ses tristes destins,
Plaintive et se voilant la tête dans ses mains;
Invoque l'avenir, invoque l'espérance;
Que ton vœu solennel marque sa délivrance;
Invoque le rayon de ce jour enchanté
Où pour elle luira l'heureuse liberté!...
O'Connell! liberté pour l'Irlande chérie!
Qu'elle se lève enfin sur ta belle patrie,
Sur ta riante Irlande aux verdoyants coteaux,
Qui se mire, pensive, au cristal de ses eaux,
Dont les brises du soir parfument le rivage,
Dont ton grand cœur partout porte la douce image;
Sur ta riante Érin, émeraude des mers,
Qui balance au soleil ses myrtes toujours verts...
— Anime tes accents; qu'ils éclatent, qu'ils tonnent;
Que les cœurs irlandais à cette voix frissonnent;
Qu'ils s'éveillent ensemble, unissant leurs efforts,
Pour secouer enfin ce long linceul des morts;

Que ta mâle raison les guide et les enflamme ;
Qu'ils s'inspirent du feu qui brûle ta grande âme,
O'Connell ! O'Connell !... et puis vois dans les cieux,
Qui s'inclinent vers toi, ces martyrs glorieux ;
Et puis vois sur tes monts ce jour qui les colore...
C'est de la liberté la jeune et fraîche aurore !...





SOLITUDE.

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm silvæ super his foret...

(Horat. — *Sat. VI, lib. II.*)

Oh! si le sort m'avait fait naître
Au sein de la prospérité,
Et que le ciel m'eût laissé maître
De choisir ma félicité,

Non, ce n'est point au sein des villes,
Ni dans leurs fastueux plaisirs,
Toujours froids, souvent inutiles,
Que j'aurais fixé mes loisirs ;

Mais dans un vallon solitaire,
Par de grands arbres ombragé,
Où quelque fleuve salutaire
Déroule son cours prolongé ;

Où la nature riche et belle,
Lorsque revient l'heureux printemps,
Reprend sa parure éternelle
Et ses aspects les plus riants ;

Où, sur les flancs de la colline,
Le gai feuillage reverdit,
Et du cerisier qui domine
La blanche fleur s'épanouit ;

Où l'ombrage de la vallée
Répand partout un demi-jour,
Qui, prolongé sous la feuillée,
S'efface et renaît tour-à-tour.

Là, sans soins, sans inquiétude,
Au sein des loisirs studieux,
Je ferais mon unique étude
De vivre en paix et d'être heureux.

Parfois dans le fond des clairières
M'égarant, un livre à la main,
J'irais dans les bois solitaires
Chercher un paisible entretien.

Pour embellir mon existence
Dans ce séjour aimé des cieux;
Pour qu'un beau rêve d'innocence
Fût toujours présent à mes yeux;

Et pour n'être jamais en proie
Au vide qui serre le cœur;
Pour que chaque jour eût sa joie,
Pour que chaque heure eût son bonheur,

Dans cette retraite chérie
Je voudrais avoir sans retour
Une femme bonne et jolie:
Le bonheur n'est-ce pas l'amour?...

De gais enfants, une onde pure,
De frais et verdoyants coteaux,
Un verger, des fleurs, la nature,
Un bois qui domine l'enclos;

Et, dispersés sur la colline,
Aux aspects les plus grâcieux,
De verts chalets, où l'aubépine
Suspend ses festons floconneux.

Quelques amis bons, véritables,
Au cœur franc, caractère heureux,
Tous gens choisis, tous gens aimables,
Formeraient mon cercle joyeux.

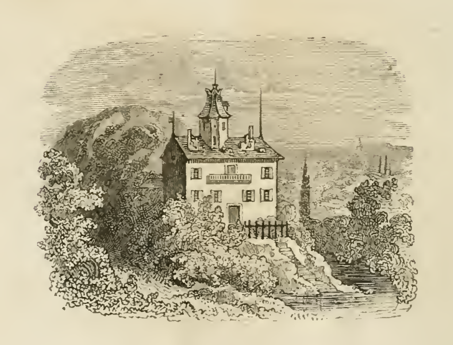
Je verrais avec confiance
Le saint apôtre des hameaux,
Qui, vous parlant de l'espérance,
Par l'espoir console vos maux.

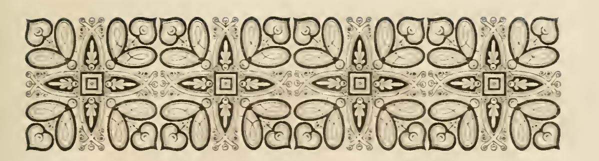
Et de toute âme délaissée
Qui souffre et meurt dans la douleur
Je voudrais calmer la pensée :
Cela fait tant de bien au cœur!

Au sein des biens de la nature,
Ne gardant que doux souvenir,
Ma vie échouerait calme et pure
Au port d'un meilleur avenir ;

Mes jours seraient des jours de fêtes
Dont rien ne troublerait le cours;
Les orages et les tempêtes,
Je les oublierais dans l'amour.

Mais tu fuis quand je te réclame.
Songe riant de l'âge d'or...
Vous que j'ai bercés dans mon âme.
Rêves heureux, chantez encor!...





L'OMBRE DE LÉONIDAS

apparaît

AUX GRECS PRÊTS A SE RÉVOLTER.

Minuit était sonné; tout dormait sur la plage;
A peine un bruit confus murmurait au rivage :
C'était le bruit des flots, qui, par le vent poussés,
Se brisaient gémissants sur des bords profanés.
La nuit sur l'univers étendait tous ses voiles.
A la faible lueur des tremblantes étoiles

Les principaux des Grecs, en secret conjurés,
Et pour le bien commun dans la nuit convoqués,
A travers des sentiers rudes et difficiles
Se rendaient en silence au pied des Thermopyles.
C'est dans ce lieu de gloire et d'immortalité
Qu'ils viennent invoquer l'antique liberté,
Et, des grands souvenirs évoquant la mémoire,
A leur nom illustré rendre sa vieille gloire.
Aucun n'a fait défaut, tous ils se sont rendus;
Dans leurs avis divers tour-à-tour entendus,
Leur désir est commun, leur transport unanime;
Un même sentiment en ces jours les anime :
« Que la Grèce soit libre! et que tous ses enfants
Se lèvent à la fois pour punir ses tyrans!
Sur ce sol glorieux, célèbre d'âge en âge,
Trop long-temps a pesé le joug de l'esclavage;
La Grèce a trop gémi sous son triste destin :
Qu'enfin elle s'éveille, et que ce soit demain!.. »
Des vieillards cependant la lente expérience
Blâmait de ces transports la vive impatience :
« Pour de si grands desseins, il faut de grands apprêts;
Si la Grèce gémit, ses vengeurs sont-ils prêts?..

Contre de fiers vainqueurs et leur puissante rage
Que peut des Grecs encor l'inutile courage?
Les ennemis ont tout, les arsenaux, les forts,
Les armes, les soldats, les vaisseaux, les trésors;
Et la Grèce n'a rien pour soutenir l'orage
Que les fers qu'a forgés pour elle l'esclavage.
A de sages lenteur il faut avoir recours,
A des peuple amis demander des secours... »
Et déjà le conseil inclinait pour l'attente.

Botzaris, jeune chef à l'âme impatiente,
S'indigne que, sans force et dans l'oisiveté,
La Grèce doive attendre encor sa liberté;
Des maux de son pays son noble cœur soupire;
De son brillant passé sa grande âme s'inspire...
Tout-à-coup vers les monts il étendit son bras,
Et dans son enthousiasme il dit : « Léonidas !... »
Il l'avait vu !... — Soudain tous les chefs se levèrent ;
D'un même sentiment leurs âmes s'enflammèrent ;
Tous le virent aussi... Le héros glorieux
Tel qu'il était jadis se montrait à leurs yeux ;

Mais son front paraissait couronné de tristesse ;
L'ombre semblait gémir sous un poids qui l'oppresse.
Sa voix, qui se mêlait au murmure des flots,
De ces lieux immortels éveille les échos ;
Et ces mâles accents, qu'en ces lieux tout proclame,
Semblèrent retentir jusqu'au fond de leur âme :

« Sous un sol profané trop long-temps je gémis...
O Grecs de Marathon, êtes-vous endormis ?...
Et quant la Grèce en deuil tout entière succombe,
Rien ne survivra-t-il de vous-même à la tombe ?...
Dieux ! que sont devenus ces siècles si fameux
Où la Grèce était libre et ses fils glorieux !
Où cette noble terre, en héros si féconde,
Parmi les nations était reine du monde,
S'élevait grande et forte, et dans ces jours si beaux
Pour tous ses ennemis n'avait que des tombeaux !...

« Et maintenant nos fils, soumis par le barbare,
Tendent leurs bras aux fers qu'un vainqueur leur prépare ;

Des Grecs, en ces lieux même où régnaient leurs aïeux,
Marchent le front courbé sous un joug odieux;
Et du fond de ma tombe, où dorment tant de braves,
J'entends le bruit des fers que traînent des esclaves!...

« Levez-vous! levez-vous, descendants des héros!
Que l'hymne des combats frappe encor ces échos;
Et, dans ces lieux marqués par notre vieille gloire,
Que votre premier cri soit un cri de victoire!
Comparez le passé, — songez à l'avenir...
Qu'ils revivent ces jours d'éclatant souvenir,
Où les Grecs, autrefois, obligés de se rendre,
Expiraient en ces lieux qu'ils ne pouvaient défendre!
Que tout éveille ici votre juste courroux :
Du fond de nos tombeaux nous combattrons pour vous;
Et nos mânes plaintifs, errant sur ce rivage,
Eux-mêmes soutiendront votre mâle courage...
Nos vaisseaux triomphants ont sillonné les flots;
Tout ce sol est formé de cendres de héros.
En ces lieux immortels, que tout parle à votre âme;
Qu'un noble souvenir un instant vous enflamme!..

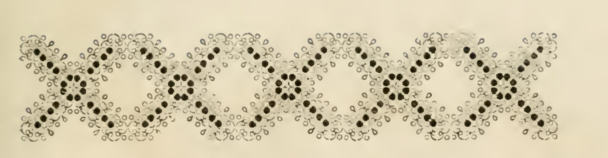
En de honteux liens c'est trop long-temps souffrir...
Si vous ne savez vaincre, au moins sachez mourir!..
O Grecs! levez-vous tous pour briser vos entraves!
Périssez, s'il le faut...— mais cessez d'être esclaves!.. »

Il se tut; et soudain un grand cri fut jeté :
La Grèce l'entendit; ce cri fut : « Liberté!!! »
Alors mille clameurs dans les airs se confondent;
La terre au loin s'émeut, les rivages répondent;
De coteaux en coteaux de grands feux allumés
Annoncent les complots que les chefs ont formés;
De confuses rumeurs ébranlent les campagnes;
Ces bruits sont répétés aux sommets des montagnes.
Tout annonçait déjà des prodiges nouveaux...
On entendit des voix dans le fond des tombeaux...

Par degrés pâlissait la lueur des étoiles;
La nuit, près de finir, repliait tous ses voiles :
Bientôt parut au ciel une vive clarté,
Aurore d'un beau jour... et de la liberté!

Alors de toutes parts les Grecs courent aux armes;
Le barbare à son tour a connu les alarmes...
Tout doit faire espérer un plus bel avenir;
La Grèce enfin s'éveille, et son deuil va finir !...





VERS

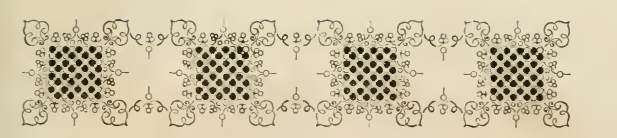
écrits

EN ENTENDANT LE SON D'UNE AGONIE.

Qui ne s'est pas senti frémir d'un saint effroi
Au bruit lugubre et lent du funèbre beffroi,
Lorsque la cloche en deuil, comme un ami qui pleure,
D'un mortel expirant marque la dernière heure;

Signale en même temps, dans leur rapidité,
Et la vie et la mort, le temps, — l'éternité!...





LE FANTOME SANGLANT[1].

ILs n'étaient plus. Leurs corps, meurtris, ensanglantés,
Reposaient sans honneur et sans pompe inhumés;
La nuit avait voilé d'horribles funérailles,
Et leur sang, dans Paris, rougissait les murailles.

[1] En traçant ce tableau des terreurs de Charles IX après la Saint-Barthélemy, je n'ai fait que reproduire l'histoire. Les auteurs contemporains s'accordent à dire que depuis cette fatale époque sa vie se consuma dans les plus sombres douleurs; plusieurs vont même jusqu'à assurer que le sang lui sortait par les pores : juste, mais terrible punition du ciel...

La religion fut le prétexte bien plus que la véritable cause de la Saint-Barthélemy. Quels que soient les excès que l'on commet en son nom, une religion toute de clémence et de charité ne saurait être rendue responsable des forfaits qu'elle réprouve, et qu'elle condamne par tous ses préceptes.

Mais, plus heureux encor que leurs tristes bourreaux,
Ils dormaient, eux du moins, dans le fond des tombeaux.
Charles, que poursuivait la cruelle insomnie,
Sentait un noir poison qui consumait sa vie.
En vain, dans sa douleur, par d'impuissants efforts,
Cherchait-il à calmer de trop cuisants remords :
Sans cesse il croyait voir quelque pâle victime
S'attacher à ses pas, lui reprocher son crime ;
Et, dans son désespoir, au fond de son palais,
Il gardait dans son cœur sa honte et ses regrets.

Une nuit qu'accablé de sa longue souffrance,
Tandis que tout dormait dans un profond silence,
Charles, que poursuivait un cruel souvenir,
Appelait le sommeil, qui toujours semblait fuir.
Tout-à-coup il crut voir comme un géant énorme...
Un fantôme sanglant, hideux, meurtri, difforme,
Qui s'avançait vers lui... Son œil était hagard ;
Son flanc était percé de trois coups de poignard ;
Ses cheveux étaient pleins de sang et de souillures ;
Son front était couvert de profondes blessures ;
En lui tout respirait le trouble et la terreur...

Charles le regardait sans force et sans couleur ;
Et dans la nuit, dont rien ne trouble le silence,
Vers sa couche, à pas lents, il le voit qui s'avance...
Le fantôme sanglant approcha de son lit;
Et quand il fut tout près, s'inclinant, il lui dit :
« Eh bien!.. est-tu content?.. Dans cette nuit de crimes
T'es-tu rassasié de sang et de victimes?
Dis : tous sont-ils bien morts? as-tu bien tout frappé?
A ta fureur au moins rien n'a-t-il échappé?
Tu vas de tes forfaits avoir la récompense;
Bientôt le ciel sur toi marquera sa vengeance;
Ton nom avec horreur vivra dans l'avenir.
Tremble, tremble, tyran! car tes jours vont finir!.. »

En achevant ces mots, la victime sanglante
Disparut dans la nuit, plaintive et gémissante.
Charles, que ces accents ont glacé de terreur,
Sent un frisson mortel pénétrer dans son cœur ;
Il veut crier... la voix expire dans sa bouche;
Il s'agite, il frissonne, il tremble sur sa couche :
L'affreux pressentiment sur sa tête a grondé :
D'une sueur de sang il se sent inondé;

Et son âme, saisie, éperdue et tremblante,
Frémit dans des accès de trouble et d'épouvante.

Lorsque parut le jour, les pages accourus
Remarquèrent du roi les regards éperdus;
Son front était couvert d'une sueur sanglante;
Dans ses yeux se mouvait une prunelle ardente;
Du plus sinistre effroi ses sens étaient troublés;
Et de son sein sortaient des soupirs étouffés.

Lorsque la nuit tomba, des flambeaux s'allumèrent;
Les gardes du palais autour du lit veillèrent;
Mille soins entouraient la personne du roi,
Pour chasser de ces lieux l'épouvante et l'effroi.

Tout goûtait le sommeil dans le palais immense,
Et nul bruit ne troublait le vaste et grand silence;
Mais quand sonna minuit, encor la même voix
En lugubres accents cria du haut des toits :
« Pour toi va commencer l'éternelle souffrance;
Bientôt le ciel sur toi marquera sa vengeance;
Ton nom avec horreur vivra dans l'avenir.

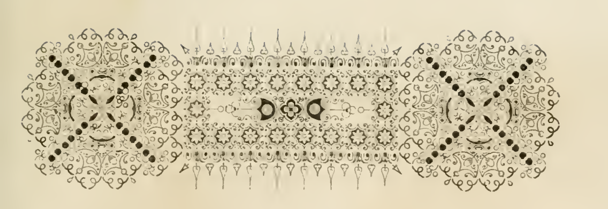
Tremble, tremble, tyran! car tes jours vont finir!.. »

Et Charles, tout troublé, pâle, éperdu, livide,
Sentit dans tout son corps comme un frisson rapide;
Il tournait en tout sens son regard égaré ;
Il frémissait d'horreur, tout tremblant, effaré...
De pores de son corps son sang sortait encore.
Il soupira, gémit, pleura jusqu'à l'aurore;
Et quand brilla le jour, une sombre pâleur
De son âme abattue annonçait la douleur.
A peine il soutenait sa marche languissante;
Son front était chargé de trouble et d'épouvante;
Son palais n'était plus qu'une affreuse prison;
Pour lui les mets exquis se changeaient en poison;
Amant des noirs réduits, il fuyait la lumière;
Jamais le doux sommeil ne fermait sa paupière;
Une sueur de sang quelquefois l'inondait...
Sans cesse on le voyait, sombre, rêveur, distrait,
Cherchant à repousser quelque image sanglante,
Et toujours dévoré d'une fièvre brûlante...

Mais la nuit, quand l'airain frémissait douze fois,

Il entendait toujours la lamentable voix,
Planant du haut des toits sur sa sombre demeure.
En funèbres accents marquer sa dernière heure.
Alors recommençaient son trouble et sa terreur;
Alors un grand effroi pénétrait dans son cœur;
Et, dans les noirs accès d'un effrayant délire,
Son sang qui l'inondait révélait son martyre.

Ainsi dans ses regrets ce prince infortuné,
Aux plus affreux remords désormais condamné,
Voyait dans la douleur se consumer sa vie,
Que minait sourdement une lente agonie.
Rien ne pouvait calmer l'horreur de son tourment;
Tout son corps frémissait d'un secret tremblement...
La mort, qui par degrés l'entraînait dans l'abyme,
Semblait prendre plaisir aux maux de sa victime.
Jusqu'au dernier moment ce trop malheureux roi
Se vit environné de terreur et d'effroi;
Et lorsque le trépas glaçait sa main tremblante.
Il crut entendre encor cette voix effrayante :
« Le ciel, le juste ciel prend soin de te punir.
Tremble, tremble, tyran! car tes jours vont finir!.. »



L'ÉMEUTE

ET

L'IMAGE DE LA PATRIE.

A M. LE DOCTEUR BRESCHET,

Membre de l'Institut de France.

Et l'émeute grondait; et sa voix menaçante
Retentissait partout terrible et mugissante.
Au loin on entendait le signal des combats;
Partout étincelaient les apprêts du trépas...
Les mères, pâles, désolées,
Les épouses, échevelées,

En vain, dans leurs transports de trouble et de terreur,
Voulaient des combattants arrêter la fureur.
Dans la grande cité tout était en alarmes;
Et le tambour battait, et l'on courait aux armes;
Et l'on voyait de toutes parts
Des frères ennemis, sous divers étendards,
Hâtant leur marche frémissante,
Devant eux portant l'épouvante,
Et marchant pour savoir, se prenant corps à corps,
Lesquels auraient le droit d'ensevelir les morts.

Les partis, qu'animait l'ardeur de la vengeance,
Prêts à s'entr'égorger se trouvaient en présence.
Déjà, dans leur courroux, leurs bras étaient armés;
L'airain frappait l'airain, les fers étaient croisés...
Quand soudain apparut, dans un brillant nuage,
De la Patrie en pleurs l'auguste et sainte image.
Son front était chargé de tours et de créneaux;
Autour d'elle flottaient nos glorieux drapeaux ;
Son sein était percé de nombreuses blessures;
Elle semblait gémir et pleurer tant d'injures.

L'ombre, du haut des cieux, par degrés s'inclina,
Et sa voix dans les airs en ces mots éclata :

« Que faites-vous, cruels!... quel esprit sanguinaire
Vous excite à de tels combats ?
Par de coupables attentats
Pourquoi meurtrissez-vous le sein de votre mère ?
Que vois-je !.. mes enfants, l'un contre l'autre armés,
Dans leur affreux transport de toutes parts s'avancent,
L'un sur l'autre s'élancent,
Et déchirent le sein qui les a tous formés.
Quelle fureur, ô Dieux !... Arrêtez, téméraires !
Suspendez dans vos mains ces glaives redoutés :
Ce sang que vous versez est le sang de vos frères,
Et c'est un sol sacré que vous ensanglantez !

« Quand les enfants de Germanie,
Montés sur leurs coursiers fougueux,
Et poussés par un noir Génie,
Désolaient mes bords malheureux,

Comme vous , dans leur rage ardente ,
Ils couvraient la plaine fumante
Du sang de mes tristes enfants ;
Et, s'ouvrant un affreux passsage ,
Ils semaient partout le carnage ,
Et foulaient leurs membres sanglants.

« Je déplorais alors ces fureurs meurtrières ;
Mais sur des maux plus grands aujourd'hui je gémis;
Ils combattaient leurs ennemis :
Et vous, vous combattez vos frères !

« Et ne craignez-vous pas que votre fer sanglant
Porte le deuil dans vos familles ?
Ou que la balle, en s'égarant,
N'atteigne le sein de vos filles ?
Ne craignez-vous pas que la mort
N'aille près du foyer frapper votre vieux père ?
Ou que la grêle meurtrière
De vos fils ne perce le corps ?

De ces affreux discords brisez enfin le glaive;
Et, pour le bien commun unissant vos efforts,
Français, souffrez que sur vos bords
L'aurore du bonheur plus brillante s'élève.
Assez de jours pour vous ont brillé radieux;
A mes vœux désormais donnez des jours propices;
Vous fûtes grands, — soyez heureux...
Que la paix ferme enfin mes larges cicatrices,
Et rachète les sacrifices
Que m'ont coûté ces jours si beaux, si glorieux.

« Trop long-temps j'ai gémi quand mes aigles rapides,
Sous des climats divers prenant un noble essor,
Planaient du Kremlin au Thabor,
Des bords du Tibre aux Pyramides.

« Sans cesse volant aux combats,
Alors de mes enfants l'élite grande et fière
Bravaient tous sans pâlir de glorieux trépas,
Et tombaient par milliers sur la terre étrangère;

L'Europe se couvrait au loin de leurs tombeaux;
Tous laissaient pour les camps ma campagne déserte;
De leur généreux sang la terre était couverte,
Et chaque jour voyait mille trépas nouveaux...
Mais s'ils tombaient, du moins ils tombaient avec gloire;
Si je pleurais leur mort, je chantais leur victoire :
Partout on célébrait mes enfants glorieux ;
La terre au loin tremblait sous ces guerriers fameux.
L'Europe contre moi se liguait tout entière;
Mais je marchais la tête altière :
Tous mes fils combattaient pour moi,
Et nul dans ces grands jours ne sut trahir sa foi;
Pour moi, tous ils mouraient! et leur âme aguerrie
Tombait en défendant le sol de la Patrie.
Et vous l'ensanglantez!.. et vos armes cruelles
De vos frères percent le sein!
Quand la Patrie en vous croit trouver un soutien,
Cruels, vous la percez de vos mains criminelles!..

« Ah! si vos cœurs, jaloux des temps de ma splendeur,
Pour moi rêvent des jours de gloire,

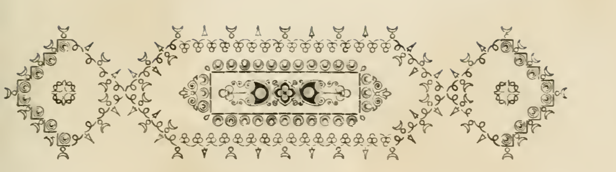
Si vous voulez par la victoire
Faire revivre encor les jours de ma grandeur,
Attendez que l'Europe en armes
Contre nous pousse ses soldats,
Et que le vieux canon d'alarmes
Annonce le jour des combats :
Alors, vous ouvrant la barrière,
Je vous montrerai la carrière
Que vous aurez à parcourir;
Alors vos âmes généreuses,
Sous mes bannières glorieuses,
Ne sauront que vaincre ou mourir.

« Vous serez grands comme vos pères
Dans ces champs qu'ils ont parcourus;
Vous repousserez aux frontières
Tous ces peuples qu'ils ont vaincus;
Dans votre impétueuse audace,
Vous marcherez, foulant sur place
Leurs innombrables bataillons;
Et, dans le fort de la tempête,

Vous me verrez à votre tête,
Guidant vos fières légions!
Alors, si l'ennemi, comme aux jours de mes braves,
A vos cœurs indomptés présentait le trépas,
Soyez Français, — jamais esclaves...
Mourez en combattant, et ne vous rendez pas! »

Des nuages brillants à ces mots se formèrent;
Un jour plus beau se fit dans l'éther radieux;
Mille bruyants transports dans les airs éclatèrent...
Et la Patrie alors remonta dans les cieux.





DÉFENSE DE MAZAGRAN.

A M. LELIÈVRE,

Chef de Bataillon.

Nous les vaincrons! Allah! gloire au Prophète!
Au cimeterre ils n'échapperont pas!
Serrons nos rangs, gravissons sur ce faîte :
L'ange des morts a sonné leur trépas.
Sur ce plateau nos enseignes flottantes

Vont remplacer leurs orgueilleux drapeaux!
Guerre! en avant!.. que leurs têtes sanglantes
Avant la nuit couronnent nos créneaux!

« Les voyez-vous, par un soin inutile,
Cherchant encore à braver nos efforts?
Ils sont cent-vingt, — nous sommes douze mille :
Nos premiers rangs passeront sur leurs corps!
Élançons-nous sur la troupe guerrière
Si nous voulons les voir tous palpitants;
Mais hâtons-nous de franchir la barrière :
Pour les derniers il ne sera plus temps... »

Et leur foule, à grands flots, couvrait au loin la plaine;
De nombreuses tribus venaient de toutes parts;
En agitant leurs étendards,
Elles marchaient, croyant la victoire certaine.
Pour fondre sur eux de concert,

Déjà vers leur réduit les premiers rangs s'avancent;
Pleins d'ardeur ils s'élancent...
Halte! n'avancez-pas, Arabes du désert!...

Le salpêtre éclate,
Le feu retentit,
La flamme écarlate
Pétille et frémit;
Les hordes pressées
Tombent renversées
Sous le feu vainqueur;
Et toujours leur foule,
Qui se presse et roule,
Charge avec fureur.

La mêlée ardente
S'anime et mugit:
Leur rage brûlante

S'irrite et rugit.
Nos braves, qui plient,
Bientôt se rallient
Sur ce champ d'honneur;
Partout leur courage
Sème le carnage,
Porte la terreur.

Après les longs combats, par degrés la nuit sombre
Descendit; nos guerriers veillent encor dans l'ombre;
Afin de prévenir un terrible réveil,
A peine tour-à-tour ils goûtent le sommeil.
L'ennemi sous les murs se dresse, épie encore;
Et, dès qu'à l'orient a reparu l'aurore,
Des cris tumultueux, de sauvages concerts,
De confuses clameurs, éclatent dans les airs:
C'est le cri des combats... c'est l'Arabe en colonne
Qui contre leur réduit s'avance et s'échelonne;
C'est le canon vainqueur foudroyant les remparts;
Ce sont les murs battus croulant de toutes parts.

La brèche s'ouvre : alors l'élite de l'armée,
Respirant le trépas, et d'ardeur enflammée,
S'élance... — Nos guerriers, tels que le fier lion
Qui, voyant de chasseurs toute une légion
Fondre en son antre solitaire,
S'irrite et dresse sa crinière,
Et tour-à-tour sur la poussière
Les fait rouler en tourbillon,

Tels nos braves alors, qui dans l'humble réduit
Attendaient en silence et suspendaient tout bruit,
Se lèvent !... Leur fureur éclate et les dévore ;
Sur les corps foudroyés des corps tombent encore.
L'ennemi furieux redouble ses efforts ;
La brèche en un instant se couvre de leurs morts.
Deux mille combattants se succèdent sans cesse ;
Leur troupe impétueuse et s'acharne et se presse.
On s'approche, on combat... Le bataillon sacré,
Tout meurtri, tout sanglant, est repoussé du faîte ;
L'étendard du Prophète

Est foulé dans le sang du soldat massacré.

Mais alors de la plaine une foule innombrable
Accourt en grossissant son nombre formidable ;
Leurs efforts redoublés partent de tous côtés,
Et partout leurs efforts sont encor repoussés ;
Partout de nos guerriers la valeur indomptable
Fait pleuvoir le trépas sous leur bras redoutable…

L'Arabe a cependant suspendu les combats.
Lelièvre autour de lui rassemblant ses soldats :
« Compagnons, » leur dit-il, « quelquefois la victoire
Refuse à la valeur ce qu'accorde la gloire…
Soldats, j'ai dans mon cœur un généreux dessein !
Jurons tous d'accomplir ce glorieux destin.
Quand tout sera perdu, tout, jusqu'à l'espérance ;
Quand nous ne pourrons rien pour notre délivrance,
Que le salpêtre en feu, s'élevant en éclats,

En dispersant nos corps mette fin aux combats...
Vaincus, soyons encor dignes de la victoire;
Et si nous succombons, succombons avec gloire!
Je mourrai, compagnons, en ces lieux, avec vous... »
Un murmure confus redit : « Nous mourrons tous!.. »
Dans les airs cependant le signal des alarmes,
Éclatant à grand bruit, appèlle encor aux armes.
Mais quel spectacle, ô Dieu ! s'offrait à leurs regards :
L'armée entière alors s'abat sur les remparts...
Douze mille guerriers, animés par la rage,
Honteux d'être vaincus, respirant le carnage,
S'avancent en poussant le hourra des combats.
La terre retentit sous le bruit de leurs pas;
Le canon, précurseur d'horrible funérailles,
Tonnant à coups pressés, renverse les murailles;
De toutes parts on voit de nombreux combattants,
Et l'air est ébranlé de leurs cris menaçants.
On avance, on se presse, on les entoure... O France,
Pour tes fils, en ces lieux, il n'est plus d'espérance :
Dans leur faible réduit cernés de tous côtés,
Défendus par des murs à demi renversés,
Laissés là peu nombreux, sans secours, sans défense,

Lassés par une forte et longue résistance,
Entourés d'ennemis qui veulent leur trépas,
Tes enfants vont mourir... Non, ils ne mourront pas!...
Non, ils ne mourront pas; car leur mâle courage
Les fera, glorieux, revivre d'âge en âge;
Et leur noble valeur, immortelle à jamais,
A l'Afrique apprendra ce que sont des Français!

Les voyez-vous, cernés dans leur étroit espace,
Au péril qui les presse égaler leur audace,
Foudroyer l'ennemi qui les croyait vaincus,
Faire pleuvoir la mort dans leurs rangs confondus!
Leur troupe avec ardeur et charge et se rallie,
Sur les points attaqués vole et se multiplie;
Et leurs coups incessants, qu'anime la valeur,
Portent partout le deuil, le doute, la terreur...
Mais l'Arabe, qu'irrite une longue défense,
De sa rage à leurs feux oppose la constance,
Monte, monte toujours par des efforts nouveaux,
Et là, sous les remparts, arbore trois drapeaux.

Bientôt de combattants une troupe fidèle
Autour de ces drapeaux succombe et s'amoncelle.
Mais de tant d'ennemis toujours de nouveaux rangs
Se pressent à côté de ces corps expirants;
Leur foule, qui s'avance ainsi que la tempête,
Déjà des faibles murs escalade le faîte...
Il s'agit de savoir, avant que d'en finir,
Du Maure ou du Français qui des deux doit périr...
Le glaive meurtrier dans les mains étincelle;
Des vainqueurs, des vaincus, la foule encor se mêle.
On arrive, on se presse, on combat corps à corps;
Nos braves, furieux, redoublent de transports...
En vain les ennemis, dans leur brûlant courage,
Luttent avec fureur, s'obstinent avec rage:
Partout tombent vaincus leurs impuissants efforts!
Et lorsque vint le soir, ils fuyaient dans la plaine,
Entraînant avec peine
Leurs drapeaux tout sanglants, leurs blessés et leurs morts...

Qu'un monument s'élève aux lieux où la victoire
Couronna la valeur de nos cent-vingt héros;

Que le bronze sculpté conserve leur mémoire,
Et qu'en traits immortels on y lise ces mots :

« Du fond de ses déserts grossissant sa cohorte,
L'Arabe s'avançait déjà fier du succès :
Une armée a cédé sous une faible escorte ;
LA, DOUZE MILLE ONT FUI DEVANT CENT-VINGT FRANÇAIS !.. »





LE MUSÉE DE VERSAILLES.

POÈME.

Panthéon de héros, parle bien haut à l'âme !
Qu'il ne soit aucun cœur que n'inspire et n'enflamme
L'aspect majestueux de tant de grands hauts-faits !
Que tous, voyant ces lieux que la gloire illumine,
Sentent l'orgueil bondir au fond de leur poitrine,
Et qu'ils soient fiers d'être Français !

(Extrait de l'Ouvrage.)

Ils n'étaient plus ces jours de splendeur et de gloire
Où tout retentissait des cris de la victoire
Dans ce pompeux palais qu'habitait le grand Roi.
Déchu de sa grandeur et de son opulence,

Le fastueux séjour de la magnificence
D'un rigoureux destin avait subi la loi :
Versaille était désert!.. et, dans sa vaste enceinte,
Son grand Génie en pleurs pleurait sa gloire éteinte,
Et pleurait le long deuil de son triste avenir!
A peine quelquefois l'étranger solitaire,
Pénétrant dans ces lieux qu'habitait le mystère,
Évoquait du passé l'imposant souvenir.

Mais un jour qu'égaré sous le vaste portique,
Le poète, inspiré, sur sa harpe ionique
Entonnait le chant des douleurs,
Sur ces débris pompeux déjà versait des pleurs,
Tout-à-coup du palais les voûtes s'ébranlèrent;
Des portiques déserts les échos soupirèrent;
Mille bruits inconnus... des sons mystérieux...
Troublèrent de ses chants la lugubre harmonie;
Et de la France alors le bienfaisant Génie
Soudain apparut à ses yeux!...
« Fils des Muses, » dit-il, « toi que les doctes veilles
Ont formé jeune encore à la langue des vers,

Je vais à tes regards montrer mille merveilles :
Tu les diras à l'univers ! »
Le Génie, à ces mots, de son sceptre magique
Frappe ces murs ébranlés par sa voix :
Et des fastes français le tableau magnifique
Étalait aux regards mille brillants exploits...[1] !
Et tandis qu'étonné de tous ces grands prestiges,
Le poète admirait les sublimes prodiges
Qui renaissaient de toutes parts :
« Regarde ! » lui dit le Génie,
« Regarde ! enfant de l'harmonie,
Reconnais-tu ces étendards?

« Vois-tu ces enseignes flottantes?
Vois-tu ces belliqueux coursiers?
Vois-tu ces haches reluisantes
Qui brillent aux mains des guerriers?..
Déjà tout s'ébranle et chancelle ;
Déjà la victoire infidèle

[1] *Les notes ci-après indiquent les tableaux qui sont au Musée.*

Des Francs va trahir les drapeaux ;
Leur chef, qui les retient encore,
Lève au ciel son œil qui l'implore :
Et le ciel entend le héros [1] !

« C'est Clovis. — Déjà l'onde sainte
Coule ici sur son front vainqueur [2].
Regarde : Tours dans son enceinte
Le reçoit en triomphateur [3].

« Vois-tu ce convoi funéraire
Qui, morne, grave et solitaire,
Descend les marches des tombeaux ?
Dagobert ouvre la carrière
A tous les rois dont la poussière
Dormira sous ces froids caveaux [4].

« Là, dans la vieille basilique,
Qu'embellit un éclat nouveau,
Vois-tu ce soldat héroïque

[1] Bataille de Tolbiac. [2] Baptême de Clovis. [3] Entrée de Clovis à Tours.
[4] Funérailles de Dagobert.

Que couvre le royal manteau?
C'est Pepin. Sa cour l'environne;
Sur son front brille la couronne,
Et le ciel consacre ses droits [1].
En lui le courage respire;
Son règne prépare l'empire
Du plus puissant de tous les rois.

« Il paraît!... — Du sommet de ces hautes montagnes,
Comme un torrent impétueux [2],
Il fond sur ces riches campagnes,
Et poursuit en vainqueur son cours majestueux.
Le diadème d'Italie
Couronne sa tête ennoblie [3];
Il reçoit sous ses lois le Lombard, le Toscan;
Le rebelle Saxon reconnaît sa puissance [4];
Et son empire immense
Est pareil au vaste Océan!

1 Sacre de Pepin-le-Bref. 2 Charlemagne traverse les Alpes. 3 Charlemagne couronné roi d'Italie. 4 Soumission de Witikind.

« Là, dans les champs de l'Auxerrois [1],
Contemple ces grandes armées,
Qui, du feu des combats par leurs chefs animées,
Vont venger en ces lieux la querelle des rois;
Vois!... dans son transport sanguinaire,
Le frère, armé contre le frère,
Combat, s'acharne avec fureur;
Et, dans sa rage frémissante,
Il couvre la plaine écumante
De sang, de carnage et d'horreur!

« Ici, c'est un chef intrépide
Qui défend la grande cité [2];
Devant lui le Normand avide
Recule enfin épouvanté.

« Là, des Français la noble audace
Dans leurs forêts repousse et chasse

[1] Bataille de Fontenay, en Auxerrois. [2] Eudes, comte de Paris, fait lever le siége de Paris aux Normands.

Ces Germains long-temps redoutés [1].
Tout cède à leur valeur puissante ;
Et des vaincus l'onde sanglante
Entraîne les corps mutilés… »

Le Génie, à ces mots, tout-à-coup s'arrêta ;
Ses yeux vers l'Orient un instant se fixèrent ;
Des aspects inconnus par degrés se montrèrent,
Et sous un plus beau ciel un jour pur éclata !
On voyait des vaisseaux aborder au rivage [2],
De nombreux bataillons se former sur la plage ;
On voyait se mouvoir le casque et le turban,
Et le soldat chrétien, et le Turc musulman ;
Les uns, dans leur transport, se ruaient aux batailles ;
D'autres avec fureur défendaient leurs murailles :
Dans ce vaste conflit c'était tout l'Orient
Qui repoussait, armé, l'effort de l'Occident.
Et le Génie alors, favorable interprête,
Signalant tous les lieux, instruisait le poète.

1 Lothaire défait l'empereur Othon II sur les bords de l'Aisne.
2 *Salle des Croisades.* — Débarquement des Croisés en Égypte.

Sous Nicée [1] il montrait de nombreux combattants,
Et des preux chevaliers les hauts-faits éclatants;
Des Sarrazins vaincus les hordes innombrables
Fuyant de toutes parts sous leurs coups redoutables.
On voyait Antioche [2]; et sur ses fiers remparts
Nos guerriers triomphants plantaient leurs étendards.
C'était Jérusalem [3], la ville auguste et sainte,
Dont les chrétiens vainqueurs envahissaient l'enceinte!
C'était Ptolémaïs [4], dont les murs ébranlés
Croulaient avec fracas sous l'effort des Croisés!
Plus loin, Constantinople [5], et puissante, et guerrière,
Voyait son fier croissant tombé dans la poussière,
Et l'étendard chrétien flottait sur ses créneaux!
De l'antique Orient les belliqueux échos
Semblaient se réveiller aux cris de la Victoire;
Et des héros chrétiens tout redisait la gloire!

Cependant on voyait, à l'horizon lointain,
Des guerriers s'agiter, étinceler l'airain;

[1] Bataille sous les murs de Nicée. [2] Prise d'Antioche, [3] de Jérusalem, [4] de Ptolémaïs, [5] et de Constantinople, par les Croisés.

On voyait une armée et forte et redoutable,
Tandis que des Français la phalange indomptable
Seule osait s'avancer contre tant d'ennemis!
Tout pliait devant elle; et d'immenses débris
S'apercevaient au loin sur ce champ de carnage.
La victoire et la mort signalaient son passage;
Partout flottaient vainqueurs ses nobles étendards;
Ses nombreux ennemis fuyaient de toutes parts [1].
Ils fuyaient!.. Les Français, dans leur rage brûlante,
Couvraient de leurs débris cette plaine sanglante...

Mais bientôt apparut un plus sombre tableau :
C'était un roi mourant [2]; et des bords du tombeau.
Où l'entraînait sans cesse une lente souffrance,
Son regard expirant se tournait vers la France.
Et le Génie alors, avec un long soupir :
« C'est saint Louis!... » dit-il. « Regarde... il va mourir!
La mort ferme ses yeux sur la terre étrangère.
D'un peuple qui l'aimait il fut toujours le père;

[1] Bataille de Bouvines. [2] Mort de saint Louis à Tunis.

Sous un chêne [1], oubliant le vain faste des rois,
Lui-même il se rendait l'interprête des lois.
Monarque vertueux, il flétrissait le vice;
Les rois, dans leurs discords, invoquaient sa justice [2];
Et, quand retentissait le signal des combats,
Au milieu des périls il guidait ses soldats [3]!
Il meurt!.. il meurt aussi ce vaillant connétable [4],
Honneur du nom français, et guerrier redoutable :
Mais la Victoire encor plane sur son tombeau,
Et le jour de sa mort est son jour le plus beau! »

« Quelle est, » dit le poète, « en ce brillant séjour,
Cette vierge au front pur, à la face ingénue?
Son vêtement modeste et sa simple tenue [5]
L'annoncent étrangère au faste de la cour :
Pourtant tout dit en elle une noble origine.
Le ciel aux grands desseins sans doute la destine... »

[1] Saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes. [2] Saint Louis médiateur entre le roi d'Angleterre et ses barons. [3] Bataille de Taillebourg. [4] Mort de Duguesclin, et prise de Châteauneuf-Randon. [5] Jeanne d'Arc présentée à Charles VII.

Et le Génie alors, qui paraît s'attendrir :
« C'est son jeune talent qui brille et va mourir...
Le ciel, qui nous ravit cette fleur passagère [1],
Un instant seulement la fait voir à la terre !
Mais, avant de monter à l'éternel séjour,
Elle lègue au Français sa gloire et son amour.
Un beau feu l'inspirait, et son âme française
Peint celle qui chassa la faction anglaise.
Délivra son pays de son joug odieux,
Et fit voir nos drapeaux partout victorieux !
Son cœur, à son insu s'inspirant de sa flamme,
Dans le port de la vierge a fait passer son âme;
Elle a mis sur son front sa douce majesté,
Sa grâce si touchante et sa noble fierté :
Elle a peint Jeanne d'Arc !.. — Déjà de tous nos princes
L'héritage semblait perdu de toute part;
Du royaume français les plus riches provinces
Partout cédaient au Léopard.

[1] La princesse Marie, cet ange de douceur et de bonté, dont sa famille et la France ont si vivement déploré la fin prématurée, joignait aux vertus les plus touchantes un talent remarquable pour la sculpture ; c'est elle qui a fait la statue de Jeanne d'Arc que l'on voyait naguère au Musée.

Elle paraît!... et déjà son courage
Relève encore et venge nos drapeaux!
Elle paraît!... partout sur son passage
Chaque soldat redevient un héros!
Reims a revu nos bannières flottantes [1];
Paris reçoit nos troupes triomphantes [2];
Et Bratelen voit nos soldats vainqueurs [3]!
Les fiers Anglais ont connu les alarmes;
Le Léopard s'enfuit devant nos armes;
Et Firmigny chasse ces oppresseurs [4]! »

Et toujours le Génie, en magiques tableaux,
Faisait naître des lieux et des aspects nouveaux :
On voyait des combats, des sièges, des batailles [5];
Des exploits éclatants s'imprimaient aux murailles :
Là, c'était ce grand roi, chevalier valeureux
Qui, dans son cours impétueux,
Des Alpes franchissait les neiges éternelles [6];

[1] Sacre de Charles VII à Reims. [2] Entrée des Français à Paris. [3] Bataille de Bratelen, gagnée contre les Suisses. [4] Bataille de Firmigny. [5] Batailles de Fornoue, d'Aignadel, de Ravennes. [6] Passage des Alpes par François 1.er

Plus loin on remarquait, et les troupes fidèles,
Et les armes du bon Henry,
Dont les drapeaux vainqueurs flottaient aux champs d'Ivry [1].
Partout des temps passés l'éclat semblait renaître ;
Partout on voyait apparaître
D'un peuple glorieux les fastes solennels,
S'inscrivant en traits immortels!..

Des prodiges nouveaux tout-à-coup se montrèrent ;
D'un éclat plus brillant les tableaux s'animèrent ;
L'horizon resplendit : grand et majestueux,
Le siècle de Louis paraissait à leurs yeux !

Le poëte, ravi, contemplait en silence ;
Le Génie, expliquant tout ce concours immense
De siéges, de combats, et d'exploits glorieux,
Redisait les hauts-faits, et les noms, et les lieux :

« Regarde, au bout de la carrière,
Ces drapeaux, ces guerriers, ces chars !

[1] Bataille d'Ivry.

Vois, parmi des flots de poussière,
Crouler ces superbes remparts [1] !
C'est le grand siècle qui commence.
Ici, tu vois sa gloire immense
Qui se lève sur l'horizon :
De nos fastes page immortelle,
Dont la splendeur toujours nouvelle
Vivra d'un éternel renom !

« Là, Louis, armé de la foudre,
Aux combats guide ses guerriers [2] ;
Il bat, renverse et met en poudre
Tous ces créneaux jadis si fiers !
Tout tremble aux coups de son tonnerre ;
Il foudroie, il tonne... et la terre

[1] *Siècle de Louis XIV.* — Bataille de Rocroy ; sièges et prises de Binth, de Gravelines, de Thionville, de Sierck ; bataille de Fribourg ; prises de Baden, de Philippsbourg, de Courtray, de Dole, de Mayence, de Landau, de Lichtenau, etc. [2] Siège de Steney, où Louis XIV fit ses premières armes. Prises du Quesnoy, de Cadaquès, de Besançon, de Gray, de Lille, de Buritk, de Scheuk, d'Eméric, de Nimègue, de Maëstricht.

Devant lui s'émeut de terreur!
Les murs, ébranlés, se renversent,
Et ses ennemis se dispersent,
Ou tombent aux pieds du vainqueur!

« O France! ô nation puissante,
Élève ton front glorieux,
Et vois ton étoile éclatante
Briller dans un ciel radieux!
Ton nom, que la gloire décore,
Est craint du couchant à l'aurore;
Tout au loin redit tes exploits[1]!
L'Europe, tremblante, s'étonne;
Et ton canon vainqueur, qui tonne,
Ébranle les trônes des rois! »

Ces clartés, cependant, par degrés s'effacèrent,

[1] Bataille de Palerme; prises de Saint-Omer, de Philippsbourg, de Manhein; bataille de Cassel; combat de Leuse; prise de Roses; bataille de Denin, etc.

Et des aspects nouveaux devant eux s'imprimèrent.
Là, c'était Fontenoy [1]; les Anglais dispersés
Devant nos étendards fuyaient épouvantés.
C'était Ostende en feu [2]... Sous l'effort de la bombe
Plus loin on voit Namur qui s'embrase et succombe.
Dans les champs de Lawfeld nos guerriers valeureux
A travers les périls marchaient victorieux [3];
De l'Escaut et du Rhin les rives mugissantes
Sous nos canons vainqueurs tonnaient retentissantes,
Et nos armes encor répandaient la terreur.

Bientôt, le front chargé d'une sombre douleur,
Un monarque apparut [4]. — Vers le sublime faîte
On croyait voir de loin s'avancer la tempête.
Lui, toujours bienveillant, modeste, généreux,
Se hâtait de régner pour faire des heureux [5];
De ses nombreux sujets il se montrait le père,

[1] Bataille de Fontenoy. [2] Prises d'Ostende, de Namur. [3] Batailles de Lawfeld, de Lutzelberg, de Berghen, d'Hastembech, etc. [4] Louis XVI. [5] Louis XVI abandonne les droits du domaine.

Et sa main bienfaisante allégeait leur misère [1].
Mais un abyme affreux s'entr'ouvrait sous ses pas;
Des signes précurseurs annonçaient son trépas...
Bientôt tout fut voilé par des crêpes funèbres;
L'horizon s'obscurcit dans d'épaisses ténèbres [2].
On entendait au loin des clameurs retentir;
On entendait des bruits et gronder et mugir...
C'était le bruit d'un char roulant dans un abyme;
C'étaient les cris plaintifs d'une grande victime...
Les sens étaient saisis et de trouble et d'horreur;
Tout semblait annoncer le crime et la terreur.
On eût dit le fracas d'un grand corps qui succombe,
Ou les éclats lointains d'un empire qui tombe...

Le Génie, attristé, morne, les yeux en pleurs,
Semblait s'abandonner à d'amères douleurs...
Par degrés, cependant, les ombres s'effacèrent;
De plus douces clartés dans la nuit se montrèrent;
On vit à l'horizon briller un jour plus beau;

[1] Louis XVI distribue des secours aux pauvres, en 1788. [2] La Révolution.

Et bientôt apparut un spectacle nouveau.
Le poète, étonné : « D'où viennent ces alarmes?
Quels sont ces bruits confus? pourquoi le peuple en armes?
Pourquoi cet appareil, ces chars et ces coursiers?
Quels sont ces bataillons?.. où marchent ces guerriers?..
Quel est?... —

O mon fils, c'est lui-même [1] !
C'est Lui! le plus grand des héros!
Contemple son front pâle et blême
Qu'ombragent ces nobles drapeaux!
Regarde! il paraît, il s'avance ;
Partout la terreur le devance ;
La terre mugit sous ses pas!
L'Italie et tremble et s'embrase [2] ;
Et, sous sa foudre qui l'écrase,
Brille au loin du feu des combats.

[1] Bonaparte. [2] *Campagne d'Italie.* — Combat de Voltri ; batailles de Rivoli, de Montenotte, de Lonato ; combat de Dégo ; batailles d'Arcole, de Mondovi, de Lodi, etc.

« Ici, vois ses aigles rapides,
S'emportant par delà les mers,
Qui plauent sur les pyramides [1]
Et sur les sables des déserts.
Le Nil, qui s'épouvante et gronde,
Entraîne et roule dans son onde
Des corps et des débris sanglants :
C'est le Thabor [2], qui vit sa gloire !
C'est Aboukir [3], où la Victoire
Guida ses drapeaux triomphants !

« Comme un fleuve orageux, immense,
Qui s'enfle et s'accroît en courant,
Ainsi chaque jour sa puissance
S'élève et grandit en passant.
Des sommets de ces monts sauvages [4],
Rapide, il fond sur ces rivages

[1] *Campagne d'Égypte.* — Batailles des Pyramides, de Sedinam ; combat de Benouth ; révolte du Caire ; combat d'Aboumana ; batailles de Chebreisse, [2] du Thabor, [3] d'Aboukir. [4] *Seconde campagne d'Italie.* — Passage du grand Saint-Bernard.

Fumants des coups qu'il a frappés [1] !
Partout, sous son canon sonore,
Ses ennemis tremblent encore ;
Ils fuient... ou tombent foudroyés [2] !

« Le trône était vide : — il s'élance !
Et, de son bras victorieux,
Imprime au destin de la France
Un essor grand et glorieux !
En vain l'Europe conjurée
De toute part s'est soulevée,
Armant contre lui son courroux :
Son génie, ardent météore,
Partout combat, triomphe encore ;
Et l'Europe est à ses genoux [3] !

« Déjà la sauvage Russie [4]
A reçu ses nombreux guerriers ;

[1] Bataille de Montebello, [2] de Marengo. [3] *L'Empire.* — Sacre de l'empereur Napoléon ; batailles d'Austerlitz, de Wagram, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, d'Eckmul, d'Esling. [4] *Campagne de Russie.* — Passage du Niémen ; batailles de Smolensk, de Polotsk, de la Moscowa.

Le sol de l'antique Scythie
A bondi sous ses fiers coursiers.
Chaque jour ajoute à sa gloire;
Il court de victoire en victoire;
Tout au loin fuit devant ses pas!
Tout fuit!... Mais, faveur inconstante!
Bientôt son étoile brillante
Pâlit dans les sombres frimas.

« Comme on voit, aux champs de la Thrace,
Un lion, terreur des forêts,
S'animer d'une noble audace
Des chasseurs s'il voit les apprêts,
Tel, quand des nations puissantes
Contre lui marchent menaçantes,
Et profanent le sol français [1],
Il se lève! il les bat encore;
Partout sa foudre les dévore;
Il frappe... — et tombe pour jamais!... »

[1] *Campagne de France.*— Combat de Champ-Aubert; batailles de Montmirail, de Montereau. Napoléon signe son abdication à Fontainebleau.

Et puis la paix régnait [1], des cieux fille immortelle ;
L'abondance et les arts renaissaient autour d'elle;
La France était heureuse en sa fécondité;
Tout redisait sa gloire et sa prospérité!

Cependant on voyait, en de lointains rivages,
Nos étendards flotter sous le ciel des Pélasges [2];
On voyait Navarin [3], dont le canon vainqueur
Annonçait à la Grèce un jour libérateur,
Et de sa servitude enfin brisait la chaîne.

Plus loin on remarquait, sur la plage africaine,
En ordre s'avancer de nombreux bataillons [4],
L'Arabe s'agiter en mouvants tourbillons;
Nos soldats, qu'animait un généreux courage,
A travers les périls se frayaient un passage.

Fière de sa puissance, assise aux bords des mers [5],

1 Louis XVIII aux Tuileries. 2 Entrée des Français à Madrid; Trocadéro; Llers; bombardement de Cadix. 3 Bataille de Navarin. 4 Débarquement des Français à Sidi-Feruch; bataille de Staouëli. 5 Alger attaqué par mer; prise du fort de l'Empereur.

On voyait s'élever la reine des déserts;
Le signal est donné!... Le canon des batailles,
Tonnant à coups pressés, ébranle ses murailles;
Sur ses murs nos guerriers montent de toutes parts,
Et le drapeau français flotte sur ses remparts [1]!...

Cependant la tempête, au loin retentissante,
Furieuse grondait, s'agitait mugissante [2];
Tout un peuple en fureur, dans la grande cité,
Se ruait aux combats aux cris de : « Liberté!... »

Mais comme on voit parfois, dans le fort de l'orage,
Un soleil radieux dissiper le nuage,
Et ramener le jour et plus calme et plus beau,
Un Monarque apparut sur un trône nouveau [3].
Bientôt, à son aspect, les discordes cessèrent;
Les bruits et les clameurs par degrés se calmèrent :
La France entre ses mains confiait tous ses droits [4],
Et mettait sur son front la couronne des rois.

[1] Entrée des Français à Alger. [2] Journées de Juillet 1830. [3] Arrivée du duc d'Orléans au Palais-Royal. [4] La Chambre des Députés présente au duc d'Orléans l'acte qui l'appelle au trône.

Et le Génie alors : « Sous ses lois tutélaires
La France reverra des destins plus prospères ;
Par lui refleuriront les beaux-arts et la paix ;
Et son nom aux Français sera cher à jamais ! »

Comme il disait ces mots, les portiques frémirent[1] ;
Les portes, à grand bruit, devant eux s'entr'ouvrirent
Et de héros alors un concours glorieux,
Dans sa majesté grave, apparut à leurs yeux.

Et toujours le Génie : « En ce grand sanctuaire
Tu vois tous les grands noms que la France révère ;
En eux respire encore une noble fierté ;
Leurs exploits éclatants composent leur couronne,
Et leurs fronts radieux, que la gloire environne,
Rayonnent d'immortalité !

« Salut à vous, l'orgueil de la grande Patrie !
Salut, hommes fameux dont le puissant génie
Éleva jusqu'au ciel son vol audacieux !

[1] Les galeries de statues et de portraits.

Et vous tous qui brillez des splendeurs de la gloire,
Et vous qui sur vos pas entraîniez la victoire,
Salut, ô héros glorieux!

« Ici, tous vos grands noms, révérés d'âge en âge,
Du temps et de l'oubli ne craindront plus l'outrage!
Les peuples vous verront dans leurs jours solennels;
La toile redira votre gloire si belle
Et vos nobles exploits; et le marbre fidèle
Gardera vos traits immortels!

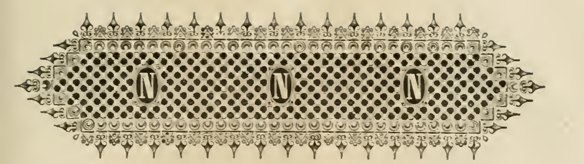
« Panthéon de héros, parle bien haut à l'âme!
Qu'il ne soit aucun cœur que n'inspire et n'enflamme
L'aspect majestueux de tant de grands hauts-faits!
Que tous, voyant ces lieux que la gloire illumine,
Sentent l'orgueil bondir au fond de leur poitrine,
Et qu'ils soient fiers d'être Français!

« Peut-être un jour, errant sous ces vastes portiques,
Et portant dans le cœur ces élans prophétiques
Qui présagent toujours quelque grand avenir,
Plus d'un jeune héros, voyant ces grands modèles,

Fera revivre encor leurs vertus immortelles,
S'inspirant de leur souvenir ! »

Le Génie avait dit ; et, déployant ses ailes,
Il reprit son essor au séjour éternel ;
Et mes vers, de sa voix interprètes fidèles,
Ont redit son chant immortel.





LE RETOUR ET LES FUNÉRAILLES.

Je désire que mes cendres reposent sur
les bords de la Seine, au milieu de
ce peuple français que j'ai tant aimé.
(Testament de Napoléon.)

Il régnait!... et son nom, redouté dans le monde,
Ébranlait les états dans leur base profonde;
L'univers l'admirait attentif, incertain;
L'Europe au loin tremblait sous sa marche terrible;
Tout pliait sous ses lois...; et sa voix invincible
Semblait commander au destin!

Jamais nom qu'illustra la suprême puissance
N'atteignit sur la terre un pouvoir plus immense;
Jamais rien de plus grand ne parut sous les cieux;
Son génie éclatant du couchant à l'aurore
Brillait dans un ciel pur, sublime météore,
Ainsi qu'un astre radieux.

L'orage s'éleva... Mais dans ce grand orage
De ses braves parut l'indomptable courage :
C'était... c'était le jour suprême et solennel!...
La foudre de son trône, hélas! brisait le faîte,
Et, dans les tourbillons de l'horrible tempête,
Un cri retentit immortel!...

Puis on ne vit plus rien de sa gloire éclipsée,
Que les vastes débris de sa grandeur passée;
Qu'un aigle s'abîmant dans les hauteurs des cieux;
Qu'une infortune amère infinie et profonde;
Qu'un nom sonore et grand, qui restait dans le monde
Pour vivre à jamais glorieux!

Puis on ne vit plus rien... qu'une grande victime
Qui gravissait un roc qu'entoure un vaste abyme,
Monument éternel et de gloire et de deuil :
Aux rayons pâlissants de son brûlant génie
Le héros commençait cette lente agonie
Qui devait finir au cercueil...

Un jour l'écho plaintif de ces lointaines plages
Vint mourir, en grondant, sur nos tristes rivages,
Annonçant à l'Europe un grand arrêt du sort...
Et les vieux compagnons de ses jours de victoire
Célébraient en pleurant son nom et sa mémoire;
Et chacun disait : « Il est mort!... »

« Il est mort!... et le deuil a fini sa carrière;
La terre de l'exil pèse sur sa poussière;
Et là s'est terminé cet empire si beau!
Son nom n'a plus d'écho que dans sa grande histoire;
Et sur ce sol français, qu'il a couvert de gloire,
Il n'aura pas même un tombeau! »

Et la France attendait, attristée et muette;
Et toujours ses regards, dans sa douleur secrète,
Se tournaient vers ce roc objet de ses regrets;
Et les flots mugissants de ces lointains parages
Revenaient se briser sur nos tristes rivages,
Et semblaient murmurer : « Jamais!... »

Mais quels chants se sont fait entendre?
Quels cris ont soudain retenti?
Une voix vient de nous surprendre,
Et mille voix ont applaudi :
« Il reviendra!... » Cri d'espérance,
Auquel soudain toute la France
A répondu par des transports!
Des bords de la terre étrangère
Bientôt son illustre poussière
Viendra reposer sur nos bords!...

Partez, noble enfant de la France!
Volez vers ces climats lointains!

Hâtez ce jour de délivrance
Qui fut marqué par les destins!
Qu'un vent propice enfle vos voiles;
Touchez, guidé par les étoiles,
Ces bords par l'exil consacrés!
Que des rives de Sainte-Hélène
Un heureux souffle nous ramène
Ces restes long-temps désirés!

Oh! quels secrets discours, quel langage sublime
Te tiendra sa grande ombre alors que sur l'abyme,
La nuit, au sein des mers, voguera ton vaisseau!
Ton cœur s'inspirera de sa grande mémoire;
Et quels nobles pensers d'héroïsme et de gloire
S'élèveront de ce tombeau!

Ah! ne l'attaquez pas!... car le chef qui le guide,
Foudroyant vos sabords, passerait intrépide;

Son vaisseau contre vous deviendrait un volcan;
Et si contre le nombre il ne peut le défendre,
Il ira l'engloutir, plutôt que de se rendre,
Au fond de l'immense Océan...

. . . .
. . . .

Mais des cris partent de la plage;
Mille échos les ont répétés;
Le navire aborde au rivage
Sillonnant les flots azurés;
Partout un grand peuple se presse;
Partout le cri de l'allégresse
Vient se mêler aux chants de deuil;
Et, dans sa marche triomphale,
Partout la pompe impériale
Accompagne encor son cercueil!

Il arrive!... c'est lui! le fils de la Victoire!
Il vient, comme aux grands jours, entouré de sa gloire.

Rois, calmez vos terreurs : son bras n'est plus armé ;
De ce rocher lointain qui sur l'Océan plombe
Il vient reconquérir le repos de la tombe
Parmi son peuple bien-aimé.

Calmez-vous : c'est ici son triomphe suprême...
Sur ce front, où brilla l'éclat du diadême,
L'ennemi trop long-temps avait marqué ses pas.
Hélas ! il est bien mort, et mort sans espérance,
En retrouvant encor ce sol chéri de France
Puisqu'il ne se réveille pas !

Entendez-vous le bronze des batailles
Par son bruit sourd éveillant les échos ?
C'est le canon pleurant ses funérailles ;
A nos regrets il mêle ses sanglots.
Ainsi jadis, lorsque sa main puissante
Avait brisé, sur la plaine fumante,
Tant d'ennemis que son bras foudroyait ;
Quand le héros d'éclatante mémoire

Rentrait encore, après une victoire,
Sa grande voix au peuple l'annonçait.

Et le peuple accourait, couvrant au loin la plaine ;
Pour contempler encor sa grandeur souveraine,
Vous eussiez vu la foule à grands flots se presser ;
Tous portaient dans leur sein l'élan patriotique,
Et tous, le cœur rempli d'une pensée unique,
Regardaient le convoi passer.

Oh! que ce jour fut beau!... Ce fut un jour de gloire
Dont Paris bien long-temps gardera la mémoire!
L'Aigle semblait planer en son vol radieux!
En voyant s'avancer cette pompe magique,
On eût cru voir encor la théorie antique
Élevant un mortel au rang des demi-dieux!

C'étaient les colonnes brillantes;
C'étaient les coursiers bondissants;

C'étaient les armes éclatantes,
Et les drapeaux flottant aux vents.
Leur nombre, qui passe et se presse,
Défilait, défilait sans cesse,
Par escadrons, par bataillons;
Et, dans cette marche célèbre,
Partout la musique funèbre
Se mêlait aux cris des clairons.

On dit qu'un pur rayon, près de l'arc de l'empire,
Des épaisses vapeurs vint dissiper les flots,
Et que le ciel sembla sourire
A ce triomphe du héros!...

Et la foule admirait ce cortège innombrable
D'hommes, de coursiers et de chars;
Ces phalanges, ces étendards,
Dont l'ordre s'avançait, imposant, redoutable,
Et de Paris charmé regagnait les remparts;
Elle admirait surtout ces débris héroïques

De nos immortels bataillons,
Ces restes de nos légions,
Dont les exploits, pareils à ceux des temps antiques,
Devant la France avaient courbé les nations...

Vingt ans ils l'ont suivi sur les champs de batailles;
Sous ses ordres cent fois ils ont bravé la mort :
Maintenant ils viennent encor,
Près de tomber aussi, suivre ses funérailles,
Et, le cœur plein d'un juste orgueil,
Ajouter une larme à l'éclat de son deuil...

Oh! quels beaux souvenirs formaient son auréole!
La foule redisait tant d'exploits glorieux :
Ils paraissaient tous à leurs yeux,
Éclatants, radieux... Et l'un disait : — Arcole!
L'autre : — Austerlitz! Wagram! Iéna! Champs d'honneur
Où, sous les coups de sa puissance,
Vingt fois il foudroya l'ennemi de la France...
Et tous, tous disaient : — L'Empereur!!!

L'empereur!... — Nom sublime et de gloire immortelle,
Dont la splendeur ira, plus brillante et plus belle,
D'âge en âge dans l'avenir!
Nom pareil aux grands noms qu'aux fastes de mémoire
Un siècle inscrit à peine, et qui, dans notre histoire,
Vivra d'éternel souvenir!

Nom qui dit à lui seul tout l'éclat de la France,
Sa force, sa grandeur et sa magnificence,
Vingt monarques humiliés,
Lorsque, reine du monde, elle couvrait la terre
Du bruit de ses exploits, et qu'à son cri de guerre
L'Europe tremblait à ses pieds!...

De ma grande patrie, ô phase glorieuse!
Tu renaissais alors brillante et lumineuse,
Resplendissant encor d'un lustre tout nouveau!
Son Génie éclatant, qu'un prestige colore,
Sublime apparaissait, comme un beau météore
Planant par-dessus son tombeau!

Partout de vifs transports accueillaient son passage...
On célébrait surtout ce héros au jeune âge
Dont le nom à son nom s'associe à jamais;
Un seul cri, s'élevant dans cette foule immense,
Au loin retentissait : « Gloire à ce Fils de France !
Honneur à ce cœur tout français !... »

Et le char s'avançait, triomphal, magnifique,
Ce char qui renfermait la poussière héroïque
Du plus grand des mortels par notre âge enfanté.
En vain la pourpre, l'or, à l'envi le décore :
Un puissant souvenir l'entoure mieux encore
De splendeur et de majesté !

Tout près on remarquait, digne et touchante image,
Ces compagnons d'exil dont le noble courage
Du captif expirant soulageait la douleur :
Ils rehaussaient l'éclat des pompes solennelles,
Eux qui dans tous les temps se montrèrent fidèles
A la gloire comme au malheur.

Mais quel nouveau concours autour de lui rayonne?
Quelles ombres soudain se lèvent à la fois?...
Ce sont des héros et des rois
Dont le cortège illustre en ce lieu l'environne.
Voyez !... Charles-Martel, Charlemagne, Clovis,
Et le bon Henri quatre, et le grand roi Louis,
De leurs froids monuments secouant la poussière,
A la pâle lueur des magiques flambeaux,
Viennent l'associer à leur gloire dernière,
Et l'introduire ensemble aux honneurs des tombeaux !

O vous que du passé la splendeur illumine,
Orgueil du nom français ! vous tous, héros et rois,
Oui, vous fûtes bien grands! mais son grand nom domine
Et votre nom et vos exploits !

On dit que, près d'entrer sous les voûtes antiques,
Le char qui renfermait ces augustes reliques
Resplendit tout-à-coup d'une vive clarté,
Et que, près de monter au nouveau Capitole.

Sa gloire lui formait une grande auréole,
Aurore d'immortalité !

Ah ! laissons en ce jour les discords politiques...
Que tous les cœurs français, comme aux fêtes antiques,
S'unissent pour louer un triomphe si beau !
Si quelque souvenir obscurcit sa mémoire,
La mort efface tout... Ne voyons que la gloire
Qui brille sur ce grand tombeau.

Sur le dôme élevé, que l'aigle au vol rapide
Plane sur ce cercueil, nouvelle pyramide ;
Que tout inspire à l'âme un grand recueillement.
Là, placez les drapeaux de vingt rois, ses esclaves ;
Que tout soit gloire et deuil ; que quelquefois des braves
Errent autour du monument.

O vous tous qui venez dans cette auguste enceinte,
Approchez : du héros, là dort la cendre éteinte...
De tant de grands exploits voilà le grand écueil !
Qu'un saint frémissement vous dise sa présence ;

Puis, inclinant vos fronts, écoutez en silence
La voix qui sort de ce cercueil...

Il redit, ce cercueil, à la France oublieuse,
De son plus beau passé l'histoire glorieuse ;
Les saintes lois dressant leurs antiques autels ;
L'ordre dans le cahos, l'équité renaissante,
Et la religion, proscrite et gémissante,
Reprenant ses droits immortels.

Il redit les combats et vingt ans de victoire ;
Notre noble patrie, aux beaux jours de sa gloire,
S'élevant grande et forte entre les nations,
Mère des lois, des arts, en lumières féconde,
Comme un phare éclatant dominant sur le monde,
Qu'elle couvrait de ses rayons !

Puis il redit l'exil, la peine, la souffrance,
Et ce regard d'adieu qu'il tournait vers la France

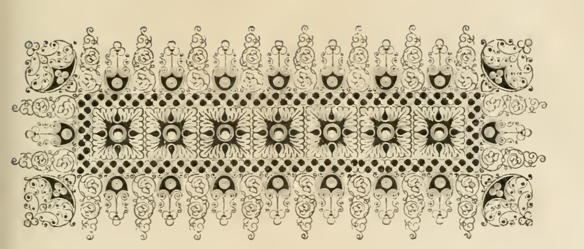
Alors que sa grande âme en secret s'exhalait,
Quand cet astre éclipsé, terminant sa carrière,
Expiait dans le deuil et la douleur amère
Ce grand passé qu'il nous léguait.

Gloire et paix à ta cendre, ô majesté suprême!
Comme ces morts fameux qu'a ceints le diadême,
Viens reprendre ce rang qui t'était consacré;
Captive trop long-temps sur la terre lointaine,
Que ta cendre ait enfin, aux rives de la Seine,
Ce repos qu'elle a désiré.

Ton ombre veillera sur la ville éternelle,
Et la protègera, puissante sentinelle,
Contre tous les revers que garde l'avenir;
Nos guerriers s'en viendront, en quittant ces murailles,
S'inspirer, ô héros! la veille des batailles,
A ton immortel souvenir!

Et vous peuples vaincus par nos armes puissantes,
Gardez-vous d'oublier nos marches triomphantes,
Et de vouloir flétrir notre éclatant renom;
Car les Français alors, dans le fort de l'orage,
Retrouveraient encor tout leur ancien courage
Au tombeau de Napoléon !!!





ODE

SUR

la mort de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc d'Orléans.

Ostendent terris hunc tantum fata...
(Virgile, *Enéide*, liv. VI.)

COUVRE-TOI de crèpes funèbres,
Muse qui chantes nos douleurs;
Évoque du sein des ténèbres
L'hymne des sanglots et des pleurs;

Que ta voix, et triste et plaintive,
Redise à la France attentive
Ses chants de regrets et de deuil :
Un astre tombe à son aurore;
Une sombre nuit vient d'éclore;
Il faut pleurer sur un cercueil!

« Il est mort le Prince de France!... »
Ce cri lugubre a retenti;
Le peuple l'écoute en silence,
Et tous les cœurs en ont frémi.
On a vu dans ce jour funeste
En nous tout ce qu'encore il reste
Pour nos rois d'amour grand et fort.
Ce cri, nul ne veut le comprendre;
On demande, et l'on craint d'entendre,
Le triste récit de sa mort.

Près de partir, il veut encore
Aux siens adresser ses adieux;
Car, demain, la prochaine aurore
Doit le revoir loin de ces lieux.

Aussi prompt qu'un souffle d'Eole,
Déjà vers Neuilly son char vole;
Mais de son quadrige indompté
L'ardeur va, court, se précipite :
Et le Prince, comme Hippolyte,
Tombe de son char emporté.

Un homme du peuple s'empresse,
Relève le Prince gisant;
Et, sous un humble toit, on dresse
Une couche pour le mourant.
Viens, accours, ô noble Monarque!
Accours! car la fatale parque
Va te laisser inconsolé;
Et toi, sa tendre et digne mère,
De tes épreuves la dernière
Va laisser ton cœur désolé.

O vous dont l'art grand et sublime
Dans nos douleurs sait nous guérir,
Volez auprès de la victime,
Hâtez-vous de la secourir!

De ses maux calmez la souffrance ;
Rendez à leur cœur l'espérance ;
Que bientôt le Prince vivant...
Mais, hélas ! déjà le saint-chrême ,
Des mourants baptême suprême .
A touché son front pâlissant.

Qui peindrait le deuil , les alarmes
De toute une famille en pleurs?
Ses frères, ses sœurs, tous en larmes ,
Ensemble exhalant leurs douleurs ?
Et cette mère infortunée
Offrant toute sa destinée
Pour racheter ce jour d'effroi ?
Et son auguste et royal père ,
Qui , tenant sa tête si chère ,
Disait : « Encor si c'était moi !... »

C'en est fait ! il est mort !... Son âme généreuse
A repris son essor vers l'aube radieuse
Qui se lève pour lui dans l'immortalité ;
Sur sa couche nouvelle on dirait qu'il repose ;

Son front est toujours pur, et sa paupière close
Se rouvre dans l'éternité!

Hélas! ni son grand cœur, ni l'éclat de son âge,
Ni son âme si noble, et ce brillant courage
Qu'il déployait, naguère, en guidant nos soldats,
Ni cette main si prompte à calmer la misère,
Ni ces rares vertus qui promettaient un père,
N'ont pu le sauver du trépas!

Et bientôt, sur le seuil de la pauvre chaumière,
Un Monarque apparut, dont la douleur amère
A peine comprimait des sanglots superflus;
Il dit : « Il est venu pour nous le jour d'alarmes;
Comprenez nos regrets, peuple, en voyant nos larmes:
Car le Prince Royal n'est plus!... »

Et puis on vit sortir la modeste civière,
Comme celle qui porte un mort au cimetière,
Et des soldats pleurant de trop cruels destins;
Et l'on vit dans ce jour d'angoisse générale,
Spectacle déchirant! la Famille Royale
Qui pleurait le long des chemins!

Quel amour désolant dut inonder leur âme
Lorsque, près de ce corps que la tombe réclame,
La longue nuit passa dans de sombres douleurs.
Mort, ils croyaient le voir de partout reparaître;
Le tombeau ne pouvait se faire reconnaître :
Il était vivant dans leurs cœurs!

Et le peuple pleurait; car le peuple de France
Des généreux instincts garde la conscience;
Partout on ne voyait que des cœurs interdits;
On eût dit, dans ce jour de douleur populaire,
Que dans le Prince mort chacun perdait un frère,
Chaque mère perdait un fils.

O mon Dieu, vos coups sont terribles!
Vous êtes le Dieu fort et grand!
Et vos lois, toujours invincibles,
Nous l'apprennent à chaque instant!...
Lorsque vous voulez, en une heure,
De la veuve, hélas! qui le pleure

Vous enlevez l'unique enfant ;
Et le Prince, plein d'espérance,
Vous le ravissez à la France :
Seigneur, vous êtes tout puissant !

Vos décrets sont impénétrables :
Mais votre amour est infini ;
Vos lois sont toujours adorables :
Qu'en tout votre nom soit béni !
Au signe de votre puissance
L'ange des morts part et s'élance ;
Sur le monde il fond comme un trait ;
Rapide, il ravit sur ses ailes,
Au sein des clartés éternelles,
Celui que la terre admirait !

Sous la pourpre et le diadême,
Nous l'aurions entouré d'amour ;
Au sein de la grandeur suprême,
Tout un peuple eût été sa cour ;

Au jour des périls de la France,
Aux frontières, pour sa défense,
Il eût guidé nos rangs vainqueurs;
Partout eût brillé son courage :
Vivant, il eût eu notre hommage;
Mourant, il emporte nos pleurs.

Du moins, que dans notre mémoire
Il vive, ce cœur si français!
Que chacun redise, à sa gloire,
Les jours marqués par ses bienfaits.
Autour du marbre séculaire
Où dort son urne funéraire
Confondons de communs regrets;
Que de notre amour le symbole
Lui forme une illustre auréole
Qui dans les temps vive à jamais!

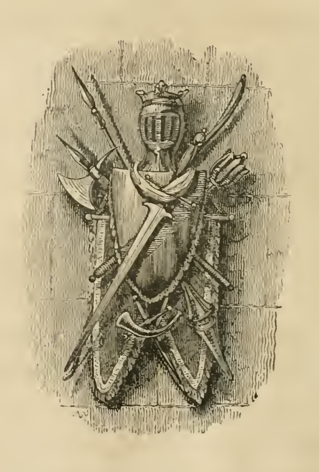
Noble enfant que la Providence
Nous a donné dans sa bonté,

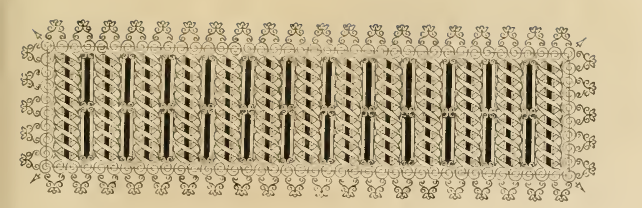
Sois encor l'espoir de la France.
Rends-nous un prince regretté ;
De notre bonheur sois le gage ;
Conserve l'auguste héritage,
L'héritage de ses vertus;
Et lorsque, assis sur un grand trône,
Ton front aura ceint la couronne,
Fais vivre ce nouveau Titus.

Et toi, sa compagne chérie,
Qui, souriant au noble sort,
Naguère embellissais sa vie
Et maintenant pleures sa mort,
Rappelle-toi que l'espérance,
Au sein même de la souffrance,
Du malheur calme le courroux :
Quand luira l'éternelle aurore,
Oui, tu voudras revoir encore
Le même ciel que ton époux !

Je chantais, je pleurais, et ma harpe fidèle
Célébrait dans la nuit une étoile nouvelle

Qui se levait brillante au firmament plus beau.
Des volontés du ciel c'est l'inégal partage,
Il choisit qui lui plaît : j'avais presque son âge.
Et je pleure sur son tombeau !





L'OMBRE DE NAPOLÉON

SUR

LE CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO.

VISION FANTASTIQUE.

A M. BRUN DE VILLERET,

Lieutenant-Général et Pair de France.

DÉJA l'astre du jour, terminant sa carrière,
S'inclinait sous les monts, tout brillant de lumière,
Et ses derniers rayons, pâlissant par degrés,
Retiraient lentement leurs mourantes clartés.

A cette heure de calme où l'âme recueillie
Aime à jouir en paix de sa mélancolie,
A rêver, aux clartés du jour pur qui s'éteint,
A voir ces feux mourants dont l'occident se peint,
Je visitais, rêveur, cette plaine célèbre
Où pèse un souvenir et sanglant et funèbre...
Ces champs de Waterloo, d'où la Victoire en pleurs
S'exila, nous léguant d'éternelles douleurs.

Et le jour s'effaçait, et la nuit lente et sombre
Par degrés redoublait le voile de son ombre ;
Et moi, le cœur rempli de pensers douloureux,
J'allais interrogeant ces mânes belliqueux ;
J'errais de tombe en tombe, et mon âme oppressée
Au jour du grand désastre égarait sa pensée ;
J'évoquais en secret un puissant souvenir,
Et ce mouvant tableau semblait encor s'offrir :
« C'est ici, » me disais-je, « oui, c'est en ce lieu même
Que notre grande armée, à son heure suprême,
Quand tout fut consommé pour son grand avenir,

Sous les feux ennemis s'avança... pour mourir..
Ici de nos héros la phalange immortelle,
Quand sonna du destin une heure solennelle,
Quand l'ennemi sanglant lui montra le trépas,
Mourut en combattant, et ne se rendit pas.
Et dans ce jour suprême, expirant dans sa gloire.
D'un grand moment de plus honora son histoire!

« Paix aux morts! paix à vous, ô mânes glorieux.
Mânes de ces guerriers dont le sang généreux
Ici rougit le sol de la plaine fumante!...
Quand sous les coups du sort la patrie expirante
Vit pâlir au couchant son astre radieux;
Quand son aigle immortel s'abîmait dans les cieux.
Alors, vous dévouant, héroïque hécatombe,
Vous invoquâtes tous la gloire de la tombe:
Et la tombe sur vous se ferma pour toujours!... »

Ainsi, de mes pensers en poursuivant le cours,
J'avais atteint le front de la large colline

D'où l'œil domine au loin la plaine qui s'incline.
Je m'assis, attendant les visions de la nuit...

Dans l'éther spacieux l'ombre régnait; nul bruit
Ne s'entendait au loin sur cette plaine immense;
Partout régnait la nuit et partout le silence;
Un calme solennel planait sur ces tombeaux;
Du firmament voilé les nocturnes flambeaux
Laissaient tomber dans l'ombre une clarté mourante;
Et parfois s'élevant, la brise frémissante,
Autour des monuments où l'on entend gémir,
Semblait en expirant exhaler un soupir...

Ces lieux, ces souvenirs, cette nuit solitaire;
Ce vaste champ de mort qu'ensanglanta la guerre;
L'éclat des temps passés, l'oubli du temps présent;
Cette heure de silence et ce calme imposant;
Ce sol qui vit flétrir nos aigles dispersées...

Tout disposait mon âme à de graves pensées;
Et bientôt, inclinant ma tête sur ma main,
Je rêvais, méditant sur les coups du destin.

C'était à pareil jour... La bataille sanglante
S'agitait en ces lieux, terrible, mugissante;
Le clairon des combats partout retentissait;
Sous les canons tonnants la terre au loin tremblait:
Des guerriers en fureur les cohortes puissantes
Se heurtaient, combattaient, et tombaient expirantes;
Et les cris des vainqueurs et les cris des vaincus
S'élevaient dans les airs, mêlés et confondus.
Et maintenant tout dort... L'agneau, près de sa mère,
Broute en paix le gazon qui croît sur leur poussière;
Le pâtre, sur le soir, ramenant ses troupeaux,
Redit son chant d'amour autour de ces tombeaux;
Et le vent qui gémit dans la funèbre enceinte
Seul, ici, quelquefois fait entendre une plainte.

. . . .

. . . .

« Vous êtes donc tombés, indomptables guerriers !
Vous avez vu flétrir vos immortels lauriers !
Mais dans ce lieu qui vit vos armes impuissantes
N'aperçoit-on jamais vos ombres gémissantes ?
Dans le calme des nuits ne les entend-on pas
Redemander encor les chances des combats ?
Si l'heure de minuit est l'heure des fantômes,
Si l'on vit quelquefois les mânes des grands hommes
Apparaître en des lieux marqués par le malheur,
En longs gémissements exhaler leur douleur,
Dans ce lieu trop célèbre, où pâlit votre gloire,
Ne venez-vous jamais accuser la Victoire ?... »

Et mon esprit, ému, par degrés s'exaltait ;
Dans un secret transport mon âme s'enflammait ;
L'imagination, puissance fantastique,
Évoquant des tombeaux une cendre héroïque,
De mes sens imparfaits arrachait le bandeau,
Et semblait m'introduire en un monde nouveau ;
Déjà s'accomplissait cet étonnant prestige

Qui devait à ma vue offrir un grand prodige...

L'horloge du village avait sonné minuit,
Et ce bruit triste et lent, dans l'ombre de la nuit,
Se prolongeait au loin sur cette vaste plaine;
Tous les vents apaisés retenaient leur haleine;
Seulement du hibou les funèbres accords
D'heure en heure troublaient le silence des morts.
J'étais ému... pressé d'une attente incertaine...
Pressé d'une terreur vague mais souveraine...
Et tout-à-coup je sens redoubler ce tourment;
Tout mon corps est saisi d'un secret tremblement...
Un bruit... un bruit s'entend dans le profond silence!...
Et, devers l'occident, je vois une ombre immense
Qui s'avance à grands pas jusque sur un coteau
Qui s'élève au milieu des champs de Waterloo,
Et là, quelques instants, laisse égarer sa vue
Sur tous les points lointains de la vaste étendue...
O Dieu! quel fut alors mon trouble et mon effroi
Quand son ombre soudain se dressa devant moi!

Je le vis : c'était Lui !... Son port et son visage
Présentaient du grand homme une frappante image !
Mais, pareil à l'écueil qui domine les flots,
Sa taille est maintenant la taille d'un héros ;
Du fond de son tombeau sa grande ombre exhumée
Semblait avoir grandi comme sa renommée ;
Et, dans l'épaisse nuit, sous un ciel ténébreux,
Je croyais voir autour de son front radieux
Un rayon de lumière, auréole immortelle,
Reflet brillant et pur de sa gloire éternelle !
Il était là, debout... ses avides regards,
Avec un long soupir, erraient de toutes parts...
J'observais en silence, et mon âme, inquiète,
Haletante, hésitait dans sa terreur muette...
Lui, toujours s'agitant, cherchait avec souci,
Et sa voix tout-à-coup murmura : « C'est ici !...
Malheur! malheur! malheur!... Oui, c'est là cette plaine
Qui vit s'évanouir ma grandeur souveraine !
C'est là qu'après vingt ans de gloire et de combats
L'abyme du revers s'entr'ouvrit sous mes pas!
Là s'éteignit dans l'ombre un jour sans espérance ;
Là je vis s'abîmer ma gloire et ma puissance;

Là tombaient foudroyés mes nombreux bataillons...
Rends-moi, terre, rends-moi mes braves légions!...
Ah ! l'armée, en ce jour de funeste mémoire,
Ne trahit pas son chef, que trahit la Victoire !
Hélas ! il m'en souvient : mes braves, indomptés,
Par les feux ennemis cernés de tous côtés,
Combattaient en lions, mouraient pour ma défense,
Et de leurs corps sanglants couvraient encor la France.
Long-temps de leur valeur l'effort impétueux
Balança la victoire, et le sort, et les dieux !!!
Mais tout devait périr dans cet affreux orage...
Compagnons malheureux de mon triste naufrage,
Sous ce sol trop fameux vous dormez pour toujours!... »
— Et le sanglant écho répéta : « Pour toujours!... » —
« Mais vos noms illustrés ne sont qu'à leur aurore;
Dans un long avenir ils revivront encore;
On saura par quel prix vous avez acheté
Cet éclatant renom de l'immortalité.
Transmise aux nations, votre gloire immortelle
Dans les âges futurs vivra toujours nouvelle.
Pour garder leurs exploits, trois peuples en ces lieux
Ont construit à grands frais des tombeaux fastueux;

Et tous ces blocs massifs et ces grands mausolées.
Ces cippes orgueilleux, ces superbes trophées,
Un jour s'écrouleront sous la faulx du Trépas;
Un jour ils périront... vos noms ne mourront pas! »

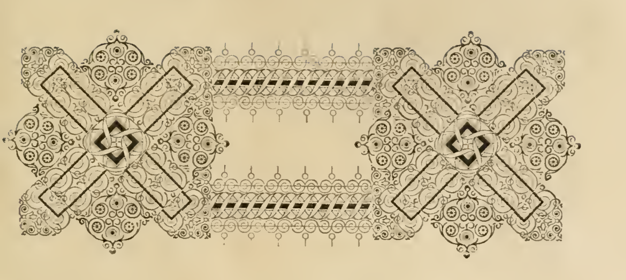
Il se tut quelque temps; et sa tête oppressée
Semblait suivre le cours d'une triste pensée.
Il tournait vers la France un regard douloureux;
Son large front courbé s'inclinait soucieux,
Comme si, même après le jour où l'on succombe,
Les regrets d'ici-bas survivaient à la tombe;
Un amer souvenir semblait charger son cœur,
Et sa voix lamentable exprimait la douleur :
« Toi que j'ai tant aimée, ô noble et belle France!
O patrie! ô séjour de gloire et de vaillance!
Te voit-on grande et forte, et sans divisions?
Te nomme-t-on encor reine des nations?
De ton grand Empereur gardes-tu la mémoire?
Es-tu digne toujours de ton ancienne gloire?
Ah! puisses-tu long-temps jouir des plus beaux jours!

e rentre chez les morts... Adieu!... c'est pour toujours... »

Et du coq matinal au loin la voix sonore
Éclatait dans les airs pour annoncer l'aurore ;
Déjà s'éclaircissaient les voiles de la nuit :
Soudain vers l'occident l'ombre s'évanouit...

Et l'aube blanchissante éclairait nos rivages ;
L'aurore apparaissait sur son char radieux ;
Et le soleil, perçant un rideau de nuages,
Reprenait son cours dans les cieux.





TANGER, MOGADOR ET L'ISLY.

A S. A. R. LE PRINCE DE JOINVILLE.

« Feu ! sabords !.. » — A grand bruit les flammes mugissantes
Des deux flancs du navire échappent en éclats ;
Et du bronze embrasé les entrailles fumantes
Répondent, en grondant, à ce cri des combats.
Pareils à ces volcans dont les laves brûlantes

De sinistres lueurs vont sillonner les airs,
Les vaisseaux, répandant leurs foudres dévorantes,
De leur sein en courroux font jaillir les éclairs.

De mille feux tonnants la rade alors s'embrase;
Les forts ont déployé l'attirail meurtrier;
Et, sous le feu qui les écrase,
Les remparts font pleuvoir la mitraille et l'acier.

Eh bien! acharnez-vous, dans vos fureurs suprêmes;
Braquez sur leurs affuts vos canons monstrueux :
Pour des soldats français, le plus beau des baptêmes
C'est, sur un champ d'honneur, un baptême de feux!

En vain la mer, dans sa furie,
Sur ces sauvages bords déferle en mugissant;
En vain la lame monte et crie
Autour de nos vaisseaux, qu'elle bat en grondant;
L'orage est sous leurs pieds, la foudre sur leur tête :
Entre cette double tempête,
La plus forte, en éclats, s'échappe de leur flanc.

Voyez ces bombes embrasées
Qui s'abîment sur les remparts !
Du sein des maisons écrasées
Quel feu soudain s'offre aux regards !
Les flammes brillent, montent, roulent ;
Les murs chancellent et s'écroulent
Sur leurs imprudents défenseurs ;
Et le canon, qui tonne et gronde,
Des forts bat la masse profonde,
Qui tombe sous ses coups vainqueurs.

Voyez cette fumée ardente
Qui tourbillonne dans les airs !
Des flammes la rougeur sanglante
Grandit, s'agite en longs éclairs ;
Dans ces lueurs rouges et sombres
Entendez les brûlants décombres
Parfois suspendant leur effort.
A ce bruit, qui cesse et commence,
Succède enfin un long silence...
C'est le silence de la mort...

Tout cède… Mais encor, dans un étroit espace,
L'élite des guerriers ranime les combats;
Dans leurs forts retranchés ils opposent l'audace
Aux feux lancés par nos soldats.

Un groupe s'élance au rivage;
Leur jeune chef est avec eux;
Ils avancent, et le courage
Leur ouvre un chemin glorieux.
En vain, dans ce jour de bataille,
Le feu, le fer et la mitraille
Dans leurs rangs sèment le trépas.
Le Prince, en personne, les guide;
Suivez-le : sa marche est rapide
Quand le héros marche aux combats.

Et puis rien ne restait, que des lieux sans défense,
Que des vapeurs nageant dans les airs embrasés;
Et l'on ne voyait plus que le drapeau de France
Flottant sur des murs écrasés!

Mais quels bruits prolongés parfois se font entendre...
Le sol semble mugir sous des coups répétés;
Le son du bronze en feu va partout se répandre,
Et retentit au loin dans les airs ébranlés...
Muse des grands hauts-faits, ô fille de Mémoire!
Ranime tes accents, ranime tes transports;
Fais éclater tes chants de gloire
Pour chanter les vainqueurs et pleurer sur les morts.
Si le Dieu des combats peut t'inspirer encore,
Elève sur ces champs ton vol audacieux;
Mets tes cordes d'airain à ta lyre sonore,
Et redis aux mortels tant d'exploits glorieux!...

O ciel! quel spectacle terrible
Dans ces lieux s'offre à mes regards!
Un bataillon marche invincible
Enveloppé de toutes parts;
Des Arabes la foule errante
S'agite forte et frémissante,
Et presse leurs flancs peu nombreux;
Les fers étincellent et brillent,

Les feux éclatent et scintillent
Autour des coursiers écumeux.

Le combat redouble et s'anime...
Au sein des bataillons carrés
J'aperçois un chef magnanime
Qui dirige leurs rangs serrés ;
Des Musulmans la foule immense
En vain charge, fond et s'élance
Sous les yeux de leur souverain :
Les élans pressés, innombrables,
De tant de masses formidables
Se brisent sur un mur d'airain.

Des cavaliers la noble audace
S'indigne d'un trop long repos ;
Leur valeur demande sa place
Parmi des exploits aussi beaux.
Le signal leur ouvre un passage :
Impétueux comme l'orage,
Ils précipitent leurs efforts :
Sur leurs pas marche l'épouvante ;

Ils laissent la terre fumante
Gardant des débris et des morts.

Mais dans la charge, où les emporte
L'élan d'un combat généreux,
De Morris l'ardente cohorte
Excite ses coursiers fougueux.
Seule contre toute une armée,
Parmi les feux et la fumée
Elle s'élance avec vigueur;
Leur nombre l'assiège et l'oppresse :
Partout sa brillante hardiesse
Les repousse d'un fer vainqueur.

Dans le camp s'ouvre le carnage;
Jusuf, toujours audacieux,
Prodigue son bouillant courage
Et ses assauts victorieux;
Aux éclats de leur batterie,
Sous les coups de l'artillerie,
Il avance, ce fier lion!
Et ses cavaliers, qu'il entraîne,

Partout au loin couvrent la plaine
De sang et de destruction.

Des Maures les masses profondes
Raniment toute leur valeur ;
Et leurs phalanges vagabondes
Ici luttent avec fureur.
Des chasseurs l'invincible audace,
Rapide, s'élance et les chasse
Loin du camp formé par leurs mains ;
Tout cède, tout se précipite,
Et la terreur qui les excite
Hâte leurs suprêmes destins.

Tout a fui!..—Sur ces champs, où l'on voyait naguère
D'un empire puissant les apprêts meurtriers,
Les tentes, les canons, l'appareil militaire...
Il n'ose plus paraître un seul de ses guerriers !
Ainsi d'un peuple entier, sous un terrible orage,
S'écroulent en un jour les puissants boulevards ;
Nos vaisseaux ont passé sous ton brûlant rivage...

Peuple qui nous bravais, où sont donc tes remparts?..

Naguère tu disais, dans ta folle arrogance :
« Pour les combattre, armons nos soldats mutinés;
Assemblons-nous, et de la France
Loin du sol africain chassons les forts armés!... »

Eh bien! que reste-t-il de ces bruits de victoire?
Quels fruits as-tu tirés de tes sanglants combats?
Nos guerriers ont touché ton vaste territoire...
Peuple qui nous bravais, où sont donc tes soldats?...





ODE AU ROI.

Elle ne grondait plus, la tempête écumante;
Mais, sur les flots émus de la mer blanchissante,
Le navire, arraché de son ancre et du bord,
A la faible lueur des tremblantes étoiles
Errait au gré des vents, qui remplissaient ses voiles,
Sans gouvernail, et loin du port.

Et ses flancs gémissaient sous la lame qui gronde ;
Et, toujours balotté sur cette mer profonde,
Il errait, il errait... s'égarant, incertain,
Appelant du regard quelque lointain rivage,
Et déjà menacé d'un funeste naufrage...
Mais alors tu parus soudain.

Tu parus; et ton bras, secourant sa détresse,
Du sein de ce péril qui l'assiège et le presse
Tu tiras ce vaisseau de ta puissante main ;
A travers mille écueils tu dirigeas sa course ;
Et, de tous ses malheurs en tarissant la source,
Tu fis luire un nouveau destin.

La foudre avait frappé le vieux tronc séculaire,
Et, de sa main de fer, la fureur populaire
Du trône antique avait dispersé les éclats;
Rois, institutions de notre vieille France,
Tout disparut encor dans cet abyme immense
Qui dévore les potentats.

Mais un lys noble et fier, échappé de l'orage,
Avait du tronc antique évité le naufrage;
Sur sa tige immortelle il brillait radieux;
Un peuple l'invoquait comme un beau météore
Qui du bonheur sur lui ferait briller l'aurore :
Et ton cœur entendit ses vœux.

Des révolutions tu refermas l'abyme ;
Dans ses sombres complots tu fis pâlir le crime ;
D'un nouveau jour plus beau tu montras la clarté ;
Et, reprenant l'essor vers sa noble carrière,
La France reparut, et glorieuse et fière,
Au soleil de la liberté !

Oh ! de combien de maux tu sauvas la patrie !
Tels commençaient ces jours où l'ardente anarchie
D'un Roi trop débonnaire abusa la bonté;
Et les tristes récits de ces jours de carnage
Retentiront long-temps, répétés d'âge en âge,
Dans l'avenir épouvanté.

Mais toi, grand de génie et grand de caractère,
Tu nous retins penchés sur les bords du cratère;
Des partis frémissants tu contins la fureur;
L'hydre des factions, dans sa rage impuissante,
Trois fois osa montrer sa tête menaçante,
Trois fois recula de terreur.

Partout brillait l'airain; le tambour des batailles
Partout retentissait au sein de nos murailles;
L'étendard des combats flottait sur nos légions;
Des soldats-citoyens les colonnes brillantes
Se déployaient au loin, fières et menaçantes,
Aux sons belliqueux des clairons.

Un peuple de héros, trop ardent pour la gloire,
Crut voir briller encor ces grands jours de victoire
Où l'honneur s'achetait par d'immortels trépas;
Son œil impatient, tourné vers la frontière,
N'attendait qu'un signal pour franchir la barrière,
Et s'élancer dans les combats.

Mais toi, dans l'avenir portant plus loin ta vue,
Et de tous ces grands maux mesurant l'étendue,
Tu détournas, ô Roi! cet éclatant malheur;
Tu préparas la paix par les soins de la guerre;
Et tu voulus donner à la France prospère
Non des lauriers... mais le bonheur.

Oui, sans doute, il fut grand celui qui dans sa serre,
Comme une immense proie, enveloppa la terre,
Et qui long-temps sembla défier les revers,
Foula vingt nations sur les champs de batailles,
De cent fières cités renversa les murailles,
Et domina sur l'univers:

Mais celui qui parut après un grand naufrage,
Rallia les débris dispersés par l'orage,
Et consacra les droits d'une grande nation,
De la patrie en pleurs qui ferma les blessures,
Et qui fit succéder à l'oubli des injures
Les lois et la religion;

Celui qui d'un grand trône, en occupant le faîte,
Répara tous les maux qu'avait faits la tempête,
Vers un plus beau destin sut imprimer l'essor;
Celui qui sut calmer les discordes civiles,
Sut régner en grand Roi dans des temps difficiles :
Oui, celui-là fut grand encor.

Car la gloire n'est pas seulement à détruire,
A marcher sur des morts pour fonder un empire,
A fouler sur son char ses ennemis vaincus...
Le sage, dans un roi n'apercevant qu'un père
Qui fait fleurir en paix son royaume prospère,
A César préfère Titus.

D'un lustre tout nouveau tout Paris se décore;
La reine des cités renaît plus belle encore;
L'industrie aux cent bras prodigue ses trésors;
Et Mercure, explorant les régions lointaines,
Transporte tous les ans et répand dans nos plaines
De l'Orient les riches décors.

Du plus grand de nos rois la demeure déserte,
Du vernis du passé déjà toute couverte,
N'offrait plus qu'un vain nom à son long avenir ;
Son grand Génie en pleurs sous ses vastes portiques
Pleurait le temps passé comme des temps antiques ;
Sa gloire était... un souvenir !

Mais soudain, à ta voix prodiguant ses prestiges,
L'art a fait succéder, par de nouveaux prodiges,
La gloire du grand peuple à celle du Grand Roi !
Jamais l'antiquité ne vit choses pareilles :
Un muséum de gloire étale ses merveilles ;
Un vrai panthéon naît par toi.

O France ! ô ma patrie ! ô toi, reine du monde !
Terre aux grands souvenirs ! terre en héros féconde !
Oh non ! ton beau soleil ne s'est point éclipsé !
Vois luire sur ton front l'astre de la victoire ;
Et, pour trouver des jours de splendeur et de gloire,
Contemple ton brillant passé.

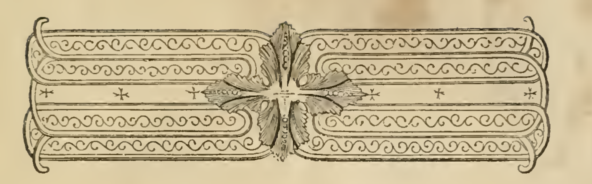
Il revit tout entier sur le marbre et la toile ;
Partout à nos regards son éclat se dévoile,
Se produisant cent fois sous mille aspects nouveaux ;
Là, tout dit des Français les phases éclatantes ;
Tout nous parle de gloire, en pages éloquentes,
Dans ce grand poème en tableaux !

O France ! si jamais tes puissantes rivales
Oubliaient un instant tes pompes triomphales
Et voulaient te ravir tes immortels lauriers,
Fais entendre ta voix du haut du Capitole,
Et dis-leur, en montrant ta brillante auréole :
« Vous fûtes toutes à mes pieds !... »

J'ai chanté... Sur ma lyre, et discrète et pieuse,
J'ai voulu rappeler à la France oublieuse
Ta gloire, ta grandeur et tes nobles bienfaits ;

Mais je n'ai fait, ô Roi! que devancer l'Histoire,
Qui, gravant tes vertus au temple de Mémoire,
Les fera revivre à jamais!...





NOTES.

L'ALGÉRIENNE, ou UNE SCÈNE AU DÉSERT.

Page 207, vers 7 et 8.

Voyez! voyez au loin ces masses innombrables
Qui s'avancent de toutes parts...

L'AUTEUR fait allusion dans ces vers à la bataille de Staouëli, la première que les Français eurent à soutenir contre les Arabes après leur débarquement sur les côtes d'Afrique.

Voici quelques détails sur cette bataille :

L'armée arabe occupait, depuis le 15 juin 1830, le camp de Staouëli; le 17 et le 18, elle avait montré en avant de nos positions

moins de monde que les jours précédents : cependant des renforts considérables lui étaient arrivés. Le 18 au soir, les contingents de Constantine, d'Oran et de Titeri, et une grande partie de la milice turque d'Alger, se trouvaient réunis. La force de ces différents corps s'élevait à quarante mille hommes environ. Leur confiance était d'autant plus grande, que depuis quatre jours l'armée française demeurait immobile dans ses positions. Cette inaction avait été interprétée comme inspirée par la crainte ; et l'aga d'Alger, qui marchait à la tête de la milice, crut qu'une attaque lui offrirait des chances de succès. Des batteries construites la veille, entre Staouëli et nos positions, avaient révélé ses projets au général Bourmont, commandant en chef de l'armée française, et tout était disposé pour le bien recevoir. Le 19, à la pointe du jour, l'armée ennemie s'avança sur une ligne beaucoup plus étendue que le front de nos positions ; mais ce fut contre les brigades Clouet et Achard que se dirigèrent ses plus grands efforts. Là se trouvait la milice turque. Son attaque se fit avec beaucoup de résolution ; des janissaires pénétrèrent jusques dans les retranchements qui couvraient le front de nos bataillons : ils y trouvèrent la mort. La 3.e brigade de la division Berthezène et les deux premières brigades de la division Loverdo furent attaquées par les contingents d'Oran et de Constantine. Après avoir laissé l'ennemi s'avancer jusqu'au fond du ravin qui couvrait la position, le général Loverdo le fit charger à la baïonnette : beaucoup de fantassins arabes restèrent sur la place.

Après avoir repoussé l'ennemi, la brigade Clouet reprit l'offensive. L'ardeur des troupes était telle, qu'il eût été difficile de les contenir. Les brigades Achard et Poret de Morvan s'avancèrent pour soutenir la brigade Clouet. Le moment décisif était venu : l'ordre fut donné d'attaquer les batteries et le camp de l'ennemi. Les deux premières brigades de la division du général Loverdo, conduites par les généraux Damrémont et d'Uzer, marchèrent en avant.

La 3.e brigade, qui avait été détachée sur la gauche, suivit, sous les ordres du général d'Arcine, le mouvement de la brigade Clouet. Trois régiments de la division d'Escars s'avancèrent pour former la réserve.

On peindrait difficilement l'enthousiasme que firent éclater nos troupes lorsque le signal d'attaquer le camp eut été donné. La marche se fit avec une rapidité extraordinaire. Malgré les difficultés du terrain, l'artillerie, toute de nouveau modèle, fut constamment en première ligne. Son extrême mobilité dut contribuer puissamment à épouvanter l'ennemi. Le feu des batteries qu'il avait construites en avant de son camp n'arrêtèrent pas un instant nos troupes. Les huit pièces de bronze qui les armaient furent enlevées par le 20.me régiment de ligne. Les Turcs et les Arabes avaient pris la fuite de toutes parts ; leur camp tomba en notre pouvoir. 400 tentes y étaient dressées; celles de l'aga d'Alger, des beys de Constantine et de Titeri étaient d'une grande magnificence. On y trouva cent chameaux et des provisions considérables.

L'armée française, maîtresse du champ de bataille et du camp de l'ennemi, resserra ses approches vers Alger, dont elle forma le siège.

MAZAGRAN.

Page 282, vers 8 et 9.

Les voyez-vous, cernés dans leur étroit espace,
Au péril qui les presse égaler leur audace....

M. le commandant Lelièvre a bien voulu nous adresser le récit des événements auxquels il prit une si grande part dans les journées du 2 au 6 février 1840; nous avons pensé que ces détails auraient

encore un nouvel intérêt retracés par le brave officier qui se couvrit de gloire dans ces mémorables journées.

1.er Février.

Vers les dix heures du matin, le blockaus Schunburg signala l'approche de l'ennemi; ce blockaus domine la plaine et est située à l'est. Une demi-heure après ce signal, quatre à cinq cents cavaliers réguliers s'approchèrent de nos murs, et vinrent reconnaître la position pour l'attaque du lendemain.

Aucun engagement n'eut lieu ce jour-là.

Lorsque ces cavaliers se furent retirés, je donnai l'ordre à M. Magnien, mon lieutenant, de se rendre à Mostaganem, avec un détachement de trente hommes, pour y chercher des munitions et des vivres. Mais à peine furent-ils arrivés, que M. Dubarail, commandant supérieur de cette place, pressa leur retour à Mazagran; il leur dit que plus de quinze mille hommes se dirigeaient de ce côté, et leur enjoignit de repartir sur-le-champ. Nous avions quarante mille cartouches, un baril de poudre, du biscuit et quelques provisions; mais, sentant toute notre infériorité numérique en présence des forces considérables qui allaient nous attaquer, j'étais impatient surtout de voir rentrer mon détachement.

2 Février.

A notre réveil, je vis de nouveau le blockaus signaler l'ennemi. Vers les dix heures du matin, le factionnaire placé sur la hauteur cria : « Aux armes! » Je sortis aussitôt, et vis approcher une armée d'au moins dix à douze mille hommes; deux pièces d'artillerie marchaient en ordre, et les Arabes s'avançaient étendards déployés.

Je n'avais que cent vingt trois-hommes à leur opposer. Je fis battre le rappel, et j'assignai à chacun son poste.

L'ennemi cerna notre position, et un corps qui se détacha des masses alla braquer leurs deux pièces d'artillerie du côté de l'ouest, à-peu-près à cinq cents mètres de notre réduit. En même temps un bataillon d'infanterie régulière se précipite au pas de course, s'empare de la ville, et vient s'embusquer à dix ou douze pas de nos murs. La majeure partie des cavaliers mettent pied à terre et se joignent au bataillon régulier, ainsi qu'une partie de l'infanterie. Cette phalange, ainsi renforcée, vient planter quatorze drapeaux sous nos murs. Une vive fusillade s'engage de part et d'autre; le bataillon sacré veut tenter l'assaut et s'élance sur la brèche : mais tout ce qui se présente est renversé sous le feu de mes soldats; à chaque instant les lignes ennemies s'épaississent et s'avancent contre les faibles murailles de notre petite citadelle : tout ce qui paraît est à l'instant foudroyé, et l'ennemi laisse la brèche couverte de ses morts.

Ma piece de quatre était chargée à mitraille : à la première détonation, les cinq hommes que j'avais choisis comme les plus aptes à la servir, sous les ordres de M. le lieutenant Magnien, furent blessés assez grièvement. Je jugeai alors, vu la distance fort rapprochée où se trouvait l'ennemi, de ne plus employer cette pièce, dont l'explosion faisait d'ailleurs tomber nos murs, construits en pierres sèches.

Nous avons brûlé ce jour là vingt-quatre mille cartouches. Notre perte a été de un tué et de douze blessés.

M. Magnien, qui semblait se multiplier, donnait ses soins aux blessés : ce qui ne l'empêchait pas de se trouver partout où son devoir l'appelait; M. Durand, sous-lieutenant, était chargé de la défense de la porte donnant sur la campagne; Villemot, sergent-major, de la défense du réduit; et Giroux, sergent, de la défense du marabout. Je me tenais pendant le combat dans la grande cour.

La nuit fut assez tranquille, et nous permit de réparer les breches que l'ennemi avait faites a nos murs.

3 Février.

Un peu avant le jour, je fis hisser notre drapeau, dont la perche avait été coupée la veille par un boulet. Un instant après, la fusillade commença avec une nouvelle fureur pendant que les deux pièces d'artillerie battaient nos murs.

Voyant que nos munitions commençaient à diminuer, je fis mettre mes hommes à plat ventre derrière nos murailles, et leur ordonnai de ne tirer qu'à bout portant. L'ennemi continuait toujours son feu de ses deux pièces, et ébranlait fortement nos murs. La fusillade, qui parfois semblait se ralentir, parfois aussi recommençait avec une nouvelle ardeur ; l'ennemi montrait toujours la même audace à s'avancer contre nous ; mais sa témérité ne faisait que multiplier ses pertes : chaque coup de fusil emportait un homme ; et mes soldats, malgré leur petit nombre et les attaques sans cesse renouvelées, par leur valeur suffisaient à tout.

J'eus ce jour-là trois blessés, dont un par un boulet.

Vers la nuit l'ennemi cessa son feu, et vint placer ses deux pièces à-peu-près à cent mètres de la porte donnant sur la campagne; cette manœuvre avait pour but d'enfoncer cette porte, qui du reste ne pouvait pas présenter une forte résistance : un seul coup de canon aurait suffi.

Dès que j'eus connaissance de ce mouvement, je fis établir, également pendant la nuit, une batterie formée de ma seule pièce de campagne, et pointée de manière à démonter les leurs.

Des pierres tumulaires jonchaient le sol : j'en fis murer la porte en dedans, afin de la rendre plus solide; ces travaux furent achevés vers les quatre heures du matin.

Lorsque je vis que le jour allait paraître, je plaçai quinze hommes au-dessus de la porte pour la défendre. Ces hommes étaient sous les ordres de M. Durand, sous-lieutenant; avant de l'enfermer

dans cette faible position, je lui serrai la main et lui dis : « Vous et vos hommes devez mourir en défendant ce poste. — Soyez tranquille, » me dit-il ; « vous serez content de nous. »

Dès que les lueurs du jour nous permirent de distinguer les objets, je fis tirer le premier coup de canon sur la batterie ennemie. Cette décharge y occasionna du désordre ; et lorsqu'ils virent nos bonnes dispositions, ils changèrent leur batterie, et allèrent la replacer où elle était auparavant.

Pendant la journée du 3, la perte de l'ennemi avait été considérable. Nous employâmes une partie de la nuit à relever les pans de murailles renversés par ses boulets.

4 Février.

Dès le point du jour, les Arabes ouvrirent leur feu de leur fusillade et de leur artillerie ; leurs charges étaient plus vives : nos faibles murs croulaient de toutes parts. Mes hommes étaient toujours couchés, attendant l'assaut, qui à chaque instant semblait devoir être plus imminent. Je n'eus pendant cette journée qu'un seul homme de blessé assez grièvement : le nommé Vouillon, soldat remarquable par son sang-froid et son intrépidité. Le feu de l'ennemi ne discontinua pas pendant tout le jour, et, vers les huit heures du soir, nous reçûmes encore une vingtaine de coups de canon. J'eus alors une pensée que je fis mettre à exécution. Il nous restait quelques fusées : j'en fis partir deux pour annoncer à la garnison de Mostaganem que nous étions toujours debout, et bien décidés à nous enterrer sous les décombres avec notre drapeau plutôt que de nous rendre. Ces fusées semblèrent produire un bon effet, car l'ennemi cessa aussitôt son feu et nous laissa tranquilles pendant toute la nuit.

Nous nous occupâmes alors de réparer nos faibles fortifications.

Mais avant de commencer ces travaux, je réunis les officiers et les

sous-officiers, et je leur dis : « Nous ne sommes ici qu'un petit nombre d'hommes à lutter contre toute une armée; il viendra sans doute un moment où nous serons réduits aux dernières extrémités; mais, s'il nous faut périr, sachons mourir en dignes enfants de la France. Nous avons un tonneau de poudre et douze mille cartouches que j'ai fait placer dessus : lorsque nous aurons épuisé tous les moyens de défense, et qu'il ne restera plus de nous que douze ou quinze, nous entrerons dans la poudrière avec notre drapeau, et nous nous ferons sauter aux yeux de l'ennemi. — Oui! oui! » s'écrièrent-ils tous; « nous nous défendrons jusqu'au dernier moment, et nous mourrons en braves. Vive la France! Vive le Roi!... »

5 Février.

Les premières clartés du jour furent encore le signal de l'attaque de l'ennemi. Vers les neuf heures, nous le vîmes s'avancer en masses épaisses et tenter un nouvel assaut; nous le reçûmes à coups de fusils et de baïonnettes; en vain les plus intrépides s'élancent et se succèdent sans cesse : ils ne trouvent que la mort dans ces lieux qu'ils veulent envahir. Cependant leur artillerie, qui tonnait toujours, foudroyait la mosquée, lieu plus sûr que j'avais choisi pour y mettre les blessés.

Ces détonations incessantes de l'artillerie, qui ébranlait nos murs, ces clameurs sauvages, ces hordes acharnées et presque innombrables qui s'élançaient sur nous avec une sorte de rage, notre petit nombre, qui à chaque instant semblait devoir être écrasé par tant d'ennemis qui venaient nous assaillir : tout cela avait quelque chose de terrible. Mais mes soldats les repoussaient partout avec une incroyable intrépidité, et leur activité suppléait au nombre. J'eus plusieurs hommes blessés par l'effet du boulet, et un tué par ce projectile.

6 Février.

Un peu avant le jour, je fis hisser ce noble drapeau tout criblé de balles : il avait trois boulets dans la flamme et deux dans la perche.

Dès que le jour parut, l'ennemi recommença ses attaques avec une nouvelle fureur : il me fut facile de comprendre que nous allions avoir à soutenir tous les efforts d'une attaque désespérée. En effet, les Arabes s'avançaient par masses, et leur multitude grossissait toujours ; on les voyait se précipiter sur nos baïonnettes avec une sorte de rage ; ils avaient fait des trouées partout, et ils parvinrent à pénétrer jusques dans la cour. Là s'établit un combat à outrance, une lutte vraiment effroyable ; mes soldats, dont la valeur semblait avoir redoublé, les recevaient à coups de baïonnettes et renversaient tout ce qui se présentait devant eux ; le nombre des ennemis grossissait toujours, et était toujours décimé par les efforts de mes braves. Je n'oublierai jamais ce moment suprême : ce fut le plus beau jour de ma vie militaire.

Enfin, après une heure d'un combat désespéré, l'ennemi découragé se retira abandonnant ses morts et quelques blessés ; en moins d'une heure il avait perdu plus de deux cents hommes.

J'ai eu deux hommes tués, quatre blessés par l'arme blanche, et une douzaine à coups de pierres.

L'ennemi opéra sa retraite vers midi ou une heure ; lorsqu'il eut tout-à-fait disparu, la garnison de Mostaganem vint au-devant du convoi des blessés, que précédait notre drapeau et qu'escortait un détachement de trente hommes, commandés par M. le sous-lieutenant Durand.

A l'arrivée du détachement à Mostaganem, notre drapeau fut salué par vingt-un coups de canon, et toute la garnison défila devant lui. Les soldats qui gardaient cette place accueillirent avec enthou-

siasme et avec des transports de joie leurs camarades, qu'ils avaient cru perdus pour toujours.

Écrit par le Commandant E.-H. LELIÈVRE.

Paris, 11 Juin 1844.

—∞—

WATERLOO.

Page 347, vers 5 et suivants.

Hélas! il m'en souvient : mes braves, indomptés,
Par les feux ennemis cernés de tous côtés,
Combattaient en lions, mouraient pour ma défense,
Et de leurs corps sanglants couvraient encor la France.
Long-temps de leur valeur l'effort impétueux...

Nous avons pensé que nos lecteurs verraient avec intérêt les détails suivants, que nous empruntons à différents auteurs.

Après avoir pris toutes ses dispositions, Napoléon alla se placer sur un mamelon situé à la droite de la route de Bruxelles, près de la ferme de la Belle-Alliance, d'où il pouvait découvrir les mouvements des deux armées. Il paraissait alors extrêmement agité. Le ciel était orageux, et il tombait par intervalle des averses qui n'étaient pas de longue durée. Ce temps se soutint toute la journée.

L'ordre de commencer le feu fut donné sur les dix heures. La division de Jérôme, qui faisait partie du deuxième corps, se porta la première en avant. Elle attaqua avec vivacité la ferme de Hougoumont, dont les bâtiments avaient été percés de meurtrières. Divers corps d'infanterie et de cavalerie furent en même temps dirigés

contre les masses postées derrière cette ferme, où elles envoyaient continuellement des renforts. L'action s'engagea bientôt sur la droite avec la même ardeur; et le centre s'avançant par degrés, pour suivre le mouvement des deux ailes, le feu devint général. Après une heure d'un combat très-vif, les Anglais parurent se replier, et l'armée française resserra ses approches. L'artillerie se porta en avant sur toute la ligne, et les colonnes la suivirent.

La ferme de Hougoumont opposant la plus forte résistance, Napoléon, pour ne pas perdre des moments précieux, résolut, au bout de deux heures, de porter sur un autre point des coups plus décisifs. Une nombreuse colonne de cavalerie passa de la gauche à la droite, et des forces considérables furent mises en mouvement pour attaquer la ferme de la Haie-Sainte en la tournant. Le maréchal Ney, chargé d'enlever cette position, l'aborda avec son intrépidité ordinaire, soutenu par quatre-vingts pièces d'artillerie; mais la cavalerie ennemie s'élança sur l'infanterie française, et parvint un instant à l'ébranler. Milhaud vole à son secours à la tête d'une brigade de cuirassiers, qui couvrent de morts le champ de bataille. L'empereur, qui a aperçu l'hésitation de notre infanterie à l'aile droite, arrive au galop, rétablit l'ordre, ordonne une nouvelle attaque; la canonnade continue avec fureur, et la Haie-Sainte est enlevée par les Français.

Pendant que ces événements se passaient à l'aile droite, qui était alors le théâtre principal de l'action, le combat continuait avec une égale fureur sur tous les autres points, et principalement vers la ferme de Hougoumont, où la lutte devenait toujours plus opiniâtre. Les Français, sans être rebutés par les pertes énormes qu'ils essuyaient, revenaient sans cesse à la charge sur un terrain inégal et coupé, où, à chaque pas, ils étaient arrêtés par de nouvelles masses, qui, cachées derrière les exhaussements du sol, n'étaient aperçues que lorsqu'on les abordait. On se disputait le terrain pied-à-

pied, et l'on ne cédait des deux côtés qu'après avoir épuisé tous les moyens de résistance. Les moindres mamelons étaient souvent pris et repris plusieurs fois. Les charges de cavalerie se renouvelaient sans cesse, et le champ de bataille se jonchait de morts. On montrait de part et d'autre un acharnement égal, et la défense était aussi opiniâtre que l'attaque était impétueuse.

Dans cet état de choses, Napoléon disposa tout pour faire marcher contre le Mont-Saint-Jean de fortes colonnes, la baïonnette en avant, tandis que la cavalerie des ailes chargerait les points qui paraissaient peu soutenus; mais ce mouvement ne pouvait s'exécuter tant que les deux points fortifiés qui couvraient les lignes de l'armée anglaise continueraient à tenir. En conséquence, on redoubla d'efforts pour s'en emparer; et les ennemis, après avoir épuisé toutes les ressources d'une défense dirigée avec habileté et soutenue avec courage, furent forcés de se replier.

Cependant la ferme de Hougoumont résistait toujours. Plusieurs fois les Français pénétrèrent dans les vastes cours qui l'environnaient; mais ils ne purent s'y établir. Dans l'impossibilité d'en débusquer autrement l'ennemi, le général Reille reçut l'ordre d'y mettre le feu avec une batterie d'obusiers. L'incendie fit en peu de temps des progrès si rapides, que les Anglais furent réduits à évacuer ce poste, en y laissant un assez grand nombre de blessés, qui périrent au milieu des flammes.

Les deux points d'appui de la ligne anglaise enlevés, l'armée française, bravant tous les obstacles avec la plus incroyable intrépidité, gagna sensiblement du terrain. On ne tarda pas à passer le ravin qui couvrait la gauche de l'ennemi; et ce fut seulement alors que purent s'effectuer les grandes charges qui avaient été ordonnées, et dont l'objet était d'enfoncer le centre de l'armée anglaise, pour pénétrer jusqu'au défilé de la forêt de Soignes. Une colonne d'attaque s'avança vers le Mont-Saint-Jean, où le combat le plus

épouvantable s'engagea. La cavalerie française s'élança en même temps vers les plateaux pour les enlever.

Le choc des trois mille cuirassiers de Kellermann et de la grosse cavalerie de la garde fut terrible. Milhaud, qui avait été obligé de se replier devant les forces supérieures de Wellington, se rallie aux nouveaux corps qui viennent le seconder, et tous se précipitent à la fois sur ce plateau dont l'occupation doit décider du sort de la bataille. L'infanterie anglaise, assaillie avec la plus violente impétuosité, se forme en carrés qui vomissent la mitraille et la mort sur les escadrons français; mais ceux-ci s'élancent successivement contre ces remparts de feu, dont plusieurs sont enfin renversés. Au milieu de leurs débris une nouvelle lutte s'engage entre la cavalerie française et celle de l'ennemi, qui vole au secours de son infanterie. Vingt fois les carrés, enfoncés, brisés, se reforment; vingt fois aussi les soldats de Kellermann et de Milhaud s'y précipitent avec une fureur toujours croissante. Wellington voit s'éclaircir les rangs de son infanterie; obligé lui-même de s'enfermer à chaque instant dans un carré, il ne doit son salut qu'à l'immobilité de ses soldats, qui meurent à leur poste. A l'aspect de ce carnage épouvantable, il ne sait plus à quoi se résoudre ni quels ordres donner; et toujours la main de fer de nos cuirassiers continue de décimer ses bataillons. Pendant deux heures ces héroïques soldats affrontent la mort; ni l'artillerie, ni la baïonnette, ne peuvent ralentir leurs attaques sans cesse renaissantes : et douze mille Anglais sont tombés sous leurs coups.

Les deux ailes de l'armée anglaise ont été repoussées de leurs positions, et leur centre est fortement ébranlé. Déjà la route de Bruxelles est encombrée de fuyards et de bagages; les caissons, les voitures renversées, annoncent le désordre d'une déroute; et le général anglais s'apprête à donner le signal de la retraite.

Il est cinq heures et demie du soir.

Arrêtons-nous ici, pour jeter un coup-d'œil sur les événements qui vont changer le sort de la bataille.

Depuis long-temps Napoléon avait aperçu un corps de troupes qui se mouvait sur les hauteurs de Saint-Lambert. Il crut d'abord que c'était Grouchy qui arrivait avec sa division pour le seconder contre Wellington : mais une lettre interceptée lui apprit bientôt que Bulow venait, avec ses trente mille hommes, occuper l'espace entre l'armée française et le corps de Grouchy. Mais si ce maréchal n'avait pû arrêter Bulow, ou s'était laissé devancer par lui, l'empereur pensait qu'il arrivait sur ses derrières, qu'il suivait l'armée prussienne, à laquelle il ferait face pendant qu'il enfoncerait le centre des Anglais. En attendant, l'ennemi a quatre-vingts mille hommes à opposer aux soixante-cinq mille de Napoléon, qui est forcé de changer ses dispositions et de se priver d'une partie de sa réserve, afin d'empêcher l'attaque dont un nouvel ennemi le menace.

Domont et Suberwick, avec deux mille cinq cents hommes de cavalerie légère, doivent chercher à contenir l'avant-garde de Bulow, et tacher de se mettre en communication avec le maréchal Grouchy, qu'un premier courrier a prévenu de l'arrivée de Bulow; en même temps un corps de sept mille hommes, aux ordres du comte de Lobau, va se ranger derrière la cavalerie du général Domont, pour garantir nos flancs si le mouvement de Bulow n'était pas arrêté par Grouchy.

Cependant le général prussien, débouchant de Saint-Lambert, se déployait devant les bois de la Parise. Un corps de trente mille hommes s'avançait au secours de Wellington. « Nous avions ce matin quatre-vingt-dix chances contre une, » dit l'empereur au duc de Dalmatie, son major-général : « l'arrivée de Bulow nous en fait perdre trente ; mais nous en avons encore soixante contre quarante si Grouchy répare la faute qu'il a commise hier de s'arrêter à Gembloux, et s'il envoie son détachement avec rapidité.

Le comte de Lobau s'efforce d'arrêter le nouvel ennemi qui marche droit au centre de l'armée française. Mais comment, avec deux mille cinq cents chevaux et sept mille fantassins, empêcher d'avancer les trente mille hommes de troupes fraîches que commande Bulow? Leur approche ranime le courage des Anglais, qui, après avoir perdu du terrain pendant la journée, prennent alors l'offensive. En ce moment extrême Blücher entre en ligne, à la tête de trente mille hommes, ouvrant la communication entre Bulow et Wellington; en même temps deux brigades de cavalerie anglaise, fortes de six mille hommes, placées naguère en réserve sur la route, et rendues disponibles par l'arrivée des troupes prussiennes, viennent se présenter devant nous.

Que faisait alors Grouchy? Parti à dix heures seulement de Gembloux, au lieu d'avoir quitté cette position à deux heures du matin, afin de se montrer à Wavre assez tôt pour arrêter Blücher, il était vers midi à moitié chemin de ce village. En vain la canonnade de Waterloo l'appelle sur le terrain où Napoléon l'attend avec tant d'impatience; en vain Excelmans et Gérard le pressent de voler à son secours, il continue à marcher sur Wavre, où se trouvait le seul corps de Thielmann; Blücher en était parti le matin à sept heures. Napoléon, abandonné à lui-même, privé de son aile droite, en présence de cent-cinquante mille hommes qui vont fondre sur sa faible armée, épuisée déjà par huit heures de combat, juge de sang-froid sa position. Il lui faut faire face aux deux armées, et il ordonne un grand changement de front. Les bataillons de la garde se forment en deux colonnes sous les yeux de l'empereur. Cependant trois bataillons d'infanterie de la seconde ligne viennent en bon ordre se mettre en retraite auprès de la garde; Napoléon court au-devant d'eux, et les renvoie à leur poste. Mais leur mouvement rétrograde et la vue du corps de Blücher avaient fait reculer plusieurs régiments aux prises avec l'ennemi sur le plateau. A cet aspect,

Napoléon sent la nécessité de soutenir sa cavalerie indécise : il se porte, avec les quatre premiers bataillons de la moyenne-garde, à la gauche de la Haie-Sainte, et prescrit au général Reille de réunir tout son corps sur son extrême gauche, et de le disposer en colonne d'attaque. A la Haie-Sainte, Napoléon rencontre une partie des troupes du maréchal Ney en retraite, et les fait ranimer par la nouvelle de l'approche de Grouchy; en même temps, il remet au maréchal Ney les quatre bataillons dont on vient de parler, et lui donne l'ordre de se porter en avant pour conserver le plateau. Tout s'arrête et ressaisit sa position.

Cependant les quatre bataillons de la moyenne-garde sont aux prises. Ney, à pied, l'épée à la main, Friant, Cambronne, repoussent tout ce qui se trouve devant eux, et bravent le feu d'une ligne immense; l'ennemi cède à l'impétuosité de notre attaque; la victoire va encore couronner les efforts des soldats français, lorsque Blücher, culbutant la faible division qui lui est opposée, parvient au village de la Haie. Wellington profite du trouble et de l'hésitation qu'il remarque dans le mouvement de notre armée, par suite de la marche de Blücher, et lance toute sa cavalerie, qui, n'osant pas essayer de les enfoncer, tourne les huit carrés de la garde pour atteindre l'extrême droite, et pénètre entre la Haie-Sainte et le corps du général Reille. Plus de ralliement possible; la division de cavalerie de réserve aurait pu le favoriser : mais, par un malheur qui tenait à la fatalité de cette journée, la division de réserve de la garde, composée de deux mille grenadiers à cheval et dragons, tous gens d'élite, s'était engagée sur le plateau sans l'ordre de l'empereur. Il n'a plus de disponibles que les quatre escadrons de service autour de sa personne : il les fait charger; et bientôt, accablés par des masses énormes, ces braves sont culbutés, malgré des prodiges de valeur. En même temps, les quatre bataillons de la moyenne-garde et les corps de cavalerie de la garde, qui tien-

nent tête depuis plusieurs heures à presque toute l'armée anglaise, ayant épuisé tous leurs efforts et brûlé toutes leurs munitions, voyant le feu de nos carrés derrière eux, reculent aussi, et la journée est perdue pour nous. Maîtresse du plateau, toute l'armée anglo-batave marche en avant, et occupe cette position qui devait nous assurer la victoire. Alors le cri fatal de *Sauve qui peut!* répété dans les rangs par des soldats en désordre, se fait entendre; les lignes se rompent, les rangs se mêlent, la déroute de l'armée française commence. Enfin, les huit bataillons de la garde, qui étaient au centre, où les soutenaient le magnanime Cambronne et le maréchal Ney, qui avait eu cinq chevaux tués sous lui, sont désorganisés à leur tour par la masse des fuyards, et tombent écrasés sous le nombre, en se défendant jusqu'au dernier soupir. La cavalerie ennemie, multipliant ses charges contre les bataillons rompus et dispersés, redouble la confusion, qu'augmente encore l'obscurité de la nuit; l'artillerie anglaise et prussienne balaie le champ de bataille, où quelques carrés de la vieille-garde sont encore debout.

Napoléon, qui a tout fait pour prévenir et arrêter ce désordre, se jette au milieu des fuyards, et s'efforce de les rallier derrière un régiment de la garde, en réserve à la gauche de Planchenoits avec deux batteries : malheureusement les ténèbres, qui empêchent de le voir, détruisent tout l'effet accoutumé de sa présence sur les troupes, en même temps qu'un tumulte effroyable s'oppose à ce qu'on entende sa voix. Ce fut alors que le prince Jérôme s'écria : *Ici doit mourir tout ce qui s'appelle Bonaparte!...*

Entraîné dans la déroute, entouré d'ennemis, Napoléon se place, l'épée à la main, au milieu d'un carré, et veut périr avec les braves qui combattent encore : son dernier champ de bataille sera son tombeau! Mais les généraux qui sont auprès de Napoléon l'arrachent à la mort, qu'il demande et qu'il affronte comme un soldat. *La mort ne veut pas de vous!* lui disent les grenadiers; *retirez-vous!*

Enfin il se décide à s'éloigner de ce théâtre de destruction sans combat, où sa perte ne serait qu'un malheur de plus pour la France et pour l'armée. Le feu des alliés se fait entendre déjà bien au-delà de l'espace que nos troupes doivent parcourir pour commencer la retraite. Plusieurs officiers et soldats, ne pouvant se servir de leurs armes contre les ennemis, les tournèrent contre eux. Les Belges couvrirent de leur courageuse amitié ceux de nos braves qui respiraient encore; ils veillèrent toute la nuit sur le terrain où venait de s'éteindre la gloire des cinquante batailles rangées que les Français avaient gagnées avec Napoléon.

TANGER, MOGADOR ET L'ISLY.

Page 351.

Le 6 août au matin, S. A. R. le prince de Joinville, qui commandait l'escadre d'expédition, attaqua les batteries de Tanger; quelques heures suffirent pour renverser les fortifications de cette place, et la couvrir, sur plusieurs points, de ruines et de décombres.

Le 11, le Prince était devant Mogador, situé à l'autre extrémité de l'empire de Maroc. Comme le temps était très-mauvais, les vaisseaux restèrent mouillés plusieurs jours devant cette ville sans pouvoir communiquer entre eux.

Le 15, le signal de l'attaque fut donné. Les vaisseaux le *Jemmapes* et le *Triton* allèrent s'embosser devant les batteries de l'ouest, avec ordre de les battre, et de prendre à revers les batteries de la marine. Le *Suffren* et la *Belle-Poule* vinrent prendre poste devant la passe du nord. Il était une heure de l'après-midi lorsque ce mouvement commença.

Aussitôt que les Arabes virent nos vaisseaux se diriger vers la ville ils commencèrent le feu de toutes leurs batteries. Alors une lutte terrible s'engage; les forts, sous le feu de notre artillerie, qui les foudroie, tonnent avec fureur contre nos vaisseaux, qui exécutent les manœuvres les plus hardies sous leurs décharges multipliées. Pendant près de trois heures le combat se maintint avec vigueur; mais vers les cinq heures du soir le feu de l'ennemi commença à se ralentir. Les bricks le *Cassard*, le *Volage* et *l'Argus* entrèrent alors dans le port, et allèrent s'embosser près des batteries de l'île, avec lesquelles ils engagèrent une lutte des plus animées.

Vers les cinq heures et demie, les bateaux à vapeur, portant cinq cents hommes de débarquement, vinrent donner dans la passe, prirent poste dans les créneaux de la ligne des bricks, et le débarquement sur l'île s'effectua immédiatement.

L'île fut défendue, avec le courage du désespoir, par trois cent-vingt hommes, Maures et Kabyles, qui en faisaient la garnison. On vit alors le prince de Joinville se mettre à la tête du détachement chargé d'enlever cette position, et s'avancer sans armes au milieu de ses soldats, dont il ranimait l'ardeur, tandis que les tués et les blessés tombaient à ses côtés. L'île fut enlevée avant la nuit.

Les Kabyles de l'intérieur pénétrèrent dans la ville, qu'ils pillèrent et qu'ils dévastèrent après en avoir chassé la garnison impériale.

Tandis que ces événements se passaient sur les côtes de Maroc les troupes françaises, au nombre de dix mille hommes, allaient attaquer l'armée de l'empereur, forte au moins de trente mille hommes, qui était campée sur les bords de l'Isly.

On parlait ouvertement, dans le camp marocain, de prendre Tlemcen, Oran, Mascara, et même Alger : c'était une véritable croisade pour rétablir les affaires de l'islamisme. On croyait qu'il nous était impossible de résister à une si grande réunion de cavaliers

des plus renommés dans l'empire de Maroc, et l'on n'attendait pour nous attaquer que l'arrivée des contingents d'infanterie des Beni-Senassen et du Rif, qui devaient nous assaillir par les montagnes au pied desquelles se trouve Lalla-Maghrnia, pendant qu'une immense cavalerie nous envelopperait du côté de la plaine.

Le 15, le maréchal Bugeaud, qui avait rallié la veille trois bataillons et six escadrons commandés par le général Bedeau, se porta en avant, à trois heures de l'après-midi, en simulant un grand fourrage, afin de ne pas laisser comprendre à l'ennemi que c'était réellement un mouvement offensif. A la tombée de la nuit, les fourrages revinrent sur les colonnes, et l'on campa dans l'ordre de marche, en silence et sans feu. A deux heures du matin, nos troupes se remirent en mouvement.

Elles passèrent une première fois l'Isly, au point du jour, sans rencontrer l'ennemi. Arrivées à huit heures du matin sur les hauteurs de Djarf-el-Akhar, elles aperçurent tous les camps des Marocains encore sur place, s'étendant sur les collines de la rive droite. Toute la cavalerie qui les composait s'était portée en avant pour les attaquer au second passage de la rivière. Au milieu d'une masse qui se trouvait sur la partie la plus élevée, on distinguait le groupe du fils de l'empereur, ses drapeaux et son parasol, signe de commandement.

Ce fut le point que le maréchal Bugeaud donna au bataillon de direction de son ordre échelonné. Arrivées là, nos troupes devaient converger à droite et se porter sur les camps, en tenant le sommet des collines. Tous les chefs des diverses parties de l'ordre de combat étaient auprès du maréchal : il leur donna rapidement ses instructions; et, après cinq ou six minutes de halte, nos troupes descendirent sur les gués, au simple pas accéléré et au son des instruments.

De nombreux cavaliers défendaient le passage; ils furent repoussés

par nos tirailleurs d'infanterie, avec quelques pertes des deux côtés, et nos troupes atteignirent bientôt le plateau immédiatement inférieur à la butte la plus élevée, où se trouvait le fils de l'empereur. Le maréchal Bugeaud, qui marchait à la tête de nos soldats, dirigea vers ce point le feu de ses quatre pièces de campagne, et à l'instant le plus grand trouble s'y manifesta.

Dans ce moment des masses énormes de cavalerie sortirent des deux côtés de derrière les collines, et assaillirent à la fois les deux flancs et la queue de la colonne d'attaque. L'infanterie dut être ferme pour n'être pas enfoncée par ce choc : pas un homme ne se montra faible. Nos tirailleurs, qui n'étaient qu'à cinquante pas des carrés, attendirent de pied ferme ces multitudes sans faire un pas en arrière; ils avaient ordre de se coucher par terre si la charge arrivait jusqu'à eux, afin de ne pas gêner le feu des carrés. Sur la ligne des angles morts des bataillons, de l'artillerie vomissait la mitraille.

Les masses ennemies furent arrêtées, et se mirent à tourbillonner Le maréchal accéléra leur retraite et augmenta leur désordre en retournant sur elles ses quatre pièces de campagne, qui marchaient en tête du système. Dès qu'il vit que les efforts de l'ennemi sur ses flancs étaient brisés, il continua sa marche en avant. La grande butte fut enlevée, et la conversion sur les camps s'opéra.

La cavalerie de l'ennemi se trouvait divisée par ses propres mouvements et par la marche de nos colonnes, qui la coupaient en deux; le maréchal lança la sienne sur le camp, qu'il supposait défendu par l'infanterie et l'artillerie. Le colonel Tartas reçut ordre d'échelonner ses dix-neuf escadrons par la gauche, de manière à ce que son dernier échelon fût appuyé sur la rive droite de l'Isly.

Le colonel Jusuf commandait le premier échelon, qui se composait de six escadrons de spahis, soutenus de très-près en arrière par trois escadrons du 4.me chasseurs.

Ayant sabré bon nombre de cavaliers, le colonel Jusuf aborda

cet immense camp, après avoir reçu plusieurs décharges de l'artillerie; il le trouva rempli de cavaliers et de fantassins qui disputèrent le terrain pied-à-pied. La réserve des trois escadrons du 4.me chasseurs arriva; une nouvelle impulsion fut donnée: l'artillerie fut prise et le camp fut enlevé.

Il était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Toute l'artillerie, toutes les provisions de guerre et de bouche, les tentes du fils de l'empereur, les tentes de tous les chefs, les boutiques des nombreux marchands qui accompagnaient l'armée, tout, en un mot, resta en notre pouvoir. Mais ce bel épisode de la campagne nous avait coûté cher: quatre officiers de spahis et une quinzaine de spahis et de chasseurs y avaient perdu la vie; plusieurs autres étaient blessés.

Pendant ce temps le colonel Morris, qui commandait les 2.me et 3.me échelons, voyant une grosse masse de cavalerie qui se précipitait de nouveau sur notre aile droite, passa l'Isly pour briser cette charge, en attaquant l'ennemi par son flanc droit. L'attaque contre notre infanterie échoua comme les autres; mais alors le colonel Morris eut à soutenir le combat le plus inégal.

Ne pouvant se retirer sans s'exposer à une défaite, il résolut de combattre énergiquement jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours. Cette lutte dura plus d'une demi-heure; ses six escadrons furent successivement engagés et à plusieurs reprises; nos chasseurs firent des prodiges de valeur: trois cents cavaliers, Berbères ou Abids-Bokhari, tombèrent sous leurs coups.

Enfin, le général Bedeau, commandant l'aile droite, ayant vu l'immense danger que courait le 2.me chasseurs, détacha le bataillon de zouaves, un bataillon du 15.me léger et le 9.me bataillon de chasseurs d'Orléans, pour attaquer l'ennemi du côté des montagnes; ce mouvement détermina sa retraite. Le colonel Morris reprit alors l'offensive sur lui, et exécuta plusieurs charges heureuses dans la

gorge par où il se retirait. Cet épisode est un des plus vigoureux de la journée : cinq cent-cinquante chasseurs du 2.me combattirent six mille cavaliers ennemis. Chaque chasseur rapporta un trophée de cet engagement : celui-ci un drapeau, celui-là un cheval, celui-là une armure, tel autre un harnachement.

L'infanterie n'avait pas tardé à suivre au camp les premiers échelons de cavalerie ; l'ennemi s'était rallié en grosses masses sur la rive gauche de l'Isly, et semblait se disposer à reprendre le camp. L'infanterie et l'artillerie le traversèrent rapidement ; l'artillerie se mit en batterie sur la rive droite, et lança de la mitraille sur cette vaste confusion de cavaliers se réunissant de tous les côtés ; l'infanterie passe alors la rivière sous la protection de l'artillerie; les spahis débouchent, et sont alors suivis de près par les trois escadrons du 4.me et le quatrième échelon, composé de deux escadrons du 1.er régiment de chasseurs et de deux escadrons du 2.me régiment de hussards, aux ordres de M. le colonel Gagnon.

Les spahis, se voyant bien soutenus par la cavalerie et l'infanterie, recommencèrent l'attaque; l'ennemi fut vigoureusement poussé pendant une lieue ; sa déroute devint complète. Il se retira, partie sur la route de Thasa, partie par les vallées qui conduisent aux montagnes des Beni-Senassem.

Il était midi ; la chaleur était grande ; les troupes de toutes armes étaient très-fatiguées; il n'y avait plus de bagages ni d'artillerie à prendre puisque tout était pris : le maréchal fit cesser la poursuite, et ramena les troupes dans le camp du sultan.

Le colonel Jusuf lui avait fait réserver la tente du fils de l'empereur. On y avait réuni les drapeaux pris sur l'ennemi, au nombre de dix-huit, les onzes pièces d'artillerie, le parasol de commandement du fils de l'empereur, et un grand nombre d'autres trophées de la journée.

Les Marocains laissèrent sur le champ de bataille au moins huit

cents morts, presque tous de cavalerie; l'infanterie, qui était peu nombreuse, échappa en très-grande partie à la faveur des ravins; cette armée perdit, en outre, tout son matériel; le nombre de ses blessés s'élevait à environ deux mille.

Tel fut le résultat de cette journée. Par une manœuvre pleine d'habileté et de hardiesse, un petit nombre de braves dispersa et détruisit en quelques heures ces forces considérables soulevées de tout l'empire, et qui, la veille encore, se promettaient d'importantes conquêtes.





TABLE DES MATIÈRES.





